CAVE N° 3

ROMAN POLICIER

5 F

Les Publications Georges Ventillard

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection :

La mort vient à 6 heures
(Epuisé)
Le bacille BX 766.
La treizième main.
(Epuisé)
La maison sans fenêtres.
Les caisses de M. Lissac.
La vengeance de l'invisible.
Le squelette vert.
Le yacht de la mort.
Le fantôme écossais.
L'onyx de Somolow.
L'énigme de Kahlenberg.
Criswold-Mansion.
L'étrangleur.
Le mystère du paon.
Le club du serpent noir.
Les yeux tatoués.
Le décapité.
Le secret du Mamilloria.
Phare N° 313.
L'amiral Corbier.
Le laboratoire du Docteur Bass.
Systratis.
Les 7 Colpatroz.
Le marchand d'horreurs.
Trois as.
Le cercle bleu.
La machine infernale.
Pikipili.
Terreur sur Ekhampton.
La chambre mauve.
Le roi du racket.

Chacun de ces volumes est envoyé franco contre 4 fr. 50 en timbres

NOUVELLE SÉRIE

LA FILLE DE BELZEBUTH
LES SORCIERES DU MALHEUR
ZACHARIE BONIFACE
LE PENDU DE BLACKPORT
LES REQUINS D'HOLLYWOOD
LA VOIX QUI TUE

LE VOLUME : 5 Francs

ENVOI FRANCO DE CHAQUE VOLUME CONTRE 5 fr. 50 EN TIMBRES OU MANDAT

La Collection Édward BROOKER est éditée par les

"PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)
Compte chèques postaux 1746-27 Paris

(HG2)

CAVE N° 3

EDWARD BROOKER

CAVE N° 3

ÉDITION
"LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

Copyrigt 1938 *by* LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD

CHAPITRE PREMIER

L'OMBRE D'ANNE DE BOLEYN

C'est par l'intermédiaire d'une de mes vieilles relations, le docteur Robinson, que je fis la connaissance de M. Tamadge. Depuis quelque temps déjà, après être partie de St Johns Hospital, où j'avais travaillé plusieurs années à la grande satisfaction du directeur, mais que j'avais quitté à cause de divergences nombreuses avec un de mes collègues, je me trouvais, si l'on peut dire, en chômage. Je n'avais d'autre occupation que celle d'entretenir mon petit ménage et, plus particulièrement, de donner mes soins à Jackie, mon canari préféré, chanteur merveilleux que j'affectionnais beaucoup. Cependant cette inaction me pesait, et après quelques semaines de repos complet, l'ennui finit par s'emparer de moi, à un tel point, que je décidai un jour de trouver du travail à n'importe quel prix.

Un hasard tout à fait providentiel me fit rencontrer alors, au cours d'une journée brumeuse de la fin de l'hiver et à un moment où

je ne m'y attendais guère, le docteur Robinson, un vieil ami de ma famille.

Depuis fort longtemps je ne l'avais aperçu, et nous nous réjouîmes de la chance fortuite qui nous mettait ainsi en présence.

— Comment va ? chère Miss Lilian, s'exclama-t-il avec joie, en me serrant cordialement la main, il y a une éternité que je n'ai eu le plaisir de vous voir. Mais vous êtes resplendissante de santé ! Travaillez-vous toujours comme infirmière à l'hôpital ?

— Non, docteur, je l'ai quitté depuis quelque temps déjà.

Le praticien ne parut pas enchanté de ce que je lui apprenais, et, comme il était pressé, il me demanda de l'accompagner un petit bout de chemin, Je le fis avec empressement, tout en lui racontant les raisons de mon départ.

— Hum, fit le médecin en hochant légèrement la tête, n'approuvant certainement pas dans son for intérieur la décision que j'avais prise. Et depuis que faites-vous ?

— Je vis de mes rentes, docteur, dis-je en souriant, ou plus exactement des économies que j'avais pu faire. Ce qu'il me faudrait maintenant, c'est du travail. Ne connaîtriez-vous pas, par hasard, quelqu'un qui aurait besoin d'une infirmière ?

Il s'arrêta pour réfléchir un moment.

— Peut-être. Ce n'est pas aussi impossible

que vous le croyez. Venez donc me voir aujourd'hui à ma clinique de Kilburn. Vous savez mon adresse ?

— Bien sûr.

— Parfait... En effet, j'ai reçu ces jours derniers, une lettre d'un certain M. Tamadge qui habite un château quelque part en Ecosse. Etant fort malade, il me demande si je ne connaîtrais pas une jeune fille dévouée pouvant le soigner. C'est évidemment assez éloigné de Londres, et cela va changer un peu vos habitudes, mais comme le monsieur en question paie fort bien, je crois...

— Oh ! rassurez-vous, docteur, peu m'importe. D'ailleurs je n'ai jamais eu l'occasion d'aller en Ecosse et, de plus, un changement d'air me fera sûrement du bien.

— Alors c'est parfait, Miss Rossmore. Dans ce cas, je vous attends à cinq heures chez moi.

— Entendu, je n'y manquerais pas, et merci pour votre bienveillance.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que je me trouvais à l'heure indiquée dans le salon d'attente de mon protecteur qui, comme d'habitude, était fort occupé.

Le docteur Robinson était, en effet, l'un des spécialistes les plus connus et les plus réputés des maladies du cœur. Certaines de ses expériences aussi bien que différents traitements avec des hormones, avaient soulevé une vive

sensation à l'Académie des Sciences et lui avaient valu maints éloges de la part de ses confrères.

Enfin, après une attente d'une heure environ, je fus introduite aimablement.

— Toujours exacte, Miss Lilian, fit-il en souriant, cela me plaît. Asseyez-vous, chère amie, et laissez-moi vous expliquer de quoi il s'agit. Malheureusement je ne dispose pas de beaucoup de temps, comme vous avez pu vous en rendre compte, et vous ne m'en voudrez certainement pas si je me contente de ne vous donner que les détails indispensables.

« Il y a environ six semaines, je reçus la visite d'un vieillard d'apparence fort honorable, un certain M. Tamadge. Il souffrait d'une angine de poitrine et était venu exprès de Londres pour me consulter. Malgré tous mes efforts je n'ai pu obtenir de guérison complète, cela m'étant rendu impossible par le degré avancé de la maladie et par l'âge du patient. J'ai cependant amélioré sensiblement son état et M. Tamadge s'est montré très reconnaissant pour mes soins. Il est aussitôt retourné dans son pays, d'où il vient de m'adresser, il y a quelques jours, une lettre, me demandant si je ne connaîtrais par quelqu'un, de préférence une femme, qui voudrait bien le soigner chez lui. Vous pouvez bien vous en douter, Miss Lilian, qu'étant très pris par mon travail, je n'ai pu trouver le

temps de m'occuper de cette demande et comme je vous croyais toujours au St Johns Hospital l'idée ne m'était même pas venue de m'adresser à vous. Sachant maintenant que vous cherchez un emploi, je me ferai un vrai plaisir de vous être utile et, si vous y consentez, j'écrirai immédiatement à ce monsieur, lui demandant s'il accepte ma proposition. Etes-vous d'accord ?

— Je vous en serais vraiment très reconnaissante, docteur.

— Bon, alors je crois pouvoir vous assurer que je vais arranger cette affaire pour le mieux. En ce qui concerne votre futur patron — je me permets de le nommer déjà ainsi — sachez que c'est un homme très bien, comme je viens d'ailleurs de vous le faire savoir ; il a dépassé de peu la soixantaine et il est, paraît-il, fort riche. M. Tamadge habite, quelque part en Ecosse, un château situé près du bord de la mer. Veuf depuis de longues années, il mène une vie très retirée et fort paisible. Pour ce qui est du traitement, mon patient offre dix livres par mois, logement et nourriture en sus. Naturellement votre rôle ne consistera pas seulement à le soigner. Ce vieux monsieur a un esprit très vif ; il aime les arts, la littérature ; bref, il s'intéresse énormément à tout. Il n'hésite pas, les jours où il est bien disposé, à se rendre à la pêche ou même à la chasse, ne se souciant guère de

la fin brutale qui peut surgir d'un moment à l'autre. Car je ne vous cache pas, ma chère amie, qu'une épée de Damoclès est suspendue au-dessus de sa tête et ceci au véritable sens du mot. Il lui faut surtout éviter toute émotion dont les effets seraient extrêmement nuisibles à sa santé. Quant au reste vous le saurez par lui-même. Ainsi vous êtes bien d'accord, n'est-ce pas et vous acceptez ma proposition ? Je peux donc lui écrire à votre sujet ?

— Oui, docteur.

— Parfait, fit le praticien en se levant, m'indiquant ainsi que ma visite était terminée. Tenez-vous prête à partir car, d'ici peu, je compte avoir une réponse et, à ce moment-là, je vous avertirai aussitôt.

.....

C'est ainsi que par un matin pluvieux, malgré le printemps qui s'annonçait déjà timidement, je pris le train pour Aberdeen.

Comme le Nord-express ne s'arrêtait pas dans le village le plus proche du château, éloigné de celui-ci d'environ une dizaine de kilomètres, je fus obligée de descendre à Arbroath, Il borde la mer et n'est habité que par des pêcheurs dont les seules ressourses dépendent de la Mer du Nord.

Après un voyage aussi pénible que fatigant, j'arrivais enfin au but. A peine avais-je quitté la gare, suivie d'un porteur que je vis un

homme, en tenue de chauffeur, soulever sa casquette et me demander d'un ton respectueux :

— Ai-je l'honneur de parler à Miss Rossmore ?

— Moi-même... et vous êtes certainement, si je ne me trompe, le chauffeur de M. Tamadge?

L'homme acquiesça d'un mouvement de tête en même temps qu'il me débarrassait de mon nécessaire de voyage.

Je n'eus pas loin à marcher car, au bord du trottoir, m'attendait une splendide voiture toute neuve, dans laquelle je pris aussitôt place, tandis que le chauffeur, à peine mes valises installées, démarrait à toute vitesse.

— Comme la vie est curieuse ! me disais-je, tandis que défilaient dans ma tête les événements de ces derniers jours. Il y a quelques heures, je me trouvais à Londres menant une vie oisive contraire à mes habitudes, car je n'aime pas les loisirs forcés et maintenant, grâce à un destin aussi étonnant que merveilleux, me voici en pleine Ecosse, dans les Highlands, pays pittoresque à l'extrême, tellement différent de la verte et riante campagne des environs de la capitale englaise.

Après un trajet assez long à travers un paysage accidenté, semé de petits lacs et sillonné par des ruisseaux aux eaux claires et vives, animé, çà et là, par des troupeaux de

moutons sous la garde de bergers accompagnés de leurs chiens fidèles, j'arrivais au terme de mon voyage.

Sur les contreforts d'une petite colline dont la base était entouré par un torrent impétueux, j'aperçus un château ancien d'un aspect magnifiique et à l'apparence tout à fait seigneuriale. Flanqué de deux solides tours carrées de chaque côté de la façade, il dissimulait ses vieilles pierres sous un véritable rideau de lierre dont le sombre feuillage contribuait à lui donner un air sévère.

La voiture abandonna la route pour pénétrer dans un allée très large, bordée de chênes centenaires, laquelle, après de nombreux détours, aboutissait en face de l'entrée principale. Une antique et solide porte en bois, patinée par les ans et aux nombreuses mais brillantes ferrures, s'entr'ouvrait pour livrer passage à un domestique qui se précipita vers la portière de la voiture. Je ne pus m'empêcher d'étudier en détail le nouveau venu. Tout de suite, il me dit s'appeler James. Je fus d'abord frappée par l'air étrange, sinon mystérieux du personnage. Des lèvres retroussées, une tête complètement chauve, un visage irrégulier montrant, sous d'épais sourcils grisonnants, deux petits yeux noirs au regard fuyant, une forte carrure pour sa taille assez peu élevée, des jambes arquées gainées de bas noirs, il me fit l'effet, avec sa

démarche de canard, d'un gnome sorti d'une gravure illustrant un conte de fée.

— Soyez la bienvenue, mademoiselle, à Codoban Manor. Je vais vous conduire à mon maître.

C'est alors, pour la première fois, que je pénétrai dans la demeure de M. Tamadge. Je me trouvai aussitôt dans un immense hall dont le plafond devait atteindre la toiture du château. Dans le fond, un large escalier de bois, à la rampe finement sculpté, conduisait à une galerie circulaire donnant accès, sans doute, aux pièces du premier étage de cette magnifique demeure. James me désigna un vaste fauteuil droit en cuir de Cordoue repoussé, sur le dossier duquel je distinguai des armoiries, et me pria d'attendre son maître qu'il allait prévenir. Pendant ce temps, le chauffeur avait rangé mes valises et sacs de voyage dans un coin du hall.

Profitant de ma solitude momentanée, je laissai errer mes regards sur les murs ornés de nombreux trophées de chasse comprenant, non seulement toutes les espèces de cervidés connues en Europe, mais aussi de splendides spécimens d'élans du Canada, de cerfs et de gazelles d'Afrique ou d'autres régions du globe. Les armes les plus diverses, depuis des antiques claymores écossaises, à lame longue et large, jusqu'à des souvenirs des champs de bataille de la Grande Guerre, jetaient leurs

éclairs d'acier bien entretenu parmi toutes les dépouilles des innocentes victimes des nombreux chasseurs ayant contribué à constituer cette collection vraiment unique. Sur le sol de somptueuses peaux d'ours, de tigres et d'autres bêtes fauves, recouvraient, par endroits, un plancher ancien dont le dessin en mosaïque avait été établi grâce à la variété des essences des bois les plus précieux. Quelques meubles, principalement des coffres et des bahuts du plus pur style Elisabeth étaient disséminés dans l'immense pièce. Je vis aussi quelques toiles des siècles passés représentant toutes des scènes de chasse. Une magnifique tapisserie faisait face à la cheminée monumentale en pierre sculptée.

Perdue dans la contemplation de toutes ces merveilles, c'est à peine si j'entendis s'ouvrir une porte dont les gonds bien huilés empêchaient le moindre grincement. Je perçus cependant un bruit de pas feutrés et soudain je vis devant moi un vieillard d'assez haute taille, mais presque courbé en deux. Chauve, exsangue, d'une maigreur squelettique, frottant sans cesse l'une contre l'autre ses deux mains aux doigts effilés et aux veines saillantes, le nouveau venu était, malgré la température élevée, enveloppé d'un robe de chambre en homespun marron garnie de revers à carreaux aux couleurs, je l'appris par la suite, du clan des Mac Laughlin. Le vieil

homme me regarda longtemps de ses yeux bleus avant d'entr'ouvrir des lèvres minces qui barraient d'un trait de pinceau sa bouche édentée.

— C'est vous l'infirmière ? prononça-t-il d'une voix aigre.

— Oui, monsieur.

— Bien ; le docteur Robinson m'a fourni tous les renseignements à votre sujet et, comme il m'a fait confiance, je suppose que vous ferez l'affaire.

En l'écoutant je ne pus m'empêcher de constater qu'il ne s'arrêtait pas de cligner les yeux, signe évident de grande nervosité plutôt que la vieillesse.

— Je souffre du cœur ; il me faut un repos absolu, du calme et surtout pas d'émotions. Vous serez toute la journée auprès de moi, vous me donnerez mes médicaments aux heures fixées. Je vous ai fait préparer un appartement qui j'espère vous plaira. Voilà, c'est tout.

Le vieillard se tourna du côté du domestique que je n'avais pas entendu entrer.

— James, montez les sacs et valises de Miss Rossmore et montrez-lui son appartement.

D'une brève inclinaïson de la tête, sans avoir cessé un instant de se frotter les mains. M. Tamadge me fit comprendre que l'entretien était terminé.

A la suite de James, je gravis le majestueux

escalier et, après avoir parcouru un des côtés de la grande galerie, je pénétrai dans une chambre que j'estimai devoir être située près d'une des tours de la façade.

La pièce dans laquelle je venais d'entrer était haute de plafond et de vastes proportions. Deux larges fenêtres à meneaux, assez écartées l'une de l'autre, permettaient à une lumière tamisée par de petits vitraux de couleurs variées d'éclairer plutôt faiblement la chambre. Un grand lit à baldaquin s'élevait au milieu, vis-à-vis d'une cheminé rappelant par la richesse de sa décoration celle du hall. Au-dessus de la tablette. taillée dans la pierre, se lisait une inscription en latin que je ne sus déchiffrer. Cette inscription était surmontée de deux blasons accolés. Les meubles se composaient de tables, chaises, fauteuils, grandes armoires anciennes et d'un prie-Dieu. Tout le mobilier me parut au premier abord du meilleur style précédant l'époque de la reine Elisabeth, en parfait état de conservation et admirablement entretenu. Les bois sombres sur lesquels se réflétaient des lueurs aux pâles couleurs, ne contribuaient guère à adoucir la sévérité de l'ambiance. Tandis que James rangeait mes bagages, je parcourus la pièce et j'ouvris une porte qui donnait dans un cabinet de toilette muni du confort le plus moderne et recevant un jour clair d'une fenêtre aux carreaux blancs. Je fis observer à James

que ma chambre n'avait pas un aspect bien accueillant.

— Ces grands murs ornés de tapisseries splendides et ces meubles dont j'apprécie l'antiquité sont peu faits pour égayer cette vaste pièce, lui dis-je en souriant, on dirait plutôt une salle de musée qu'une chambre de jeune fille.

La réponse ne se fit pas attendre.

— Mademoiselle ne croyait pas si bien dire. En effet ce lit a servi au repos de Sa Grâce Anne de Boleyn, devenue par la suite la femme de Henri VIII. Elle mourut décapitée par ordre du roi, mais le souvenir de son passage au château n'a pas été perdu et la chambre est restée telle qu'elle était au moment de la visite de la future reine.

— Que me racontez-vous là ? C'est à faire frémir, mais j'espère bien que cet endroit n'est pas hantée par l'ombre de la jolie, mais infortunée souveraine ?

Pour toute réponse James eut un sourire énigmatique, lequel ne fit qu'augmenter l'appréhension irraisonnée que j'avais éprouvée en pénétrant dans mon futur logis, puis, m'ayant saluée, il me laissa seule non sans toutefois m'avoir fixée d'étrange façon de ses yeux mi-clos au regard fuyant.

II

UN CAUCHEMAR HALLUCINANT

Dès que James eut refermé la porte, ne voulant pas me laisser aller à la rêverie, vu l'état de nervosité dans lequel je me trouvais, je commençais à défaire mes valises pour chercher ma toilette préférée que je comptais mettre pour mon premier dîner au château. Après avoir trouvé, parmi les quelques robes que j'avais apportées, mon ensemble en crêpe de Chine rose qui contrastait étrangement par la gaieté de sa couleur avec le trouble de mon âme, trouble dont je n'arrivais pas à analyser les causes, je sortis de ma chambre. Je ne sais si c'est par la suite de mes idées noires, mais j'eus de la difficulté à retrouver le chemin qui conduisait au hall. C'était pourtant bien simple, je n'avais qu'à suivre un petit corridor aboutissant à la grande galerie circulaire.

En me penchant sur la rampe je vis que le hall était vide ; mais plutôt que de retourner dans mon appartement, pour lequel je com-

mençais à éprouver une aversion inexplicable, je descendis résolument les marches de l'escalier monumental. Tout en essayant de me raisonner, je n'arrivais pas à chasser de ma pensée le souvenir de Boleyn dont la fin cruelle, malgré le recul des siècles, soulève toujours un sentiment de pitié profonde étant donnés la jeunesse et le charme de l'infortunée victime du despotisme d'un grand roi dont les qualités ne parviennent pas, cependant, à atténuer les crimes d'une existence de vice et de débauche.

Arrivée dans le hall, où j'étais toujours seule, j'avisai une crédence dont le haut était garni de quelques ouvrages qui, par la beauté de leurs reliures anciennes, me parurent devoir être d'un très grand prix. M'étant approchée de ce meuble, je pris au hasard un assez gros livre relié en parchemin et, en l'ouvrant, je vis sur la page de garde un ex libris aux armes identiques à celles surmontant la cheminée de ma chambre. Je regardai le titre en caractères gothiques et ne pus réprimer un geste de surprise apeurée en lisant la phrase suivante, écrite en vieux français : « Des horribles et invraisemblables faicts et actions du chevalier Godfrey Mac Laughlin qui occit ses femmes et fut desnommé Barbe Bleue ».

L'ouvrage était manuscrit, orné de riches enluminures dont la naïveté des images fri-

sait presque l'obscénité. Le texte, rédigé en vieil anglais, me fit frémir d'épouvante dès les premières lignes. J'interrompis aussitôt ma lecture et je m'apprétais à remettre le manuscrit en place, lorsque je sentis instinctivement que des yeux pénétrants suivaient tous mes gestes. En me retournant je vis James qui s'était approché de moi comme un chat, sans faire le moinde bruit. Voyant mon attitude exprimant non seulement de la surprise mais aussi de la gêne, le majordone grimaça un sourire semblable à celui qu'il avait eu en prenant congé de moi sur le seuil de ma chambre. Toutefois c'est avec la plus grande politesse et d'un ton mielleux qu'il prononça les paroles suivantes :

— Puis-je me permettre d'informer Mademoiselle que M. Tamadge interdit formellement à quiconque de toucher à ses livres. Je suis désolé d'avoir fait peur à Mademoiselle en la surprenant ainsi, mais c'est pour éviter des ennuis à Mademoiselle que je me suis permis d'intervenir.

Ma longue expérience au chevet des malades, à l'hôpital que je venais de quitter, m'avait donné une grande force de contrôle sur mes impressions et je repris tout de suite mon attiude habituelle ; j'en profitai pour étudier de nouveau le curieux personnage que j'avais sous les yeux. Sous un aspect servile et humbe, il devait sûrement cacher

une volonté de fer au service d'une force physique sans nul doute redoutable. Malgré sa démarche grotesque, il se déplaçait avec une grande vivacité et ses yeux fuyants mais vifs paraissaient regarder partout à la fois. De plus en plus je lui trouvais l'air d'un génie de conte de fées, mais cette fois-ci je décidais qu'il avait tout d'un mauvais génie. Au bout d'un court instant, il reprit :

— C'est l'heure du dîner et si mademoiselle vut bien me suivre je vais la conduire à la salle à manger.

Surmontant ma répugnance, je suivis James pour pénétrer, après avoir traversé le hall dans toute sa largeur, dans une pièce aux vastes proportions dont la décoration et l'ameublement correspondaient en opulence avec les quelques parties du château que je connaissais déjà. Le plafond était garni de poutres apparentes, en cœur de chêne, auxquelles les années avaient donné une teinte indéfinissable. Aux murs pendaient de splendides tapisseries aux motifs variés mais où dominaient, cependant, les sujets cynégétiques. De nombreuses crédences et plusieurs buffets laissaient apercevoir une profusion de vaisselle plate d'une grande variété, comprenant tout aussi bien des aiguières en argent massif ciselé que des plats capables de recevoir des pièces entières de venaison, en passant par des coupes et hanaps de toute contenance

et de toutes les époques. Une immense et solide table en bois ciré, dont la dimension permettait à une cinquantaine de convives de s'asseoir autour, occupait le centre de la pièce. Le long des murs, des sièges droits garnis de cuir attestaient par leurs traces d'usure que de nombreux festins avaient dû avoir lieu autrefois dans cette salle. Tout au bout de la table, près d'une haute cheminée en pierre, où dans l'âtre se consumaient lentement quelques troncs d'arbre, étaient dressés deux couverts. Profusion d'argenterie et de cristaux, des carafes en verre de Bohême dans lesquelles scintillaient des vins aux riches couleurs ; telle était la mise en scène d'un repas destiné à un vieillard arrivé au seuil de la tombe et à une jeune fille à qui une angoisse, en quelque sorte inexplicable, rendait pénible l'idée de prendre part à un festin aussi succulent soit-il. James écarta la chaise de droite pour m'indiquer sans doute que c'était la place que je devais occuper. Au même instant une porte s'ouvrit et M. Tamadge apparut. Il avait remplacé la robe de chambre qu'il portait, quand je l'avais vu pour la première fois, par un veston d'intérieur en velours sang de bœuf garni de brandebourg noirs. Comme précédemment, il ne cessait de frotter l'une contre l'autre ses longues mains blanches. Il me fit un signe de la tête et prit le siège à côté du mien. A peine

assis, James s'approcha de lui pour lui entourer le cou d'une serviette comme on le fait à un petit enfant.

Le repas commença par un potage que mon nouveau maître et patient engloutit avec voracité. J'avais à peine eu le temps de commencer, lorsque le majordome apporta un plat de truites provenant, sans aucun doute, d'un des nombreux ruisseaux des environs. Négligeant l'usage de toute fourchette, M. Tamadge se saisit des poissons servis sur son assiette et, du bout de ses doigts effilés, les porta à la bouche, jetant par-dessus son épaule les arêtes dépouillées. Le plat suivant était constitué de grouses roties qui furent dévorées avec la même gloutonnerie. Au fur et à mesure, attentif aux gestes de son maître James ramassait les restes qui jonchaient le plancher et les rangeait soigneusement sur une grande feuille de papier blanc étendue près de la cheminée. Contrainte à maîtriser le dégoût qui s'était emparé de moi, en présence d'une telle bestialité, c'est à peine si je touchais du bout des lèvres les aliments pourtant succulents et admirablement préparés qui m'étaient servis. A cet instant, je regrettais, pour la première fois, d'avoir accepté la situation, pourtant si enviable d'apparence, que je devais à la bonne entremise de mon vieil ami le Dr Robinson. Lorsque M. Tamadge eut terminé de manger il but, coup sur

coup, trois grands verres de vin de Porto, s'essuya la bouche et, pour la première fois, prononça quelques mots :

— Il ne faut pas faire attention à moi, dit-il brusquement ; je suis chez moi et j'ai toujours agi comme il me plaisait.

Le vin commençait sans doute à lui monter à la tête, car il prit un ton plus aimable pour me dire, en me touchant le bras de sa main glacée :

— Vous verrez que vous vous plairez ici. Vous vous habituerez, mais il vous faudra exécuter strictement mes ordres et ne pas vous occuper de ce qui se passe autour de vous. Votre chambre doit sûrement vous convenir ; elle est remplie de souvenirs historiques et telle qu'elle était exactement au début du XVI^e siècle.

Tout en parlant, il avait recommencé à se frotter ses longues mains exsangues. Ma confusion était telle que c'est à peine si je répondis par quelques monosyllabes aux propos qui m'étaient adressés. En outre j'avais le sentiment très net que James ne me quittait pas du regard, comme s'il eut cherché à étudier sur mon visage les réactions provoquées par tout ce qui se passait autour de moi.

Je fus sur le point de déclarer à M. Tamadge que j'avais subitement décidé de retourner à Londres ; mais ne parvenant pas à

rassembler mes idées et ne trouvant pas mes mots, je gardai le silence.

Enfin M. Tamadge se leva.

— Ce soir vous êtes encore libre, vous pouvez disposer de votre soirée comme bon vous semblera ; votre service ne commence que demain. Bonsoir, ma petite.

Suivi de James, le vieillard se retira tout en continuant à se frotter les mains, geste dont la répétition incessante commençait à exaspérer mes pauvres nerfs soumis, dès mon arrivée à Codoban Manor, à une rude épreuve.

Je retournai dans le hall faiblement éclairé ; j'y étais à peine arrivée lorsque l'affreux majordome réapparut.

— Mademoiselle désire rester ici ou préfère-t-elle profiter de la belle soirée pour faire un tour dans le parc ? Si mademoiselle ne sort pas, je vais allumer quelques lampes supplémentaires.

J'avais, en arrivant au château, remarqué les belles pelouses ornées de massifs qui faisaient une ceinture de verdure à la vieille construction moyenâgeuse. En dépit de mon besoin d'air et d'espace je décidai de ne pas donner suite à la suggestion qui m'était faite. D'ailleurs j'aperçus le ciel à travers une des fenêtres et je vis de gros nuages noirs que le vent poussait vers la mer.

— Non, dis-je enfin au gnome toujours at-

tentif. Le voyage m'a beaucoup fatiguée et je vais me retirer chez moi.

Aussitôt dans ma chambre, je m'empressai de fermer la porte à double tour et pour me distraire de mes obsédantes pensées, je me mis à défaire mes valises, Après avoir rangé mon linge dans un bahut que j'affectais à cet usage, suspendu mes robes dans une armoire où se trouvaient déjà quelques porte-manteaux, je procédai à ma toilette de nuit et après avoir installé sur une petite table, près de moi, ma pendulette de voyage et les photographies de mes chers parents, je m'enfonçai dans la molle tiédeur d'un double matelas. Je ne tardai pas à sentir les bienfaits du repos et après avoir lu quelques strophes de Tennyson, mon poète favori, dont un exemplaire de morceaux choisis ne me quittait jamais, le sommeil commençant à alourdir mes paupières, j'éteignis l'électricité et m'endormis aussitôt.

Je ne sais depuis combien de temps déjà j'étais plongée dans un profond sommeil lorsque, tout à coup, j'eus un affreux cauchemar. Devant moi, je voyais Anne de Boleyn, telle que l'a peinte Reynolds, qui me tendait les bras. Elle était en décolleté, cheveux relevés sur le sommet du crâne, prête à livrer sa nuque gracieuse à la hache du bourreau que j'apercevais plus loin, vêtu de drap sombre, la tête recouverte d'une cagoule rouge.

Une foule innombrable, contenue avec peine par des hallebardiers aux brillants uniformes, entourait l'échafaud ; foule cruelle dont les propos grossiers et la tenue indécente exprimaient la joie de la lie du peuple devant l'infortune de la touchante victime ; les femmes en particulier me paraissaient manifester une liesse sans limite. Mais le geste de la reine ayant été surpris, les aides du bourreau, également affublés de cagoules rouges, se précipitaient sur l'infortunée, la jetaient brutalement sur le billot et à l'instant où la hache allait tomber je m'éveillai, baignée de sueur, en poussant un grand cri.

— Qui est là ? dis-je avec force d'une voix angoissée.

En même temps j'essayai d'allumer l'électricité, mais ce fut en vain, elle ne fonctionnait plus. Je me levai toute tremblante et, à tâtons, en me cognant sur les meubles de ma chambre dont les aîtres ne m'étaient pas encore familiers, je parvins cependant à atteindre la porte et c'est d'une main rendue incertaine par la terreur que je réussis à tourner la clef. Une fois dans le corridor, où régnait une obscurité complète, je finis, en frôlant les murs, par atteindre la galerie circulaire où m'attendait une émotion encore plus horrible que celle dont je venais d'être la victime.

Je discernai tout à coup une lueur falote,

de couleur jaunâtre, qui semblait gravir les marches en petits sauts brusques et saccadés. Surmontant ma terreur, je m'approchai de la rampe et le spectacle que j'eus sous les yeux surmonta en horreur tout ce que j'avais pu voir et éprouver jusqu'à présent.

Je reconnus M. Tamadge montant lentement l'escalier, à petits pas comme avec peine. D'une main il tenait une lanterne aux verres jaunes, de l'autre une hache sanglante, en tous points semblable à celle que, dans mon rêve, j'avais vue entre les mains du bourreau. Le teint affreusement pâle, les yeux fixes comme ceux d'un somnambule, la taille plus courbée si possible que d'habitude, son visage exprimait la terreur en même temps que la cruauté. De chaque coin de sa bouche coulait un filet de sang, dégoulinant, goutte à goutte, sur le manteau sombre dont il était enveloppé. Sans paraître s'apercevoir de ma présence, il continuait lentement son ascension comme si une force diabolique le contraignait à avancer. Dans la pénombre je crus apercevoir deux yeux brillants pareils à ceux d'une bête de proie nocturne. Etait-ce le mauvais génie ? Je ne pus m'en rendre compte car, à bout de résistance, je me dissimulai dans un coin avant de pouvoir regagner ma chambre.

III

LE CINQUIÈME MYSTÈRE

Le lendemain, lorsque j'ouvris les yeux, un coup d'œil sur ma pendulette de voyage m'indiqua qu'il était neuf heures et demie. Le soleil entrait à flots dans ma chambre et ses rayons, en traversant les vitraux de couleur qui ornaient mes fenêtres, donnaient au mobilier sombre un aspect plus gai. Je me levai aussitôt et, avant de procéder à ma toilette, j'ouvris entièrement les deux grandes croisées. Je ne pus m'empêcher de rester quelques minutes à contempler la magnifique perspective qui s'offrait à ma vue. Dans le lointain, bornant l'horizon, s'élevaient de hautes collines mettant une note sauvage dans un paysage qui ne rappelait en rien la verte et souriante campagne du sud de l'Angleterre. C'est en vain que je cherchai à découvrir quelques modestes chaumières ; seuls, quelques boqueteaux d'arbres feuillus venaient rompre la monotonie des prairies à

l'herbe rase sillonnée de nombreux petits cours d'eau aux reflets argentés.

Dans les abords immédiats du château, quelques massifs aux plantes variées commençaient à éprouver les bienfaits du soleil printanier ; je remarquai, par endroits, des rosiers plantés en grand nombre qui devaient former, au moment de leur floraison, d'impénétrables buissons de fleurs odorantes.

Ce spectacle calmant, la tranquillité de l'atmosphère, que seuls venaient troubler le pépiement de quelques oiseaux et le chant vainqueur des coqs des environs, eurent pour effet, pendant de longues minutes, de distraire ma pensée des événements terribles autant qu'étranges de la nuit précédente.

Cependant, j'éprouvai le désir de vérifier si la serrure de la porte de ma chambre était toujours fermée à double tour, ainsi que j'avais eu le soin de m'en assurer la veille avant de me coucher. Je ne fus qu'à demi-surprise en constatant que la porte n'était close que par le loquet. Ainsi donc mes souvenirs ne me trompaient pas : je n'avais été nullement victime d'une hallucination.

Après un bain bien chaud qui acheva de faire disparaître toute trace de fatigue, je terminai ma toilette et descendis dans le hall.

Dès que j'eus atteint la dernière marche, j'aperçus devant moi, surgi je ne sais d'où,

James dont le visage s'éclairait d'un sourire plus horripilant, à mon avis, que la pire grimace.

— Bonjour, mademoiselle.

— Bonjour, James.

— M. Tamadge est dans son lit, malade. Il vient de m'exprimer le désir de voir Mademoiselle aussitôt que possible. Je vais servir le déjeuner de mademoiselle et nous irons ensuite auprès de mon maître.

En quelques minutes, j'eus terminé mon repas matinal et James me conduisit à la chambre de M. Tamadge.

Je suivis de longs corridors pauvrement éclairés par d'étroites fenêtres aux vitrages sombres, comme il paraissait être de règle dans cette étrange demeure, avant d'atteindre une pièce dont James m'ouvrit la porte. Je pénétrai dans une chambre à peu près obscure... Dès que mes yeux furent habitués à la pénombre, je parvins à distinguer étendue sur un lit élevé une forme humaine... la tête, enfouie dans un oreiller, était entourée d'un foulard de soie rouge attaché sur le front par un nœud dont les bouts formaient deux véritables cornes. Je reconnus M. Tamadge, plus pâle que la veille, et dont les traits détendus offraient au regard un aspect vraiment cadavérique.

Au bout d'un instant, il me dit :

— Vous voilà, je vous attendais. Comme je

vous l'ai dit hier, votre service de garde-malade commence aujourd'hui. Prenez cette petite bouteille à l'étiquette verte et donnez m'en une cuillerée.

Malgré ma déjà longue pratique des maladies, même des plus repoussantes, je ne pus réprimer un sentiment de dégoût en apercevant s'ouvrir cette bouche édentée aux lèvres minces, d'où j'avais vu la veille, dans des circonstances horribles, s'écouler du sang... Cependant ce fut d'une main ferme que j'administrai la potion demandée. M. Tamadge, dès qu'il eut absorbé ce remède dont j'ignorais la composition, fit une grimace hideuse.

— Pouah !... que c'est amer !

Il reprit aussitôt :

— J'espère que vous avez passé une bonne nuit et que vous êtes bien reposée ?

— Je vous remercie, je me sens très bien en effet.

— Et vous n'avez pas fait de mauvais rêves ?

— Non... non ! Est-ce que vous avez encore besoin de mes services ?

— Mais oui. J'attends le Dr O'Flaherty, c'est un vieil assassin, fit-il en se frotant les mains, comme si la potion qu'il venait d'absorber lui avait ranimé les forces...

« C'est un vieil Irlandais et il faut toujours se méfier des gens de cette race, ajouta-t-il

aussitôt. D'ailleurs tout le monde ici-bas a, plus ou moins l'âme d'un criminel. A propos tirez donc un peu les rideaux, il fait vraiment trop sombre.

Il avait repris son geste habituel et ne s'arrêtait plus de frotter ses longs doigts effilés les uns contre les autres.

Pendant que mon patient ne cessait de me tenir des propos plus ou moins bizarres, j'écartai les lourds rideaux et j'entr'ouvris légèrement une des fenêtres pour dissiper une odeur opiacée qui m'avait intriguée dès mon entrée. Je pus, à la lueur du jour, malgré l'absence de soleil, la chambre devant être orienté au nord, remarquer la beauté de l'ameublement. Décidément Codoban Manor renfermait des merveilles. Sans compter les meubles, tous du plus pur style Elisabeth, il y avait, accrochés le long des murs, toute une série de portraits dont les plus anciens remontaient certainement au XV^e^ siècle pour aboutir à la période de la reine Victoria. Portraits de grands seigneurs et de nobles dames ayant tous quelques traits communs, soit dans la régularité du visage, soit dans la fierté du regard. Des deux côtés de la cheminée, quelques miniatures, richement enchâssées dans des cadres de métaux précieux ornés de pierreries, contribuaient encore à la somptuosité du décor. Dans un coin, je remarquai un secrétaire de dimension inusi-

tées à la serrure duquel il y avait une lourde clef.

Au milieu de toutes ces richesses, dans un lit recouvert d'une courte-pointe en dentelle ancienne, gisait, c'est bien le cas de le dire, le possesseur de tous ces trésors. J'eus devant les yeux les événements de la nuit précédente, mais ce fut en vain que je cherchai à découvrir la moindre trace sanglante. M. Tamadge, qui paraissait d'ailleurs beaucoup plus mal en point que la veille, avait, malgré son teint cendré, l'air de quelqu'un reposant, depuis de longues heures, dans son lit. J'en arrivai à me demander si je n'avais pas été l'objet d'un rêve épouvantable... et si c'était vraiment le même personnage que j'avais vu, quelques heure auparavant, couvert de sang, une hache à la main... J'étais la proie de toutes ces réflexions sinistres, lorsqu'un coup sec fut frappé à la porte.

James ouvrit en annonçant le Docteur O'Flaherty.

De grande taille, blond, le visage assez vulgaire, le teint écarlate, le nouveau venu était vêtu d'une jaquette noire et d'un pantalon à raies. Il avait une chemise blanche à col carré et portait une cravate claire du plus mauvais goût. Son costume, d'ailleurs, n'était guère de mise dans une campagne aussi éloignée. Pour achever le tableau je dois mentionner la petite sacoche de cuir qu'il tenait

à la main. Le docteur parut surpris de ma présence et c'est à peine si, après avoir salué M. Tamadge, il inclina la tête dans ma direction.

— Approchez-vous, docteur, dit le malade de sa voix aiguë, et permettez que je vous présente Miss Rossmore de Londres, ma nouvelle infirmière.

Je remarquai une certaine stupéfaction se manifester sur les traits du docteur qui, cette fois-ci, s'inclina profondément sans prononcer une parole. Puis il posa sa sacoche sur un fauteuil et, après en avoir retiré un stéthoscope, se mit à ausculter le vieillard. Il me parut faire son examen avec une grande conscience professionnelle, s'attardant et recommençant lorsqu'il semblait peu satisfait de son diagnostic.

— Je vous trouve le pouls très agité, M. Tamadge. Est-ce que vous avez passé une nuit tranquille ? J'aimerais vous voir prendre un peu d'air, sans toutefois vous fatiguer et, surtout, n'oubliez pas qu'il vous faut éviter les longues veilles.

Après quelques propos concernant les soins à donner et les précautions à prendre, le Dr O'Flaherty se retira. Quand il fut parti, je m'aperçus qu'il avait oublié ses gants et je courus à sa poursuite.

— Docteur, ceci vous appartient...

— Je vous remercie, mademoiselle... De-

puis quand êtes-vous au château ? continua-t-il en me regardant fixement.

— Je suis arrivée hier, vers la fin de l'après-midi.

— Vous plaisez-vous ici ?

— Je n'ai pas encore eu le temps de me faire une opininon.

Abandonnant le ton de la conversation, il me dit brusquement :

— M. Tamadge est bien bas aujourd'hui ; voilà deux ou trois jours que je le vois décliner rapidement, malgré les reconstituants que je lui administre.

— C'est sans doute le cœur qui flanche ?

Il m'enveloppa d'un regard pénétrant :

— Possible... mais j'ai l'impression qu'une autre maladie grave le ronge et je n'arrive pas à la diagnostiquer convenablement.

Puis comme s'il regrettait d'avoir trop parlé, le médecin conclut hâtivement :

— Au revoir, mademoiselle, au revoir... à bientôt, je l'espère.

Une grave maladie !... qu'est-ce cela pouvait bien signifier ? J'eus de nouveau sous les yeux le tableau macabre de la nuit précédente et je me fis le reproche de ne pas avoir fait mention à mon interlocuteur des événements dont j'avais été témoin. Plus que jamais j'eus la ferme conviction que M. Tamadge avait un secret dans son existence et,

dès cet instant, je formai le projet de le découvrir.

Toute la journée je fus occupée sans répit par les soins à donner à mon malade, à des moments de calme succédaient des périodes d'agitation fébrile. D'heure en heure, je prenais sa température, après lui avoir administré certaines potions, suivant à la lettre les directives du Dr O'Flaherty. A deux reprises, je dus changer complètement mon malade trempé de sueur. L'agitation fébrile des premières heures de la journée avait fait place à un état de prostration vraiment inquiétant. Les mains diaphanes que j'avais vues si agitées précédemment reposaient inertes sur la courtepointe... Quand arriva la nuit, j'étais absolument à bout de forces...

— Quelle heure est-il, mademoiselle ? me demanda M. Tamadge d'une voix indistincte, à peine perceptible.

— Huit heures moins le quart, monsieur.

— Je pense que je n'aurai plus besoin de vos services. Il est grand temps, d'ailleurs, que vous alliez dîner.

Je pris donc congé de mon malade en lui recommandant bien de me faire appeler s'il ne se sentait pas mieux. Une fois hors de la chambre, je ne pus retenir un soupir de soulagement car, malgré l'absence presque continue du majordome dont la vision commençait à affecter péniblement mes nerfs, ma pre-

mière journée de garde avait été fatigante au dernier point.

Arrivée à la salle à manger, j'y trouvai James m'attendant pour servir le dîner. Comme la veille la qualité des mets était succulents et leur préparation digne de tous éloges. Je ne m'attardai cependant pas à table, la soirée s'annonçait belle je décidai subitement d'aller prendre un peu l'air.

— Dites-moi, James, est-ce que je peux me promener sans ennui dans le parc ?

— Bien entendu, mademoiselle, seulement...

— Seulement quoi ?

— Il faut que mademoiselle soit rentrée au plus tard à dix heures.

— Pourquoi ?

L'espace d'une seconde ma question parut l'embarrasser.

— M. Tamadge le désire et de plus il pourrait y avoir quelque danger à rester dehors plus tard que dix heures...

— Que voulez-vous dire ?

— Rien... pas grand chose..., répondit-il d'un air de plus en plus gêné. C'est à cause des mauvaises rencontres, on ne sait jamais... le pays est, paraît-il, infesté de vagabonds et de sans-travail...

Je compris tout de suite à l'attitude équivoque du majordome qu'il me débitait un mensonge.

— Puisque M. Tamadge ne veut pas qu'on

rentre tard et que, d'ailleurs, je suis très fatiguée, je vais me retirer dans ma chambre.

— Comme mademoiselle désire, me fut-il répondu d'une voix obséquieuse malgré un regard narquois.

Une fois chez moi, je pris la précaution, ainsi que la veille, de fermer ma porte à double tour. Je m'installai dans un fauteuil, après avoir pris mon Tennyson, bien décidée à chercher une diversion à mes pensées tumultueuses dans la lecture de mon poète favori. Mais, dès la première ligne, les mots dansèrent devant mes yeux et, malgré ma volonté, je ne puis échapper, ne fut-ce qu'un instant, aux préoccupations qui m'obsédaient.

Que signifiait cette hache sanglante que j'avais vu la veille entre les mains de M. Tamadge ?... Ensuite, quel pouvait être le mal mystérieux échappant à toutes les auscultations du Dr O'Flaherty ?... Troisièmement, pourquoi l'énigmatique vieillard interdisait-il d'une façon aussi péremptoire de toucher à ses livres ?... Enfin pourquoi était-il défendu de rester dans le parc passé dix heures du soir ? Quatre questions dont j'aurais voulu trouver la réponse, mais dont je ne parvenais pas le moindrement à expliquer les motifs...

Entre temps les heures s'écoulaient sans que j'arrive à éprouver la moindre envie de dormir. Pendant cette veillée involontaire, ma

tête travaillait et, plus de cent fois, je me demandai s'il ne serait pas mieux de retourner à Londres, où je retrouverais mes chères habitudes, mon petit serin Jackie confié aux soins amicaux d'une camarade, enfin et par dessus tout, une vie normale parmi des gens à l'esprit sain. Mais la vie à Londres, sans travail et avec mes économies sérieusement entamées, ne m'offrait guère une perspctive rassurante... Me sentant légèrement oppressée, je me dirigeai vers une des fenêtres que j'ouvris en grand, après avoir pris le soin d'éteindre la lumière.

Dans le ciel roulaient de gros nuages noirs obscurcissant la clarté de la pleine lune. L'air était devenu lourd comme si un orage fut sur le point d'éclater. Au bout de quelques instants, mes yeux s'accoutumèrent à l'obscurité et je parvins à distinguer quelques-uns des détails du paysage dont la vision, à la fois pittoresque et sauvage, m'avait tellement charmée dans le courant de la matinée. Le silence de la nuit n'était troublé que par le hululement d'un oiseau de nuit répondant au cri lointain dun de ses congénères; quelques aboiements de chiens, veillant sans doute à la sécurité des troupeaux de moutons confiés à leur garde, se faisaient entendre par intervalles. Soudain, il me sembla percevoir un bruit de pas sur le gravier d'une des allées. Ecarquillant les yeux, je parvins à distinguer

une silhouette sombre qui s'apprêtait à s'éloigner du château. L'ombre n'avançait qu'avec les plus grandes précautions s'efforçant visiblement de ne pas attirer l'attention. Subitement, une éclaircie se fit dans la cavalcade de nuées épaisses qui interceptaient la lumière de la lune et je restai sans un geste, comme écrasée par un destin malfaisant, en croyant reconnaître, dans la masse bougeant lentement, le sinistre majordome. M'efforçant de plus en plus à percer l'obscurité, au bout d'un instant, je cessai d'avoir le moindre doute. Tout révélait l'énigmatique personnage, la taille, la démarche et, malgré la cape descendant jusqu'à terre, malgré le large feutre mou enfoncé sur le front, les bords rabattus, je reconnus formellement le troublant et antipathique individu. Tournant la tête à droite et à gauche, telle une bête pourchassé, on devinait sa crainte d'être découvert et peu-être épié par des regards trop curieux. Il paraissait porter sous le bras un paquet volumineux... Tout à coup, un violent souffle de vent écarta les pans de sa pélerine et, en même temps qu'il faisait un geste pour la refermer, le paquet s'ouvrit et James ne put empêcher une partie du contenu de rouler à terre... La lune envoyait ses rayons, brillant alors de tout son éclat, et je vis, à ma stupéfaction, que ce qu'il rassemblait avec une hâte fébrile consistait en quartiers de viande crue

et saignante... Après avoir ramassé tout ce qui était tombé, il se redressa, regarda autour de lui il disparut dans la nuit...

Vivement intriguée, je me demandai aussitôt le pourquoi de cette chair crue et ce qu'il comptait en faire ?...

Ajoutée aux quatre autres, cette nouvelle et troublante énigme aiguisait ma curiosité au plus haut point ; le cinquième mystère venait de surgir -

IV

LA BÊTE TERRIFIANTE

Une volonté plus forte que la mienne m'empêcha de rester longtemps dans mon lit car, de moins en moins, je sentais la possibilité de trouver le sommeil. Les agissements plus qu'étranges de James m'avaient bouleversée à un tel point que je n'hésitai pas à me lever et à revêtir ma robe d'intérieur. Sans prendre le soin de mettre mes bas, je chaussai des souliers plats que j'avais à ma portée et je sortis de ma chambre, loin de songer aux conséquences peut-être tragiques qui pourraient résulter de mon escapade. Dans ma naïveté, une seule idée me dominait : suivre le louche individu et tâcher de découvrir le but de sa troublante expédition nocturne sans qu'un seul instant, mon esprit fut inquiété par l'incertain de ma mission. Je me précipitai donc dans le couloir conduisant de mon appartement à la galerie, marchant sur la pointe des pieds et frôlant le mur car l'obscurité était complète. Arrivée au bout je dus encore avancer avec

précaution, aucune lumière ne me guidant ; de plus, la préoccupation constante d'éviter le moindre bruit compliquait singulièrement ma tâche. Enfin je parvins ainsi, en tâtonnant, jusqu'à l'escalier que je descendis en tenant la rampe.

A plusieurs reprises je m'arrêtai, le moindre craquement de bois provoquant chez moi une vive réaction tant était grande ma crainte d'être surprise. Une fois dans le hall j'essayai en vain de m'orienter afin de découvrir un commutateur ; mes recherches n'eurent pas le résultat escompté et force me fut de continuer tant bien que mal. C'est ainsi que, malgré toutes les précautions imaginables que je prenais, il m'advint de heurter un des meubles qui étaient nombreux dans cette immense pièce. Tandis que je glissais avec prudence sans trop savoir dans quelle direction j'allais, j'entendis des cris, sinistres dans le silence impressionnant qui m'environnait, appels aigus et répétés qui exprimaient de la crainte, sans nul doute, et même, oui, je l'affirme de la douleur. Et ces cris, presque inhumains, émanaient d'après ce que j'en crus reconnaître, d'une femme... Quelle angoisse affreuse m'étreignit alors ! La peur atroce d'être vue, épiée, guettée, qui sait... me reprit. Un regard invisible me suivait-il dans l'ombre ? Je ne voulus point m'arrêter à cette affolante supposition et bravement, m'élançai en avant.

Presqu'aussitôt un mur auquel je me cognai rudement arrêta ma marche ; en promenant mes doitgts sur la surface unie je parvins à atteindre une porte simplement fermée au loquet. Sans hésiter, je l'ouvris doucement et, par l'entrebaîllement, je reconnus grâce au clair de lune l'allée où quelques instants auparavant j'avais surpris James se hâtant vers un mystérieux but.

A peine avais-je franchi le seuil que ma frayeur d'auparavant de reprit: des hurlements, encore plus terrifiants que ceux entendus jusqu'alors me figèrent sur place. C'était bien un voix féminine... Peu à peu les plaintes devinrent de lamentables gémissements de souffrance pour finir, peu après, en un râle interminable.

Soudain, non loin de l'endroit où je me trouvais, et s'en rapprochant, semblait-il, je vis une faible lueur provenant d'une lanterne sourde portée à ras de terre. C'est à peine si j'eus le temps de me dissimuler derrière un gros arbre, me plaquant contre le tronc, ne faisant qu'un avec cet abri providentiel. Le cœur battant à se rompre, j'attendis qu'il me fut possible de distinguer plus nettement une forme encore imprécise qui se mouvait... le vieux M. Tamadge escorté de son âme damnée, James !

Le malade s'appuyait lourdement sur son compagnon, traînant le pas plutôt que mar-

chant ; il haletait même, péniblement... Comme la veille, son visage portait des taches rouges que force me fut de reconnaître lorsque je vis encore, dans ses mains, une hache ensanglantée. Les mots me manquent pour décrire l'horreur indicible, toute la terreur, qui s'emparèrent de moi alors...

Ce sinistre vieillard qui semblait avoir atteint l'extrême limite de ses forces fit un geste obligeant l'autre à s'arrêter. Sans paraître se soucier de l'état de dépression dans lequel se trouvait son maître, James lui dit assez bas mais d'un ton presque autoritaire dénué du moindre respect :

— Il faut que vous alliez immédiatement vous coucher... On pourrait nous voir ! Qui sait si cette petite dort ? Méfions-nous d'elle. J'ai l'impression que, pour une infirmière, elle veut trop connaître de ce qui ne la concerne point. Jeu dangereux... Mais, ne perdons pas de temps !

Comme hypnotisé, le regard perdu, le vieux châtelain resta quelques instant incapable d'esquisser un mouvement, n'émit aucune protestation. Puis, tout à coup, il parut se ressaisir dans un sursaut et articula d'une voix presque imperceptible :

— Vous avez raison, mon brave, rentrons... Venez me laver. Ce sang me répugne profondément...

James, de plus en plus audacieux, répliqua immédiatement :

— Voilà longtemps que je connais cette comédie ; vous répèterez donc toujours la même chose ! Que le ciel vous préserve et veuille que jamais nul ne se doute de ce qui se passe au Codoban Manor.

Avant de reprendre sa marche pénible, mon malade ajouta encore, mais cette fois avec l'intonation du maître qui ordonne :

— Vous êtes-vous occupé d'Igor ? Quand nous serons rentrés il faudra donner deux tours de clé.

L'affreux majordome marmotta quelques mots que je ne pus saisir. Puis ils se remirent lentement à avancer, M. Tamadge s'appuyant davantage encore sur son odieux complice ; et je les vis disparaître, masse sombre et tragique, derrière un épais buisson...

Je demeurai d'abord un moment sur place, plus morte que vive ; cependant, je réussis à surmonter mes impressions et appréhensions où se mêlaient aussi bien une folle crainte qu'un dégoût insurmontable envers les deux sataniques personnages dont j'avais réussi à surprendre le colloque, les voyant sans qu'ils se doutassent de ma présence. Evitant de mon mieux de faire crisser le gravier de l'allée, je pris à mon tour le chemin du château. Mon intention n'était-elle pas de réintégrer la

maison au plus vite et le plus discrètement possible ?

Quand je fus arrivée près de la porte par laquelle j'étais sorti je m'en approchai prudemment et me mis en devoir de la pousser mais la poignée résista à mes efforts réitérés ce qui me plongea dans une autre perplexité. Bientôt il me fallus en effet me rendre à l'évidence : le battant tenait solidement, cette fois, il ne cédait point... Nouvel effroi ! Le premier moment de stupeur passé je risquai une dernière tentative, hélas en vain ! Désespérément je m'arc-boutai à l'huis verrouillé, m'y acharnant de toutes mes forces sans parvenir seulement à l'ébranler. Tremblant de peur à la pensée de ce que m'avait dit le majordome dans la soirée lorsqu'il avait fait allusion au danger de l'insécurité du parc passé dix heures, je me mis à courir sans prendre aucune mesure de prudence vers les différentes issues du château afin d'y pénétrer coûte que coûte, quitte à m'expliquer après, une fois rentrée. Mais tout était clos... Lassée par tant de tentatives infructueuses, je me retrouvai devant la porte par où j'étais sortie et, tandis que je prenais un nouvel élan, je perçus nettement des pas dans le grand escalier.

Sans prendre le temps de la réflexion je me mis à frapper sur l'épais battant de chêne avec une telle force que mes poings en furent meurtris ; mais je ne me souciais guère de

cela, m'interrompant seulement par intervalles pour écouter si l'on venait m'ouvrir. Personne ! Encore et toujours le silence... plus ample, étouffant...

Qu'allais-je devenir ? Ou me diriger ? Quel abri espérer pour attendre l'aube ? A la fièvre qui avait présidé au début de mon expédition succédait à présent un découragement extrême. De plus, n'ayant pas pris le temps de me couvrir de lainage, je me laissai surprendre par la fraîcheur de la nuit et claquai des dents. Mais n'était-ce pas autant de peur que de froid ? Je marchai presque inconsciemment, sans but déterminé, simplement pour ne pas rester sur place, repoussant les pensées qui m'assaillaient, essayant de croire qu'un secours imprévu viendrait mettre un terme à mon inquiétude.

Soudain je perçus un bruit étrange, celui de branches remuées et de feuilles mortes foulées doucement. Les minutes firent grandir la crainte d'un danger se précisant qui, sans que je le connusse, me paralysait. Clouée sur place, je vis devant moi, presque au ras du sol, deux points lumineux assez rapprochés l'un de l'autre qui me fixaient, se déplaçant ensemble et se rapprochant de plus en plus. Je finis par apercevoir une forme qui me parut immense, sorte de bête énorme, plus longue que haute, rampant plutôt que marchant

vers moi. Le monstre s'immobilisa tout près, s'accroupit tel un fauve qui s'apprête à bondir sur sa proie.

Etait-ce un effet de la surprise ou de la terreur ? Ce félin paraissait avoir des proportions extraordinaires, d'une taille beaucoup plus grande que celle des animaux de son espèce ; de sa longue queue il balayait le sol et cette manifestation semblait une menace. Tout à coup il ouvrit la gueule, poussant une sorte de miaulement puissant comparable à quelque rugissement sauvage, et je distinguai qu'en même temps il laissait tomber sur le sable un objet dont je ne pus dans cet instant précis discerner la nature. Mais, lorsque dans les secondes qui suivirent, je reconnus que cette chose d'abord impossible à décrire était un membre humain, plus exactement une main en sang, à demi broyée, j'eus conscience nettement que ma vie appartenait à ce carnivore monstrueux...

La bête battait toujours le sol avec sa queue, les coups se faisant de plus en plus précipités. Je compris qu'elle préparait l'élan décisif pour m'atteindre d'un seul bond. Incapable de faire un geste moins encore de pousser un cri de détresse qui, d'ailleurs, avait peu de chances d'être entendu, je fermai les yeux pour attendre la mort...

Ce que je ressentis alors fut un choc violent,

brutal, qui me fit culbuter et tomber à la renverse ; un souffle épais et bestial me causa une sensation d'horreur que je m'étonnais encore de pouvoir éprouver. Mes yeux s'ouvrirent à l'encontre de ma volonté juste le laps de temps nécessaire pour voir une gueule béante aux crocs pointus et menaçants qui s'ouvrait au-dessus de ma tête. Un instant suffirait à l'ignoble bête pour accomplir son œuvre destructrice... Et dans cet instant même, le plus désespéré de ma vie où tout espoir était perdu, la griffe puissante de l'animal labourant ma chair et commençant à me déchiqueter, l'imprévisible arriva... A n'en pas douter le fauve avait du se trouver surpris par derrière : une forte détonation éclatant assez proche me le confirma ; la bête féroce fit alors un saut prodigieux, me lâchant, puis poussa un rugissement inoubliable tandis qu'elle disparaissait dans les ténèbres aussi vite qu'elle était venue.

Quel fait inexplicable venait donc de se produire que rien, aucune présence humaine, un moment auparavant, ne pouvait laisser prévoir ? Une sorte d'hébétude eut pu s'emparer de moi, ne me permettant guère de rétablir ce qui s'était passé mais les événements se précipitèrent pour me tirer de mon ahurissement. Du moins j'étais certaine que l'on avait tiré au moment apportun pour me venir en aide mais quel était mon sauveur providentiel ? Déjà une ombre s'avançait vers moi

d'un pas décidé que je vis dans la mi-obscurité du parc. La haute silhouette masculine vint se planter devant moi toujours étendue. Tout d'abord, le chapeau trop grand aux larges bords ne me permit pas de dévisager comme j'aurais voulu l'arrivant. Son allure était cependant celle d'un paysan car, malgré l'heure tardive et la fraîcheur nocturne, il ne portait pas de veste ; un simple gilet aux entournures fatiguées recouvrait mal la chemise aux manches relevées assez haut sur les bras musclés.

Après m'avoir considérée quelques instants, cet homme qui, autant que j'en pus conclure, n'était plus de la prime jeunesse, déposa à terre un panier qu'il portait sur une épaule attaché par une forte courroie ; puis il alluma une lampe de poche de dimensions étonnantes et en dirigea vers moi le faisceau. En d'autres circonstances il m'eut été profondément désagréable de me sentir ainsi scruter par un inconnu et je ne me serais certainement pas laissée faire mais, dans mon état actuel, une personne quelle qu'elle fut, avait le don de me rassurer un peu ; l'inconnu faisait surgir pour moi un nouvel espoir .Non seulement je voyais en lui une protection immédiate mais encore je pensais qu'il pourrais peut-être m'aider à rentrer au château.

— Qui êtes-vous, mademoiselle ? s'enquit-il

avec étonnement, Je ne vous ai encore jamais vue à Codoban Manor...

— C'est possible ! répliquai-je en raffermissant de mon mieux ma voix qui tremblait quelque peu, mais moi non plus, je n'ai pas eu le plaisir de...

Tout en pronançant ces paroles je me relevai tant bien que mal et défripai mon vêtement recouvert de sable. L'homme eut un léger rire :

— Pour ça, vous n'avez rien à craindre de ma part ! Au contraire... je me flatte de vous avoir arrachée à une mort certaine.

Il s'interrompit un peu vite comme s'il se repantait déjà d'en avoir trop dit et reprit :

« Ce n'était peut-être pas si grave que vous le pensez ; entre nous, il ne faut rien exagérer... Sachez donc, si vous me permettez de vous donner mon nom, que je m'appelle Porter... Lionel Porter... boucher de mon métier! Oui... je travaille à Codoban, le petit village, assez proche d'ailleurs, dont vous avez certainement entendu parler ?

— Bien contente de vous connaître, monsieur

Il y eut une pause puis l'autre rompit le silence :

— Je crois que mon arrivée à pareille heure dans ce parc vous a fort intriguée et il ne serait peut-être pas inutile que je vous explique la raison de ma présence ici... C'est

très simple, comme vous allez en juger depuis bientôt un an M. Tamadge me passe une commande journalière de viande que je livre régulièrement.

— Qu'en fait-il ?

— Comment le saurais-je ? Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il s'agit bien entendu de viande crue en assez grande quantité et coupée en morceaux. En outre, l'usage qu'on en fait ne me préoccupe guère... Lionel n'a pas l'habitude de mettre le nez dans les affaires des autres ; du moment que la livraison s'effectue chaque jour, ou mieux, pour plus de vérité, chaque soir, selon le désir du châtelain, c'est tout ce qu'il faut ! Surtout que le règlement se fait « cash down »... le reste ne me regarde pas ! Ce soir, après avoir remis à James la provision demandée, je me suis attardé un peu et, rencontrant inopinément une connaissance du village, nous avons bavardé... C'est compréhensible, il n'y a rien de défendu à cela... Quand il me quitta je m'apprêtai à regagner tranquillement mes pénates à mon tour. Percevant un bruit inusité, je revins à la grille, jetai un coup d'œil et en vis assez pour comprendre que vous aviez besion d'aide...

— Quelle était donc cette bête affreuse ?

— Je ne l'ai entrevue que vaguement, très vaguement même... A mon avis, ce devait être une sorte de tigre, mais il se peut que

je me trompe... Le principal est que vous ne soyez pas blessée.

— Non ! J'en serai quitte pour quelques égratignures qui ne sont rien en comparaison du danger que j'ai couru. Comment n'ai-je pas encore songé à vous témoigner ma gratitude ? Vous m'avez sauvée et combien je vous remercie !

— Patati, patata, n'en parlons plus... Répondez plutôt à ma question à laquelle vous avez négligé de me donner une explication : que faites-vous ici ?

— Vous avez raison, il n'est que juste que vous sachiez mon nom: Lilian Rossmore, la nouvelle infirmière de M. Tamadge.

— Hum... très intéressant ! Et... vous n'avez pas peur ?

— De quoi donc ?

— De... de rien en particulier... Seulement, il paraît... enfin, on dit qu'il s'en passe de drôles en ce vieux château. A votre place, je ne m'aventurerais pas en pleine nuit dans ce parc, je me montrerais plus prudent...

Grande était mon envie de lui répliquer que, dorénavant, je suivrais son conseil judicieux et bien intentionné mais, du doigt, il me fit un signe m'interdisant manifestement de souffler mot. Sans comprendre son manège, j'obéis. Bien m'en pris.

« On a ouvert la porte, là-bas, chuchota-t-il. Ce ne peut être que James... mon coup de

feu a été entendu, quelle malchance ! Je m'en vais mademoiselle et, si vous voulez me rendre un service, je vous supplie de ne pas parler de notre rencontre.

— Mais...

— Il ne faut pas que l'on soupçonne ma présence en ce lieu, écoutez-moi, c'est d'une importance capitale.

En un tournemain il saisit son panier, le jeta sur son épaule, éteignit sa lampe de poche et traversant un bosquet, se perdit dans les ténèbres...

Quelqu'un, sur le seuil de la porte entr'ouverte, brandissait une lanterne, s'efforçant de trouer l'obscurité de sa lueur vacillante. C'était bien le majordome, vêtu à la hâte, qui fouillait les allées de son regard. En cette apparition inattendue, ce qui me frappa le plus fut la pâleur livide de son visage dont les traits aux muscles tendus semblaient décomposés par une angoisse atroce...

V

PRISONNIÈRE

— Miss Rossmore... Vous, ici ?

Le regard stupéfait et effaré du domestique fut plus éloquent encore que l'intonnation même qui dénotait une vive surprise sans cesse grandissante ; James me scrutait sans aménité de cet air maussade et qui m'avait été, dès le prime abord, antipathique, sous lequel j'eus voulu deviner ses pensées.

« Pour l'amour du ciel ! continua-t-il, en s'approchant de moi jusqu'à me toucher l'épaule pour s'assurer qu'il ne rêvait pas, que faites-vous là à cette heure indue ? Je vous croyais dans votre chambre depuis longtemps déjà...

— Et vous vous trompiez ! Voyez, j'étais venue me promener un moment.

— Quelle imprudence... J'ai entendu le coup de feu et suis accouru aussitôt, expliquez-moi... qui a tiré ? Et surtout quelle est la victime ?

Satisfaire son désir en répondant à cette question proférée sur un ton presque menaçant, c'était dévoiler non seulement mon secret, mais encore celui du brave boucher de Codoban ; le devais-je ? Je pris le parti opposé.

— Un coup de feu dites-vous ? J'ignore qui aurait accompli ce geste... fis-je évasivement en montant, fort mal d'ailleurs. Il y a erreur, James. Personne n'est passé par ici et je n'ai rien vu, rien entendu.

Le majordome ébaucha une sorte de rictus qui montrait clairement qu'il doutait.

— Fort bien, mademoiselle ! Mais que vois-je ? Des traces de sang... et vous-même, en quel piteux état ? Allez-vous encore prétendre que vous n'êtes pour rien dans cette affaire alors que l'évidence vous accable ?

N'ayant pu me retrancher derrière une feinte, j'optai pour un autre moyen : je manifestai une grande indignation :

— Quoi ? m'écriai-je, est-ce à vous, James, qu'il appartient de m'interroger ? Qui vous a prié de vous en mêler ? Je ne suis nullement tenue de vous rendre compte de mes faits et gestes, il me semble... Que vous soyez persuadé qu'il s'est produit un événement anormal en ma présence, à votre aise ; je vous ferai cependant remarquer que cela ne vous regarde point et c'est au châtelain seul que je relaterai les faits.

L'autre toussota, ce qui était sans doute une manière de me cacher les sentiments qu'il éprouvait à mon égard, puis se pencha sur les taches rougeâtres afin de les examiner avec attention. Enfin il se redressa et conclut :

— Le blessé ne peut être qu'Igor. Je vais m'en occuper sans tarder.

Déjà il faisait volte-face pour s'élancer dans la direction opposée au bâtiment quand je le retins fermement.

— Veuillez avoir l'amabilité de m'accompagner jusqu'au château, fis-je froidement, il est de toute urgence que je parle à M. Tamadge.

— Mon maître repose, mademoiselle.

— Qu'importe ! Conduisez-moi immédiatement et donnez-moi de la lumière.

— Comme mademoiselle voudra... Cependant, ce n'est pas moi qui me risquerais à le réveiller ainsi.

— Il ne dort certainement pas, j'en suis sûre !

De nouveau le majordome me lança un coup d'œil qui en disait long, mauvais comme un venin de serpent, avant de répliquer :

— J'agirai donc selon le désir de mademoiselle.

Une fois rentré dans la vieille demeure, l'homme éclaira le hall et m'invita par un signe à attendre, ce que je fis. Son pas traî-

nant s'éloigna dans l'escalier qu'il gravissait avec une lenteur mesurée. Un bon quart d'heure s'écoula avant qu'il ne reparut et le temps me sembla interminable. Je remarquai non sans étonnement que, malgré la douceur de la température et quoique l'une des hautes fenêtres gothiques fût restée ouverte, une flambée brûlait dans la cheminée. D'énormes bûches achevaient de se consumer dans l'âtre, jetant leurs dernières flammes.

L'arrivée du vieillard me tira de cette constatation ; son visage presque livide accentuait encore l'étrangeté de ses yeux creux dans leurs orbites enfoncées, et toujours il accomplissait le même geste qui me crispait de se frotter sans cesse les mains l'une contre l'autre.

— Quelles sornettes! Qu'est-ce que cette histoire ? ne cessait-il de répéter de sa voix aigre. James vient de me raconter que vous avez osé sortir malgré mes ordres et vous aventurer dans ma propriété passé dix heures ? Ne savez-vous pas que vous commettiez une pure folie, ma petite ? Pour cette fois, vous l'avez échappé belle... Par quel miracle êtes-vous là, cela je ne le comprends pas mais je vous prie, à partir de demain, de ne point renouveler une telle imprudence et de respecter mes instructions. Au fait, miss Rossmore, mon majordome est venu me chercher en me disant que vous désiriez un en-

tretien d'urgence. Soyez brève, car j'ai commis en quittant mon lit, une imprudence que je peux payer cher... Que me voulez-vous ?

La dernière phrase avait été articulée avec une telle sévérité que j'en fus quelque peu déconcertée, me demandant si j'allais vraiment exprimer ma pensée, mais cette hésitation ne dura qu'une seconde car déjà toutes les horreurs de ces dernières heures me revinrent en mémoire, renforçant d'un coup ma décision. Avec une attitude résolue dont je m'étonnais moi-même, je déclarai :

— Monsieur Tamadge, je suis réellement navrée d'avoir insisté pour brusquer cette entrevue, mais il fallait que vous connaissiez mes intentions au plus tôt. Vous étiez couché, tout au moins c'est ce que m'a affirmé James... pourtant je ne pouvais attendre pour vous annoncer mon prochain départ : je me vois dans l'obligation de quitter Codoban et pour rien au monde je ne renoncerai à ce projet. Ma résolution est fermement arrêtée ; aussi il me reste à prendre congé de vous, car je pars sur-le-champ.

Sans m'interrompre, le châtelain m'avait écoutée, mais il me fixait comme si j'avais perdu la raison et, quand j'eus fini, il éclata d'un rire trop forcé pour être vrai.

— Quelle idée vous a passé par la tête, ma petite ? Vous devenez complètement folle... Me déranger maintenant... et pour m'annon-

cer cela... Mais vous manquez du meilleur bon sens ! Vous n'avez cependant pas à vous plaindre de quoi que ce soit chez moi, que je sache. Pour vouloir me quitter avec une telle précipitation il faut qu'il existe une bien grave raison. Peut-on savoir ?...

— Il y en a en effet plusieurs.

— Je vous écoute.

— Inutile de vous importuner avec des précisions un peu compliquées, épargnez-moi ces détails pénibles.

— Je tiens essentiellement à les connaître. Il est inadmissible que vous vous retiriez ainsi.

Jusqu'ici M. Tamadge avait parlé sur un ton contenu comme un père qui gourmande son enfant mais, tout à coup, il changea brusquement de contenance.

« Parlons sérieusement ! Me quitter ? Il n'en est pas question. Mais je suis indulgent et juste ; je comprends parfaitement que votre tâche est peut-être plus rude que vous l'aviez imaginé. Aussi, en guise de compensation, j'augmente votre salaire de dix livres.

Contrairement à son attente, je ne me laissai pas toucher le moins du monde par des perspectives dignes d'attention et persistai dans ma première déclaration.

Le châtelain entra alors dans une vive fureur.

— Je n'ai jamais vu un entêtement pareil !

hurla-t-il en frappant la table de son poing osseux. Vous resterez, est-ce compris ? Je ne vous laisserai par partir, non ! c'est mon dernier mot.

Puis mon interlocuteur voulut se lever mais retomba, s'affaissant sur son siège avec un râle. Horrifiée, je me portai à son secours :

— Qu'y a-t-il, M. Tamadge ? Parlez... qu'avez-vous ?

Rien ne pouvait justifier de ma part un tel empressement à ranimer cet homme qui venait de déverser un flot de paroles plus mauvaises les unes que les autres à mon égard mais, dans une telle circonstance, le devoir professionnel ne reprend-il pas le dessus ?

— Le cœur ! gémit-il en portant une main à sa poitrine, j'ai eu une émotion et il ne faut pas... Voilà le mal ! Courez vite, montez là-haut, prenez la petite bouteille... sur la table de chevet, et une cuiller...

Je ne me le fis pas dire deux fois et me précipitai vers l'escalier. Lorsque je revins avec le médicament déjà administré la veille, le châtelain paraissait respirer plus librement et ne geignait plus. La tête un peu inclinée vers la table il m'attendait mais ne parla point. Je lui fis avaler sa potion après quoi il me remercia faiblement tandis que je constatais avec satisfaction que le mieux s'affirmait. Le sang remontait à ses joues creuses

et son regard retrouvant sa vivacité redonnait à son visage l'expression de la vie.

— Miss Rossmore, vous avez bon cœur ! déclara-t-il en affectant un air insouciant à présent, me voilà remis grâce à vous... En retour je m'efforcerais donc de vous simplifier les choses.

— Dois-je comprendre que vous me laissez...

— Partir ? Non. Inutile d'y songer, seulement je puis vous affirmer qu'à l'avenir vous n'aurez plus rien à redouter. J'y veillerai... Etes-vous satisfaite ?

— J'insiste : il me faudra vous quitter.

— Bien, bien... Laissez-moi tout de même le temps de chercher quelqu'un d'autre, je veux bien vous remplacer mais cela demandera quelques jours ; attendez... Et maintenant petite, allez vous coucher. Il se fait tard, bonne nuit !

Sur ce, il s'en alla, me laissant en proie à une perplexité qui se mua en une incertitude lourde. Evidemment, cet homme venait de m'autoriser à m'en aller mais fallait-il ajouter foi à ses paroles ?

.....

Oui ! aucun doute... M. Tamadge allait me faire garder à vue, aidé par son bras droit, le majordome malfaisant, et il n'y avait guère de chances pour moi de pouvoir fuir dorénavant ce lieu maudit. Seule dans le hall je

m'attardai à remuer ces sombres pensées, y cherchant quelque solution ; mais plus je me torturais le cerveau moins je trouvais. Quel lendemain envisager ? A chaque pas j'allais de mystères en énigmes qui s'accumulaient pour former un enchevêtrement impénétrable que je ne me souciais plus d'éclaircir. Ma seule idée était de me dérober à ces influences mauvaises, ne plus voir ces murs dont le moindre recoin semblait receler le secret... Tout était sujet à suspicion, jusqu'à cette crise cardiaque dont je me demandais à présent si le châtelain n'avait pas cherché le prétexte pour m'éloigner. Une intuition inexplicable m'obligea à penser que si M. Tamadge avait joué cette comédie c'était très certainement afin de jeter dans le brasier qui n'avait aucune raison d'être autrement, quelque objet dont il ne voulait pas que je sache l'existence. Influencée par tout ce que j'avais vu autour de moi en si peu de temps et me suggestionnant en imaginant un geste incontrôlable du vieillard j'aurais voulu n'importe quelle preuve aussi infime qu'elle fût, que je me trompais... Lentement je m'approchai de l'âtre où il ne restait plus que des cendres blanchies en une sorte de poudre encore tiède et étendis la main : il fallait que je sache !

La fine poussière glissa entre mes doigts que j'avais retirés à moitié du foyer et c'est

alors que je sentis l'odeur qui s'en dégageait. Depuis mon âge le plus tendre j'ai toujours eut un odorat fin et là encore il me servit : impossible de confondre cette odeur avec aucune autre ; elle était trop caractéristique pour que je pusse me méprendre : c'était celle-là même qui m'avait fort impressionnée lors de mon stage au Saint James Hôpital à Londres quand, par hasard, je me trouvais devant le four crématoire...

Non ! je ne rêvais pas ! On avait brûlé là de la chair humaine, peut-être même cette main que l'épouvantable Igor tenait dans sa gueule avant de la laisser choir sous mes yeux. Ainsi, voilà où m'avait conduite la destinée...

— Pas encore couchée, mademoiselle ! susurra une voix derrière moi.

Me retournant, je vis James qui s'inclinait légèrement, attendant ma réponse.

— J'y vais ! En effet je tombe de fatigue.

— Mademoiselle n'a qu'à monter, sa chambre est prête, et j'espère qu'elle y sera tranquille.

— ?

— Pour plus de précaution j'ai vérifié toutes les portes y compris l'entrée principale du manoir, ajouta-t-il non sans ironie.

On sentait clairement qu'il voulait dire : « cette fois-ci, tu peux toujours essayer de sortir ! » Je m'efforçai de n'y point prendre

garde et gagnai rapidement l'escalier non sans me retourner dans l'espoir que l'homme pourrait se trahir :

— Avez-vous vu Igor ?

— Oui... mademoiselle.

— Mort, n'est-ce pas ?

— Non, mademoiselle ! Il est grièvement blessé, mais en vie.

— Ah ! Et... vous l'avez soigné ?

— Naturellement. Mais ce n'est pas chose facile et actuellement il est fou furieux ; je crois que si vous le rencontriez une seconde fois cette nuit-ci il ne vous épargnerait pas.

— C'est bien improbable car je n'ai aucunement l'intention de me rendre au jardin.

— Je l'espère pour vous ! Dans ce cas, bon repos, mademoiselle.

— Bonsoir ! Merci, James ! N'oubliez pas de me réveiller demain à neuf heures.

— Mademoiselle peut y compter, je n'aurais garde d'y manquer.

Je montai, et le hall fut replongé dans une obscurité totale.

— Satanique individu ! pensé-je. S'il existe quelqu'un qui m'inspire le furieux désir d'une vengeance c'est bien lui ! Pourtant, il cache son jeu, et comment...

De retour dans ma chambre et bien que la chaleur fut étouffante je barricadai ma porte et vérifiai la fermeture des fenêtres, puis me mis en devoir de me dévêtir. Je poussai même

le ridicule jusqu'à avoir la faiblesse de jeter un coup d'œil en-dessous de mon lit dit « historique » ce qui, d'ailleurs, ne justifia en rien mes vagues appréhensions sans toutefois les dissiper. Et cependant, comme lors de la première nuit passée là j'avais la ferme conviction qu'un regard invisible pour moi surveillait tous mes mouvements. Résultats d'une tension nerveuse extrême... ou commencement d'une grave maladie mentale ? Je n'eus su le dire ! Ce qu'il y avait de plus pénible c'est que ma supposition toute gratuite, au lieu de rester confuse se mua en une terrible certitude : quelqu'un m'observait et j'étais incapable de savoir où l'on se cachait et de qui il s'agissait.

James ? M. Tamadge lui-même ?... Ou bien quelque autre personnage inconnu de moi ? Obsédée par cette hantise et ne voyant pas de meilleure solution que d'éteindre, pensant ainsi dérober au curieux introuvable mes faits et gestes, je tournai le commutateur et me précipitai dans mon lit où, de longues minutes durant, je restai à moitié dressée sur mon séant jusqu'au moment où je finis par m'endormir...

VI

LES TROIS PORTES

En pleine nuit je fus brutalement tirée de mon sommeil par un bruit constamment répété : un contrevent cognait avec fracas contre le mur et un vent déchaîné qui soufflait en tempête faisait battre intérieurement ma fenêtre qui s'était ouverte sous la poussée des éléments. La pluie cinglait les vitres ce qui acheva de me réveiller, maudissant la violence de cet orage que la lourdeur de l'atmosphère dans la soirée précédente avait laissé prévoir.

A demi-assise sur ma couchette, je me laissai envahir par une sourde angoisse qui, déjà, renaissait. Il me fallait pourtant agir vite car le courant d'air froid et humide qui s'engouffrait par l'ouverture assez haute venait jusqu'à moi; à regret donc, je sortis de mon lit dans l'intention d'aller fixer solidement le volet, fermer la croisée et me coucher tout aussitôt. Mais il ne devait pas en être ainsi... A tâtons, cherchant le bouton électrique,

j'eus un geste maladroit et renversai un verre d'eau qui se brisa sur le sol après m'avoir inondé les pieds. Cela suffit à me faire frissonner et c'est en tremblant que j'atteignis le commutateur et allumai. Mon premier mouvement fut de réparer le dommage et, pour ce, je me dirigeai vers ma petite valise posée près de la cheminée, bagage où je trouverais un chiffon propre à éponger l'eau et à ramasser le verre épars. Machinalement mes doigts frôlèrent le rebord de la cheminée qui avait la plus parfaite apparence du marbre et, à ma grande surprise, cela rendit un son creux: l'entourage de l'âtre, curieusement sculpté, et dont la peinture imitait parfaitement les marbrures ordinaires, n'était donc que du bois habilement maquillé.

Cette découverte devait avoir une importance que je ne soupçonnais même pas dans ma précipitation à remettre tout en ordre, mais elle suffit à me remémorer les confidences du majordome lors de mon arrivée au manoir, à savoir que la Reine Anne de Boleyn avait passé en cette chambre même, une ou plusieurs nuits... Ma curiosité étant avivée, je ne pus m'empêcher de revenir auprès de ladite cheminée non sans avoir pris toutes sortes de précautions pour qu'on ne puisse pas me voir, notamment de tirer soigneusement les rideaux après que j'eus fermé la fenêtre.

A l'examen plus détaillé que je fis, il me fut facile de contrôler que je ne m'étais pas trompée, le faux marbre était truqué ; cela ne me disait pas pourquoi, dans quel but on avait voulu donner l'impression de pierre solide à ce bois peint. On sait que dans certains châteaux vieux de plusieurs siècles, il peut exister des passages souterrains murés, des oubliettes même, que sais-je... et rien ne prouvait que l'habitant de ce lieu se doutât de l'apparence trompeuse de la cheminée. Mais après ce qui s'était passé, j'avais de bonnes raisons de me méfier et de ne rien conclure sur ce point encore obscur.

Un fait semblait acquis pour moi qui prêtait à réflexions : mon hôte, décidé à me garder auprès de lui le plus longtemps possible ne me laisserait très probablement pas partir aussi vite qu'il paraissait le promettre ; trouverait-il aussi facilement qu'il le prétendait, une autre infirmière ? Il m'était permis d'en douter... Le moment était venu d'envisager sérieusement le cas où un refus catégorique s'opposerait à mon départ. Reverrais-je jamais Londres, mes bons amis et mon petit canari, Jackie ? Devant cette éventualité angoissante, je conçus le secret espoir de prendre une issue dérobée pour peu que la chance me favorise...

C'est ainsi que je poursuivis mes recherches, laissant glisser mes mains lentement sur

le bois lisse, mais ceci sans aucun résultat. Fait curieux : plus mon échec s'avérait évident, plus je m'entêtais et devenais convaincue que cet entourage dissimulait lui aussi un mystère. Quatre heures allaient sonner et, seule dans l'immense demeure endormie, je m'escrimais encore à tourmenter le lambris voulant une preuve... Une idée me vint que je mis aussitôt à exécution : lever le tablier de métal, voir l'intérieur de la cheminée. La chose fut impossible, il était fixé de telle manière qu'on ne pouvait le bouger.

Déçue, je me résignai enfin à me recoucher quand un déclic ou plus exactement un cliquetis comparable à celui d'un trousseau de clés m'arrêta net dans mon geste; je reculai, stupéfaite, et vis la cheminée qui m'avait donné tant de mal, s'enfoncer dans le sol jusqu'à disparaître complètement, laissant place à un trou noir. Donc, mes suppositions se trouvaient confirmées, la vérité ne faisait plus aucun doute; sous mes pieds l'ouverture béait par laquelle arrivait un souffle froid comme d'une cave. M'emparant d'une boîte d'allumettes apportée avec moi de Londres, je m'efforçai de me pencher en éclairant l'intérieur de ce passage obscur. A la lueur tremblottante il ne me fut possible de voir qu'une marche en pierre grisâtre, fendillée au milieu et portant l'usure du temps. Il devait

certes y en avoir d'autres, mais où pouvaient-elles conduire ?

Etait-ce la voie du salut où un chemin menant seulement vers le sinistre châtelain ou vers son non moins redoutable major-dome ?

Je repris ma boîte d'allumettes, et m'étant vêtue plus chaudement — par malheur je ne disposais d'aucune arme — je posai mon pied sur la marche. Encore un geste de recul, quelque crainte inavouée...

— Peuh ! Qui ne risque rien n'a rien ! me dis-je.

Cela suffit à me redonner courage et, fermement décidée, cette fois, je me mis en route. Hélas ! A peine avais-je fait un pas dans l'incertain obscur vers lequel je me baissais pour passer, que le déclic se déclencha à nouveau et la cheminée, se relevant tout d'une pièce, remonta lentement pour se refermer derrière moi. Je me sentis dominée par une peur affreuse et contint de la main les battements de mon cœur, tout en m'appuyant contre le mur pour ne pas tomber.

Comme rien d'insolite ne se produisait, je parvins à gratter une allumette, car la première s'était éteinte dans le courant d'air. Je ne voulais plus céder aux regrets qui m'assaillaient et marchai droit devant moi, m'efforçant de distraire mes pensées, je comptai les degrés inégaux et suintants qui glissaient

sous chacun de mes pas : dix... vingt... vingt-cinq...

A la trentième marche, j'eus l'impression de me trouver au niveau du sol, vers le hall. Nouvelle descente, l'air glacial se raréfiant et une odeur de moisi me prenant à la gorge, je dus faire appel à toute ma volonté pour ne pas retourner. Enfin je devais être arrivée dans un véritable souterrain. Encore quelques pas et, dans un coude brusque, je découvris un étroit boyau et, en face de moi, trois portes numérotées 1... 2... 3.

Le bois rugueux semblait provenir de planches larges et épaisses, d'une solidité à toute épreuve; pourtant il se fendait par endroits de même que le mur était lézardé et fort humide. La porte n° 1 était la plus près de moi, je m'en approchai, devinant plutôt que voyant à la lueur douteuse que je tenais de la main droite et que je devais renouveler souvent, qu'elle portait un solide cadenas ; les autres étaient pareillement fermées, autant que je pus m'en rendre compte. Mais... surprise ! A peine me trouvais-je près du battant, qu'un rugissement affreux me cloua sur place en proie à une frayeur indescriptible. On eut juré se trouver face à face avec un fauve des contrées les plus reculées de l'Afrique, mais une séparation me protégeait, Dieu merci ! de l'habitant de cette cage. Le hurlement se prolongea en un miaulement lu-

gubre puis cessa dès que je m'éloignai ; cependant, des coups violents étaient donnés contre la porte avec une telle force que je craignis vraiment qu'elle cédât. Il n'en fut rien, et je pus constater que devant la seconde aucun péril apparent ne menaçait, tout restant calme comme derrière la troisième.

Me tenant à quelque distance je restai perplexe ne sachant que faire à présent. Evidemment j'avais acquis une certitude : M. Tamadge enfermait là les bêtes féroces dont le boucher Porter avait cru identifier l'une d'elles comme un tigre où peut-être même un lion ! Animal sauvage que nul, cependant, hors du châtelain et James ne pouvait certes voir... Les rugissements de ce félin — pour moi, c'en était un — n'avaient-ils pas été perçus par le majordome et cet homme sournois n'allait-il pas surgir devant moi comme à son habitude, semblant sortir d'un boîte ? Je me sentais maintenant incapable de lui tenir tête... Tout, mais pas cela !

Il m'était plus difficile que jamais de m'éclairer car mes mains tremblaient, cependant, m'obligeant à un effort, je parvins à gratter une nouvelle allumette. Décidé à continuer dans le couloir mon expédition aventureuse je jetai une dernier regard vers les portes et m'aperçus seulement alors que la troisième offrait une fente qui me permettrait peut-être de distinguer l'intérieur. Col-

lant mon œil à l'étroite ouverture je ne vis rien tout d'abord puis, m'appuyant tout contre le battant je persistai dans cet essai. Alors... oh alors !

J'entendis un craquement de bois, le poids de mon corps avait suffi a pousser l'huis qui ne devait pas être fermé au cadenas comme je l'avais supposé en regardant les autres, et je fus projeté violemment dans le vide. Heureusement je parvins à m'agripper pour éviter une chute et repris haleine.

Terrorisée, je n'osai esquisser le moindre geste ni ouvrir les yeux. Cette prescience merveilleuse qui a toujours été la mienne m'indiquait un danger, m'avertissant qu'un pas, un seul, eût entraîné ma perte... Y avait-il quelqu'un blotti dans l'ombre de ce lieu malsain à l'atmosphère irrespirable et nauséabonde, qui guettait le moment choisi de se précipiter sur moi ? Les secondes me parurent des siècles... Rien ne bougea ! Mais ce silence absolu, impressionnant, m'apeurait davantage.. Angoisse mortelle... qui précéda un moment plus terrible encore !

La nuit ne pourrait s'écouler ainsi, il me faudrait me résoudre à reconnaître ce lieu, mieux valait tout de suite et en finir ! M'en remettant aux mains de la Providence et adressant au ciel une muette prière, je m'éclarai à nouveau. Dans la demi pénombre je pus distinguer quatre murs dont certaines

pierre manquaient et dans un état fort délabré ; mais horreur ! ces murs qui avaient dû jadis être blanchis à la chaux, étaient marqués du haut en bas de larges éclaboussures de sang. Et là... à terre... où j'osai à peine jeter un regard, la vision qui s'offrit à moi fut telle que je crus perdre la raison. Elle m'impressionnait au point que je faillis m'évanouir !

Avec une effort surhumain je parvins à me maîtriser et gardai ma lucidité, c'était donc vrai : sur le sol, étendue à même la paille rougie de son sang, une femme gisait presqu'entièrement nue, une femme dont la peau déchiquetée avec une répugnante bestialité laissait voir les entrailles.

La vérité s'imposa à moi dans toute son horreur lorsque je m'approchai... La malheureuse avait dû être flagellée jusqu'au sang puis éventrée avec une sauvagerie inconcevable ! Et comment douter en cet instant que celui ou ceux — monstres qui avaient accompli cet acte immonde — ne se trouvaient pas dans le château même ?

.....

N'avais-je pas rencontré à deux reprises M. Tamadge ? Une fois seul, une autre fois acocmpagné de James et dans un état lamentable, ses vêtements maculés, le sang lui coulant sur le menton, tenant une hache à la main... A présent le réel, hallucinant, me

bouleversait : il ne s'agissait plus de vagues suspicions mais il existait des preuves suffisantes pour faire pendre l'indigne descendant d'une des plus illustres familles de la vieille Ecosse ! Réalité tangible : l'honorable châtelain était un assassin, meurtrier vulgaire qui se faisait aider par son domestique servile pour exécuter des crimes dépassant tout imagination.

A la lueur qui seule me permettait peut-être de retrouver mon chemin, je sortis à reculons de cette pièce tragique sans vouloir songer que la cave voisine contenait sans doute d'aussi macabres spectacles qu'il m'eût été impossible de supporter. Haletante, à bout de souffle, je n'avais qu'un but : regagner ma chambre en empruntant le chemin par où j'étais venue sans me trahir. Si jamais je m'en suis tenue à une pensée, dans l'existence, à une idée fixe, ce fut bien en cette minute atroce où je craignais de n'avoir plus assez d'allumettes pour y voir et où je sentais mes forces m'abandonner. Revenir... Retrouver mon lit, coûte que coûte... Car je n'osais supputer ce qu'il marriverait si je me perdais dans ce couloir maudit. Et ce qui me soutint alors ce fut peut-être mon devoir qui se précisait avec les minutes : avertir la police au plus vite !

Pour cela il me faudrait m'échapper. Le pouvais-je encore ? Au cours des idées qui

défilaient en mon cerveau surexcité comme des images rapides, les conséquences possibles de ma folie se présentèrent à moi plus nettement ; si l'on me découvrait en ce lieu c'en était fait de moi ! Si quiconque comprenait que je connaissais la vérité que ne ferait-on pas pour m'empêcher de parler ? Ma mort ?... Les scélérats ne reculeraient devant rien pour se mettre à couvert et jouir de l'impunité. De telles gens avaient-ils quelque respect pour la personne humaine ? Point.

Malgré le froid de ce passage une sueur me coulait des tempes, collait mes vêtements à ma peau, et je crus mourir d'étouffement. Une sorte de convulsion atroce me saisit, mes dents claquaient et dans un sursaut de démence je courus devant moi pour rejoindre enfin l'escalier.

Je le gravis avec une précipitation dont je ne me rendis même pas compte sur le moment et me retrouvai non sans peine tout près de mon point de départ. Ah ! quel obstacle n'avais-je pas redouté, avec juste raison... La cheminée ! comment la déplacer ? Fébrilement je tâtai pour ouvrir, recommençai à plusieurs reprises sans succès, désespérant de parvenir à mes fins.

Et tout à coup, ô miracle ! je ne pourrais dire comment cela se fit, le panneau s'abaissa comme la première fois laissant un espace clair ; bientôt une bouffée d'air plus pur

m'arriva et je compris que je trouvais de nouveau dans ma chambre. Oui, c'était bien là l'ameublement, au fond, mon lit à baldaquin, les deux fenêtres à meneaux ! Sauvée...

Un profond soupir s'exhala de ma gorge et j'eus peine à contenir ma joie — autant que cela était possible en une telle situation — je ressentis une détente, un immense soulagement comme si je venais d'échapper au plus grand péril que j'aie jamais couru.

Ma première pensée fut de donner de la lumière ; il ne me restait pour ce qu'à étendre le bras vers le commutateur, ce que je fis.

Mais soudain, avant que j'aie achevé mon geste, une poigne brutale s'appuya sur mes lèvres afin de m'empêcher de crier tandis que l'autre main me retenait par le bras.

Je me raidis mais la lutte était impossible.

— Pas un mot ! intima une voix à mon oreille.

Et au même instant on m'entraîna de force à l'intérieur...

VII

LE VISITEUR NOCTURNE

Celui qui m'avait causé une telle frayeur — car c'était un homme ainsi que je pouvais m'en rendre compte à présent — ne fit rien pour dissiper mon trouble, au contraire ; d'ailleurs son aspect n'offrait non plus rien de rassurant. Il avait le visage dissimulé presqu'entièrement sous un loup de tissu léger mais suffisant pour qu'on ne put deviner ses traits et brandissait de sa main droite un révolver de grand calibre avec lequel il me tenait en respect.

— Pas un mot ! répéta-t-il. C'est dans votre intérêt aussi bien que dans le mien.

Sa voix se fit plus menaçante encore que précédemment et je ne songeai même plus à résister.

— Que me voulez-vous ? m'écriai-je en essayant de prendre une attitude ferme.

L'individu, loin de s'apitoyer sur mon sort ni sur ma mine qui disait assez quelle vio-

lente secousse il m'avait fait subir, reprit avec un flegme déconcertant :

— Vous n'avez rien à craindre de ma part si vous vous conformez en tous points et sans questions importunes à mes indications.

Au premier instant, encore sous le coup de la surprise, j'imaginai vraiment me trouver en présence du diabolique James, le domestique ayant eu la stupidité de prendre ce déguisement pour m'en imposer davantage, mais peu à peu j'acquis une autre conviction ; la voix de cet inconnu ressemblait quelque peu à celle du majordome et c'est cela, sans doute, qui m'avait induite en erreur. En réalité cet homme possédait un timbre plus grave et sa corpulence dépassait la moyenne, le corps bien planté et les biceps saillants dénotant que le visiteur devait être un sportsman accompli. Cette constatation expliquait qu'il ai pu s'introduire dans mon appartement sans crier gare.

Quant à sa figure, tout ce que j'en vis ce furent deux lèvres minces et pâles contractées dans une grimace à mon adresse du plus profond mépris. Son complet sombre portait des marques d'usure mais était encore convenable ; le col relevé rejoignait presque sa casquette à carreaux de forme indéfinie dont la visière baissée cachait le regard. De larges souliers que je distinguai aisément, munis d'épaisses semelles en caoutchouc, complè-

taient cet accoutrement. A en juger selon cette apparence comment ne pas conclure que je me trouvais en face d'un cambrioleur ?

— Que me voulez-vous ? fis-je à nouveau mais sur un autre ton, cette fois car je me sentais moins angoissée.

— Rien d'extraordinaire ! Le principal c'est que vous restiez tranquille afin d'éviter le moindre bruit susceptible d'éveiller l'attention, ce qui me serait fort désagréable ; à part cela vous pouvez vous asseoir et m'écouter attentivement.

Ma fatigue était telle que j'obéis inconsciemment en me laissant choir sur une chaise.

— Qui êtes-vous donc ? demandai-je un peu calmée.

— Le moment n'est guère choisi pour faire des présentations, ricana le visiteur avec un geste impatient ; ne vous ai-je pas dit que votre salut dépendait de votre discrétion : j'insiste sur ce fait, si vous vous en tenez à cette convention, je ne vous ferai pas de mal. Or, je tiens à conserver mon incognito !

— Alors... vous êtes... hum... comment dirais-je ?

— Parlez, je n'ai pas l'intention de me fâcher : je suis un cambrioleur, oui ! Vous l'avez deviné... Et le plus typique c'est que je m'en vante ! Quelle honte y aurait-il à l'avouer ? Dans la vie chacun fait ce qu'il

peut... moi, je ne possède pas d'autre talent que celui de venir à bout des coffres-forts les plus perfectionnés. Dur métier, je vous assure ! Enfin, ça rapporte parfois, on n'a pas à se plaindre.

— Dans ce cas, répliquai-je froidement, il me semble que vous vous trompez ! Tout ce que j'ai comme bijoux se trouve là, sur la table : deux bagues et un bracelet ; vous vous rendrez compte par vous-même que ces souvenirs n'offrent guère d'intérêt pour un amateur comme vous ! De meuble blindé ? Hélas ! je n'en ai pas. Ce butin est trop maigre sans doute pour compenser votre déplacement.

Il contint un rire, se tenant les côtes :

— Magnifique, ma parole. Vous n'allez tout de même pas croire que je serai dérangé pour si peu ? Non... non ! Je n'ai pas l'intention de me contenter de ces babioles ; sachez que je suis parfaitement renseigné. Quel inconvénient y aurait-il à vous le révéler puisque je vous tiens ? Des gens bien informés se sont chargé de me documenter, il paraîtrait que le vieux châtelain détiendrait dans sa maison un trésor fabuleux et voilà de quoi m'intéresser. Je ne sortirai pas de ce manoir sans cette fortune.

— Vous avez tort ! A votre place, je ne pousserais pas aussi loin l'audace. Vous ignorez en quel guêpier vous allez vous fourrer et si j'avais un conseil à vous donner ce serait

de quitter ce lieu au plus vite. Comment m'expliquer... Sachez seulement que ce damné château est plein de surprises et — est-il besoin de le préciser ? — de dangereuses surprises. Sans vouloir me perdre dans des détails inutiles je vous préviens que vous risques votre vie.

— On a l'habitude !

— Vous pensez bien que M. Tamadge, s'il détient un pareil trésor, a pris toutes les précautions désirables contre le vol !

L'autre me fixa durement, puis :

— Depuis quand habitez-vous ici, mademoiselle, pour en savoir tant ? Car vous êtes fort bien documentée à ce que je vois.

— Quelques jours seulement, mais ils m'ont suffi amplement pour que je sois édifiée. Si vous saviez ce que j'ai découvert... Inimaginable !

— Vraiment ? Peut-on savoir...

Décidemment il poussait le cynisme un peu loin. Depuis que j'étais à Codoban Manor j'en avais vu, il est vrai, de toutes les couleurs, mais ce tête-à-tête dans ma propre chambre avec un malandrin me semblait inadmissible. Aussi me dérobai-je nettement :

— Assez parlé ! Il est préférable de se taire plutôt que d'évoquer de telles choses.

L'inconnu n'insista point :

— A votre aise. Cependant puisque vous connaissez les aîtres vous ne refuserez pas de

me donner quelques utiles conseils, étudions ensemble...

Joignant le geste à la parole il dépliait sous mes yeux une large feuille de papier que je reconnus avec étonnement pour être un plan détaillé du château.

— Voyons, reprit-il en déplaçant au fur et à mesure son doigt sur la carte qu'il avait installée avec le plus parfait sans-gêne sur ma table, repérons d'abord le hall, bien ! Puis... la chambre de l'habitant de ce lieu, celle de son serviteur ; enfin, plus loin, le cabinet de travail de M. Tamadge où dans le coin, à droite, se trouve si je ne me trompe le coffre en question. Est-ce exact ?

— Fort possible, en effet ! Mais vous n'allez pas exiger de moi que je devienne la complice d'un...

— ...malfaiteur ? Non ! Ce serait trop vous demander. Soyez persuadée que je réussirai parfaitement sans votre aide ; Mary m'a suffisamment renseigné pour que je sache me diriger.

— De qui parlez-vous ?

— Mary... Une aimable jeune fille à la peau veloutée comme celle d'une pêche et aux grands yeux bleus de même azur que l'eau du Loch Ness. Ah ! qu'elle était charmante et serviable ! Le diable seul sait si, sans sa disparition, je serai devenu ce que je suis...

— Curieuse histoire ! Qu'est-elle donc devenue ?

— Je n'en sais rien. Un beau jour elle s'est volatilisée... ou elle a disparu, si vous préférez. Tous les matins, à six heures, elle apportait ici trois litres de lait de la ferme la plus proche, celle du Père Janson...

— Du lait... trois litres ?

— Aussi vrai que je vous le dis ! Pour le châtelain paraît-il... Je n'y ai pas été voir ; évidemment cette quantité me semble exagérée mais... chut cela ne me regarde pas. Toujours est-il que Mary resta introuvable malgré mes recherches et celles de ses parents !

— C'est triste et pour le moins étrange !

— J'ai pensé comme vous, et ne dis là que la pure vérité. Mais vous tombez de fatigue, mademoiselle, je ne dérangerai pas davantage, rassurez-vous ! Avec votre permission — vous voyez que malgré mon métier peu recommandable j'ai conservé de bonnes manières — je vais me retirer, à condition bien entendu que vous gardiez le silence promis.

— Soyez tranquille, ce n'est pas moi qui vous trahirai ! affirmai-je.

Comment justifier mon état d'esprit alors ? Comment traduire l'inquiétude qui me traversa à un tel point que je me vis forcée de l'exprimer ? Pourtant cet individu que je ne connaissais pas il y avait encore peu d'ins-

tants devait m'être totalement indifférent, son sort m'importait peu... Malgré tout j'eus peur de le laisser partir, une crainte irraisonnée, inexplicable. L'horrible vision de la cave repassa devant mes yeux.

— Arrêtez ! Certes vous avez une belle audace, je n'en doute pas une seconde, mais savez-vous quels dangers, quels traquenards vous attendent ? Encore une fois je vous en conjure, réfléchissez à ce que vous allez tenter, c'est affreux vous dis-je, affreux !

Mon langage parut l'inciter à la prudence et il hésita, mais un instant seulement :

— Merci ! J'ai l'impression en effet que vous parlez sincèrement, cependant j'irai quand même. Ne vous en faites pas pour moi !

Et déjà il posait la main sur la poignée de la porte.

.....

A ce moment une idée s'imposa à moi que je tâchai de mettre immédiatement à exécution. Dans l'état physique où je me trouvais, ressentant une immense dépression, je me voyais à bout, incapable de concevoir seule un plan d'évasion et de le mener à bien ; si cet homme me venait en aide ? C'était désirer de lui qu'il me rendit un service bien improbable mais en de telles circonstances quel raisonnement peut vous arrêter lorsqu'on entrevoit une

possibilité de fuite ? Vivement je le retins ce qui le surpris.

— Restez, je vous en prie, une minute seulement, j'ai besoin de vous.

Il s'exécuta non sans laisser paraître sa méfiance. J'en profitai pour essayer de le convaincre avec volubilité :

« On me garde ici par la force, comprenez-vous, oui... je suis prisonnière ! Il faut que vous trouviez un moyen de me délivrer, je veux fuir au plus vite, à tout prix ! Seule je ne pourrai jamais. Soyez sûr que vous n'aurez pas à faire à une ingrate ; évidemment je ne suis pas riche mais d'autres personnes s'intéresseront au récit que je leur ferai de mon séjour au château et cette aide que je vous demande sera réellement une bonne œuvre que vous accomplirez !

Tous les arguments me semblaient bons ; je parlai encore espérant le convaincre tandis qu'il me dévisageait sans que — ainsi que je l'ai déjà expliqué — je pusse voir son expression à cause du masque. Son attitude montrait cependant une vive stupéfaction pendant que je m'expliquais. Quand j'eus achevé il prit à son tour la parole :

— Vous m'étonnez prodigieusement ! fit-il sur un ton encore incrédule, dois-je croire que vous êtes véritablement prisonnière en cette demeure ?

— Exactement ! Je n'altère en rien la vérité.

Je pourrais vous relater encore d'autres faits inimaginables qui se sont produits ici mais...

— Quoi ? Continuez...

L'épouvante m'avait saisie de nouveau au-delà de toute expression. Mes terreurs me reprenaient, la troublante impression qu'un tiers mystérieux nous observait je ne savais d'où, cet être invisible et présent, firent que les mots s'arrêtèrent dans ma gorge. Oui, on m'observait... deux yeux de lynx me fixaient... Sensation insupportable ! C'était à devenir folle, à un tel point que j'eus de réelles difficultés à faire part à mon compagnon de mes transes qu'il ne partagea d'ailleurs point.

— On nous épie ! chuchotais-je, quelqu'un est là, j'en suis sûre !

Mon énigmatique visiteur regarda autour de lui, haussa les épaules en protestant :

— Que me chantez-vous ? Nouvelle histoire à présent... Il n'y a personne voyons !

— Je vous affirme que je ne me trompe pas!

— Allons donc ! grogna-t-il.

Brusquement il ouvrit la porte et s'exclama:

« Que vous ai-je dit ? Personne, bien entendu !

Me sentant ridicule je n'insistai pas pour lui faire partager mes appréhensions qui, loin de disparaître, se précisaient.

— Vous avez oublié ma question : puis-je compter sur vous pour m'enfuir d'ici ?

— C'est bien pressé à ce que je vois !

— Oui ! et il y a à cela d'importantes raisons.

— Bon. On peut dire que je suis un vilain garçon, possible, mais nul n'affirmera par exemple que j'aie été insensible aux supplications d'une femme. Puisque vous y tenez tellement, soit ! Mais il faudra faire en douce pour ne pas donner l'éveil...

Je ne demandais pas mieux et déjà, mon sauveteur providentiel repoussait la porte, la fermait, pour se précipiter vers l'une des fenêtres.

— Voilà par où je suis venu, déclara-t-il. Cela n'est pas facile mais j'ai eu un coup de chance, sans doute, car je n'ai rencontré aucune des bêtes sauvages qui errent, paraît-il, dans le parc, la nuit.

Le rideau tiré par mes soins, je constatai qu'il faisait déjà jour. Six heures du matin... A un tout autre moment je me serais attardée à regarder le lever du soleil dans le calme matinal et reposant mais je restai à la croisée une seconde seulement, vite reprise par la gravité de l'heure qui n'était point choisie pour des contemplations de la nature.

— La corde que j'avais apportée avec moi se trouve toujours à la barre d'appui de la fenêtre, déclara l'homme qui vérifiait sa solidité ; elle tient... Il est trop dangereux de vous risquer seule, je vais donc passer le pre-

mier et vous me suivrez aussitôt. Du reste vous n'aurez qu'à vous laisser glisser et je vous rattraperai.

Faisant preuve d'une légèreté étonnante, l'homme se hissa sur le rebord, saisit la corde, passa une jambe puis l'autre, me jeta un dernier regard comme s'il voulait dire « courage » et, tout à coup, il disparut complètement. Penché sur l'appui je suivis du mieux que je pus sa descente audacieuse et lorsque ses pieds touchèrent le sol où il arriva sain et sauf je sentis mon cœur qui battait à se rompre ; quelques minutes et je serais délivrée !

A mon tour !

Je n'ai jamais été très forte en gymnastique et c'est ce qui explique la difficulté que j'éprouvai à suivre son exemple ; ne sachant comment m'y prendre je faillis perdre la partie. Pourtant il me fallait m'exécuter. Comme je me juchai sur la croisée, les dents serrées, je jetai un coup d'œil en bas et eus une telle sensation de vertige que force me fut de rentrer un instant. Tout mon courage avait disparu alors.

— Que faites-vous ? entendis-je.

Mon sauveteur m'adressait des appels manifestant son impatience.

— Jamais je n'y arriverai ! c'est trop dur... Je ne peux pas !

— Ah ça, par exemple, c'est un comble !

Il faut vous décider... Allez, dépêchez-vous où vous gacherez tout.

Recommandant mon âme à Dieu et plus décidée que jamais, à présent, je renouvelai ma tentative.

— Me voilà ! J'arrive, tenez-vous prêt.

— Allez-y sans crainte !

Je montai donc sur le rebord à nouveau et voulus saisir la corde à deux mains.

Ffffft.

Un subit et rapide déplacement d'air me fit croire que l'on venait de jeter sur moi un projectile, mais non... Quelque chose que je ne pourrais préciser m'enserra soudain le cou jusqu'à m'étrangler presque. Je fus projetée en arrière, tombant lourdement et, le dernier fait dont j'aie pu me rendre compte fut qu'on me traînait, me tirant toujours par le cou, vers la porte opposée à la fenêtre, à travers toute la chambre.

VIII

SANDY

Comment étais-je parvenue dans cette petite pièce aux parois de bois où l'on avait tout juste la place de se retourner ; quand je dis une pièce, aussi étroite qu'elle fut, c'est encore de l'exagération : une sorte d'alcôve plutôt ! L'on ne distinguait aucun mobilier et le manque total d'aération et de clarté puisqu'elle était dépourvue de fenêtre faisait qu'on ne pouvait y vivre longtemps.

Au premier instant j'avais cru me trouver dans l'une de ces caves lugubres où un corps de femme gisait, déchiqueté, et où derrière une porte une bête fauve avait rugi. Mais je me dissuadai peu à peu de cette pensée autant toutefois que je pus m'en rendre compte car, essayant de me relever, je ressentis une vive douleur : celle de solides cordelettes coupant mes chairs augmentant encore le supplice que me causait un baillon enfoncé dans ma bouche.

Tout cela avait dû s'accomplir peu après

qu'on m'eût capturée, lorsque sombrant dans le néant je m'étais sentie tirée à même le plancher par une main vengeresse.

A présent je réalisais parfaitement ce qui avait dû se passer et m'étonnais moi-même de pouvoir me remémorer ces événements avec une telle netteté ; tout, depuis la visite nocturne de l'inconnu y compris son aide qui devait me donner la possibilité de fuir jusqu'à mon échec, hélas ! Quel était donc le lieu de ma nouvelle et plus terrible encore captivité ? Inutile de se perdre en de vaines conjectures puisque je n'en avais pas la moindre idée. Et n'apparaissait-il pas comme fort douteux que je le susse jamais ? Avant de connaître tous les recoins du Codoban Manor, n'avais-je pas supposé qu'il renfermait des cachettes secrètes ? Probablement je resterais là prisonnière pendant que l'on déciderait de mon sort.

Comment, dans ces conditions, ne pas laisser peser mes soupçons sur le majordome malfaisant ou même sur le châtelain en personne ? Rien ne me surprendrait d'eux ! Mais, mon cambrioleur, qu'était-il devenu ?

Il me serait impossible de dire combien de temps, de longues heures sans doute, j'attendis ainsi sans pouvoir faire un mouvement ce qui m'eût causé une souffrance intolérable, repliée sur moi-même(à demi-somnolente dans cette presque totale obscurité. J'en fus

tirée par un bruit de voix confus d'abord que j'écoutai anxieusement ; et bientôt, les paroles se firent plus distinctes de sorte que j'en reconstituai à peu près le véritable sens:

— Mille regrets, sergent ! faisait M. Tamadge — je l'avais reconnu sans hésitation — je ne puis que vous confirmer que Miss Rossmore a quitté le château ce matin de très bonne heure afin de prendre le train de huit heures quinze. J'en était du reste navré car elle remplissait fort consciencieusement son rôle d'infirmière ; très capable et de caractère facile elle eût pu me soigner longtemps encore et je suis certain que je n'aurais eu qu'à me louer de ses services. Malheureusement elle a été rappelée d'urgence au chevet d'une de ses tantes, à Londres, et croyez que je le regrette sincèrement. Vous comprendrez que je n'ai pu m'opposer à son désir de partir; je me suis même efforcé de lui faciliter les choses. Voici le reçu de ce que je lui ai versé. D'ailleurs, mon domestique pourra vous confirmer mes dires.

James approuva :

— Oui ! C'est moi-même qui ai conduit mademoiselle à la gare en lui portant ses bagages ; elle m'en a largement récompensé par dix shillings. On peut dire que c'était une personne généreuse, bien sûr nous la regretterons...

— Pourtant, insista un homme que j'en-

tendais pour la première fois, le départ du rapide a été surveillé et nul n'a signalé la présence dans ce train de la jeune dame en question. Pouvez-vous m'expliquer cela, messieurs ?

— Franchement, nous sommes aussi étonnés que vous, sergent. Je ne sais qu'une chose bien certaine : mon infirmière n'est plus ici.

Le vieillard éleva la voix en articulant ces derniers mots comme pour marquer son indignation et montrer que l'entretien avait assez duré.

— Douteriez-vous de ma parole ? demanda-t-il avec hauteur.

— Nullement, monsieur ! répliqua l'autre, néanmoins nous allons poursuivre nos investigations.

— Libre à vous !

J'entendis quelques formules de politesse puis le silence se rétablit.

Ce que le hasard m'avait permis de surprendre suffisait à m'édifier sur les ignobles desseins dont le malade et son majordome étaient capables. J'en conclus que mon sauveteur nocturne, ne me voyant pas, avait dû alerter la police par un moyen quelconque et celle-ci, aussitôt, s'était empressée de diriger les recherches vers Codoban Manor. Mais le châtelain peu soucieux de voir découvrir ses forfaits avait osé persister dans son odieux mensonge à savoir que j'avais quitté le châ-

teau ! Selon tout vraisemblance je ne devais pas être la seule victime qu'il désirât cacher et, à ce propos, l'histoire d'une certaine Mary telle que me l'avait contée le malfaiteur la nuit précédente me revint.

Mes pensées furent subitement interrompues par la présence de quelqu'un dans ma nouvelle prison ; si je dis quelqu'un je n'avais cependant pas deviné au premier abord de qui il s'agissait mais lorsqu'il s'approcha assez près de moi je le reconnus : James.

Celui-ci me dévisagea sans mot dire avec une moue méprisante puis, s'abaissant, m'empoigna et me souleva à bout de bras comme il eût fait avec un jouet. Je ne pouvais me débattre et pour cause : mes liens et mon bâillon entravaient toute protestation de parole ou de geste. Ne paraissant nullement gêné de me porter, le majordome m'emmena ainsi à travers maints corridors et escaliers qu'il monta ou descendit, passant par des pièces du château que je ne connaissais pas, et s'arrêta enfin dans un endroit que je discernai rien qu'à l'odeur malsaine qui y régnait.

Déjà je craignais qu'il ouvrit la porte numéro 3, mais il n'en fit rien; sa clé tourna dans la seconde, celle de la pièce que je n'avais pas explorée, et me lança à terre de toutes ses forces avec un rire sinistre, puis referma avec soin en se retirant. A nouveau

j'étais étendue dans un coin obscur, à même la terre battue, et éprouvant une souffrance due au choc violent qui n'était rien cependant en comparaison des transes morales qui m'assaillaient.

Une fois encore la même question monta à mes lèvres : mes épreuves ne prendraient-elles donc jamais fin ? Et que me réservait l'avenir ?...

.....

Etais-je vraiment seule comme je l'avais crue ? Non...

Un cliquetis de chaînes à côté de moi me fit sursauter. Quoiqu'il fit plein jour au dehors, il ne pénétrait en cet endroit nauséabond aucun rayon de soleil et il régnait constamment une vague clarté. Encore ce cliquetis de ferraille... inquiétant; j'eus voulu ne rien voir ni entendre, mais je distinguait malgré moi une forme qui s'agitait. Homme ou bête ? Ce que j'avais tant redouté, d'être enfermée avec le redoutable Igor que le boucher du village avait blessé, n'arrivait pas, mais un grognement remplaçait le rugissement abhorré; un grognement semblable à celui d'un porc qui m'obligea à tourner la tête vers cet être fantastique digne de figurer dans cette demeure d'où toute vraisemblance semblait avoir été bannie.

Ce fut donc avec une satisfaction qui hélas!

ne dura que peu, que je contestai qu'il ne s'agissait pas d'une bête sauvage. Point non plus d'un humain. Ce phénomène paraissait tenir des deux genres à la fois : accroupi sur le sol, me fixant de ses yeux hagards où perçait une lueur de folie, grattant la terre avec ses membres squelettiques, ce monstre — on pouvait le qualifier ainsi — reniflait fortement comme s'il eut voulu me flairer de plus près. Il poussait toujours de curieux cris sourds tentant vainement de se raprocher de moi. Heureusement la chaîne qui se terminait autour de son cou par un épais anneau de fer dont le bruit m'avait tout à l'heure fort intriguée l'empêchait de se rendre libre de ses mouvements.

Avec quelle répugnance je considérai cet être dont l'expression bestiale était à moitié dissimulée par les longs cheveux pendant jusqu'à l'épaule nue et sale, et par une barbe blanche hirsute, qui tombait sur sa poitrine la recouvrant entièrement. Hors quelques vêtements et des pantalons en lambeaux, il était presque complètement nu sous ces haillons d'où il se dégageait une odeur insupportable.

Ce monstre — comment le désigner autrement — augmentait ses efforts pour m'atteindre, la langue pendante tel un chien assoiffé et et je n'osais évoquer l'instant où il parviendrait à briser sa chaîne.

Tout à coup la porte s'ouvrit de nouveau,

le majordome reparut tenant un seau ; comme il n'avait pas refermé derrière lui, on y vit mieux. James, sans prendre garde à l'autre prisonnier, se planta devant moi, voulant juger de l'effet que me produisait la présence de ce compagnon répugnant.

— Alors, qu'en dites-vous maintenant ?

Il avait certainement oublié le bâillon qui me coupait toujours le souffle et m'empêchait de lui répondre bien que je n'en eus nulle envie. Mais c'était son moindre souci :

« Je vous présente Sandy, continua-t-il, est-il gentil, hein ?

« Vous ne pensiez pas faire sa connaissance, il ne faut vous en prendre qu'à vous ! Ah ! pourquoi vous êtes-vous montrée si curieuse ? Si vous aviez respecté l'interdiction formelle qui vous a été faite on n'aurait pas touché à un cheveux de votre tête. Comment oser enfreindre les ordres de mon maître? Ne vous avais-je pas dit que personne ne devait s'approprier impunément les secrets de Codoban Manor ? Et voilà où votre faiblesse vous a menée, oui par votre faute, uniquement !

Voyant que ces récriminations ne m'impressionnaient guère et probablement afin de connaître mes pensées, il enleva le linge qui m'étouffait.

— Ouf -

Mais, ayant pris une large respiration, je m'enfermai dans un mutisme absolu.

— Je ne suis pas si méchant que vous le croyez, ricana le domestique m'observant toujours du coin de l'œil. Enfin, c'est compréhensible, chacun tient à sa peau ! On vous a engagée pour soigner M. Tamadge et non pour fourrer le nez dans ses affaires personnelles. Mais... trop tard ! Donc, voilà Sandy ; il n'offre pas un aspect très engageant mais le châtelain, mon maître, n'a pas le cœur de s'en débarrasser. Pouvez-vous vous faire une idée de sa férocité ? Songez à celle d'un tigre du Bengale à la griffe écrasante du lion de l'Atlas jointe au venin et à la ruse du python et à la force du buffle ! Tout cela n'est rien en comparaison de la puissance exceptionnelle de notre Sandy... Autrefois il a été homme, mais il est revenu à l'état de la brute depuis quinze ans qu'il est ici et y finira certainement ses jours. Tant qu'il n'a pas faim, cela va encore, tenez... vous allez voir comme il dévore sa pâture. Car c'est de la viande crue que je lui apporte et lorsqu'on a assisté une fois à ce repas, la vision ne s'en efface jamais ! Moi-même, quand j'en fus témoin pour la première fois, ce spectacle me bouleversa ; maintenant j'y suis habitué.

Tant que Sandy est repu, il est doux comme un chat et ne vous fera pas de mal, mais le jour ou plutôt l'heure où il se sentira

tenaillé par la faim je n'en réponds plus. Alors il est déchaîné, écrase tout, brise tout, puis dévore. Son faible est la chair féminine; or, mon maître tient à ce que ses désirs soient satisfaits ? Et par vos agissements, vous avez bouleversé nos habitudes : à présent M. Tamadge a pris peur d'autant plus que la police est accourue, avertie on ne sait comment ; il ne veut donc plus que le boucher de Codoban vienne au château ni aucune autre personne. Sandy est donc condamné à mourir de faim, mais mon maître n'est guère disposé à le voir dépérir. Heureusement que dans les cas difficiles, James est là pour penser à tout et savez-vous quelle idée m'est venue ? Depuis longtemps j'étais convaincu que Sandy en avait assez de cette viande, toujours la même... Il fallait donc changer son ordinaire, mais comment faire ? Dois-je vous dire ce que j'ai trouvé ?

— Non ! Je ne le voulais à aucun prix. Je savais trop bien ce que cet ignoble assassin avait suggéré et tout en moi se révoltait contre cette incroyable cruauté. Mon dégoût fut si âcre que je me contins mal de le lui crier; ce scélérat pouvait-il aussi lire mes pensées? Fort probable, car il se détourna de moi et, plongeant sa main sans le seau, en sortit un quartier sanglant qu'il jeta à la gueule du phénomène qui l'accueillit avec un grogne-

ment significatif, dévorant à belles dents. Jamais je n'avais vu un tel spectacle !

— Mon Dieu ! soupirais-je, ai-je donc commis de bien grands péchés pour que je sois contrainte d'assister à une pareille boucherie. Quelle horreur !

L'un après l'autre, les quartiers de viande furent engloutis en un rien de temps.

— Avez-vous compris ? reprit James en s'adressant de nouveau à moi, je ne vous ai pas menti en disant d'avance que cela allait se passer ainsi pour l'instant, c'est-à-dire pendant les trois heures qui vont venir, Sandy est gavé ; satisfait, il fera sa sieste habituelle, mais après... je vous l'ai déjà dit... il se réveillera affamé et comme c'est la dernière ration que nous possédions, il deviendra terrible. Si vous avez la foi, priez et recommandez votre âme à Dieu. Il en est temps !

Un signe de la main accompagna ces dernières paroles.

Une clé tournait dans la serrure rouillée, les pas du majordome ne s'entendirent bientôt plus et je restai seule, incapable de me mouvoir, livrée à la merci de cette bête dont je percevais la respiration, avide de chair fraîche, et de qui je composerais le prochain repas...

IX

LA FIN DE WOLFMAN

Pour une fois, le domestique, cet ignoble individu n'avait pas menti. Sandy, le ventre enflé par la quantité de nourriture qui avait rassasié sa voracité et qu'il avait avalée gloutonnement, lêchait ses pattes ensanglantées puis prit un temps de repos, court hélas ! Il m'observait du coin de l'œil sans en avoir l'air, une femme vivante dans sa cellule (si on peut qualifier ainsi ce lieu sinistre) devait être occasion rare pour lui. Aussi, après une hésitation, il se releva et l'allure traînante, s'appuyant tantôt sur sa griffe droite, tantôt sur l'autre à la manière des gorilles, s'approcha de moi.

Il se tenait tout près de mon pauvre corps malmené à présent, et cependant je ne le voyais qu'à travers un voile ; comment, en effet, se trouver devant cette face barbue qui n'avait rien d'humain sans frémir ? Retroussant ses babines et reniflant, il montra deux rangés de dents qui étaient de véritables

crocs de carnassier puis s'assit toujours aussi près poussant son grognement de porc. Ce joujou dont on lui faisait cadeau en ma personne excitait grandement sa curiosité car il me toucha de sa griffe — on ne peut nommer main une patte sale aux ongles d'une longueur démesurée — comme pour s'assurer que j'étais bien vivante. L'odeur pestilentielle que dégageait en outre ce wolfman (c'est ainsi que d'aucune l'auraient nommé en le voyant pour la première fois) me donnait la nausée et j'eus toutes les peines du monde à ne pas jeter un cri de terreur qui, peut-être, eût précipité les événements.

Dans les livres de mon enfance contant des légendes lointaines je me souviens d'avoir suivi les aventures de cette espèce de wer wolf, connue aussi sous l'appellation de vampire. Ils se repaissait de sang humain et possédait le pouvoir magique de se transformer en loup méchant. Un soir, pareille histoire fruit d'une imagination des plus fertiles, m'impressionna à un tel point que je ne pus fermer l'œil de la nuit qui suivit en repensant à ces monstres ! Ma grand-mère m'enleva d'autorité le volume, m'interdisant désormais de le lire.

Certes je n'étais pas haute à cette époque et ne me doutais guère en me passionnant pour ce genre de récit fabuleux qu'un jour viendrait où les circonstances étranges de la

vie me mettraient aux prises avec cet homme-bête ! Ma conviction était qu'il n'existait pas et n'avait été créé que pour la satisfaction de son auteur...

.....

Un profond ronflement entrecoupé de cris ou mieux de sons aigus provenant du coin où je supposais que le wolfman qui était retourné dans son coin était couché, m'apprit qu'il faisait la sieste coutumière. N'y tenant plus dans ma position qui me talait les chairs je me tournai autant que je pus d'un seul coup vers la muraille. Le froid pénétrait mes vêtements et mes membres m'occasionnaient de vives douleurs ; cependant, après des tentatives fort pénibles et dont plusieurs restèrent sans résultats, je parvins enfin de trouver une nouvelle place et m'appuyai tant bien que mal à la cloison, imaginant que les torures infligées en Enfer ne pouvaient être pire !

Brusquement je tressaillis : dans mon dos quelque chose remuait ; en vain je tentai de tourner la tête pour m'y reconnaître, je ne pus voir de quoi... ou de qui il s'agissait. Mais il me fut possible de tâter avec mes poignets liés. Or, lorsqu'ils eurent cherché la pierre humide et délabré, je n'eus aucune prise ; le vide, un petit courant d'air me confirma cette troublante constatation. Puis, à la hauteur de mes épaules, que je déplaçai lentement avec

peine, la même sensation s'offrit à moi : un creux remplaçait la brique. N'y comprenant rien, j'y tombai à moitié, ne pouvant me retenir. Juste Ciel ! Que se passait-il ? On me touchait les mains, maintenant, et à l'endroit même si douloureux où quelques instants auparavant des liens me déchiraient la peau, je sentis comme une détente oui... j'étais libre de mes mouvements !

— Surtout, tenez-vous tranquille ! chuchota une voix dans mon oreille, prenez ce poignard mais faites doucement, et coupez les autres cordes de vos jambes. Chut ! pas un bruit, peu de gestes !

Le Tout Puissant m'avait donc exaucée et envoyait un ange libérateur aux fins de me délivrer. Admirable miséricorde ! Cette conviction me bouleversa à un tel point que je ne pus retenir mes sanglots. Quant à me délivrer moi-même de mes liens, peine perdue, je n'y arriverais jamais car je tremblais toute et les épreuves déjà traversées m'avaient enlevé les dernières forces de résistance qui me restaient. Avec la meilleure volonté je n'y pouvais parvenir, mes bras — bien que je les aie massés de mon mieux, refusaient tout service ; et à mesure que la circulation se régularisait, je sentais des picotements et des crampes insupportables.

— Je n'en puis plus ! murmurai-je. Patientez encore un peu...

— Courage ! ce n'est pas le moment de faiblir. Essayez encore, vous y arriverez. Un ami veille sur vous.

Il m'était difficile de manier la lame sans me blesser, enfin, je parvins à mon but.

— Ça y est ! fis-je à voix basse. Que dois-je faire maintenant ?

— Restez où vous êtes, ne bougez pas. Igor vient de reprendre de plus belle. Attention !

Un hurlement assourdissant comparable à un proche roulement de tonnerre, s'éleva de l'autre côté de la muraille opposée à celle où je m'appuyais. De nouveau la bête féroce cognait contre le battant ce qui réveilla Sandy en sursaut en même temps que la séparation vétuste cédait sous ses élans enragés. Le wolfman écouta puis répondit par son cri habituel, gesticulant à son tour, se démenant autant qu'il le pouvait dans son coin où je ne distinguais presque rien. Je sentis qu'il tripotait la paille et autre chose avec ses griffes. Mais qu'était-il advenu ? Le félin avait-il eu la force d'enfoncer complètement le mur pour y faire une brèche assez grande afin de pénétrer dans la pièce ? Ou bien une porte inconnue ou quelque grille ouverte lui permettait-elle d'entrer ? Je l'ignore !

Toujours est-il que je vis brusquement une ombre qui surgissait, gigantesque ; deux yeux phosphorescents étaient braqués dans ma direction et ce ne fut qu'alors, lorsqu'il

s'avança, que je pus reconnaître un énorme jaguar. L'animal battait le sol avec sa queue, la gueule ouverte comme lors de ma rencontre avec lui, la nuit, dans le parc .

De son flanc où je voyais une blessure affreuse le sang coulait abondamment et cela le rendait plus féroce encore.

L'homme-bête et le jaguar se trouvaient tout près l'un de l'autre, s'affrontant du regard, se fixant comme de mortels ennemis. Tout démontrait dans leur attitude qu'une lutte sans merci allait s'engager, une lutte farouche dont l'issue ne pouvait être mise en doute...

Le jaguar s'accroupit, se préparant à bondir et ne fit qu'un avec l'obscurité, tandis que le wolfman, le buste un peu tendu en avant sa vilaine face se plissant dans un rictus, attendait le saut mortel du félin. Je ne pus voir ce que fit Igor, cela se passa trop vite, mais j'aperçus le fauve se rivant à l'épaule du phénomène qu'il déchirait enfonçant sa griffe profondément dans la peau. Sandy, grièvement touché à n'en pas douter poussa un hurlement dont l'amplitude dans la brousse eût mis en fuite toute la gent des bêtes féroces. Dans un suprême effort il essaya de se débarrasser du jaguar sans y réussir bien qu'il se secouât désespérément. Il parvint néanmoins à saisir de ses deux pattes puissantes le

cou du félin et l'enserra dans un étreinte bestiale.

Jamais je n'aurais supposé que le monstre put montrer une telle force ! James, pourtant, ne m'avait-il pas prévenue ?... Avec cette espèce de wer wolf il fallait s'attendre à tout. Igor lui avait bien blessé l'épaule, s'acharnant à la déchiqueter, et il se croyait déjà maître de son terrible adversaire lorsque celui-ci reprenait le dessus au moment même ou les forces du fauve faiblissaient. Ses plaintes s'amoindrirent puis s'éteignirent tout à fait : l'homme-bête l'avait étranglé !

Sandy jeta le jaguar à terre puis poussant à nouveau son grognement effrayant sauta sur sa proie qui semblait déjà morte, pour l'exterminer encore un peu plus ; il le piétina en s'agitant et hurlant de plus belle tels les sauvages d'Afrique sont seuls capables de le faire lorsqu'ils célèbrent une victoire sur l'un de leurs congénères. Triomphant il le souleva, le rejeta, lui broya le crâne, bref le félin n'était plus à présent qu'une masse piteuse et ensanglantée...

Alors, son œil fixe et hagard se posa sur moi ! Pendant toute cette horrible scène je n'avais pas changé de position, crispant seulement mes doigts sur le stylet que celui qui se tenait derrière moi m'avait glissé. Le moment arrivait de me défendre âprement. Mais rien que l'aspect foudroyant de la brute me

paralysa à un tel point que je me vis dans l'impossibilité d'accomplir un acte de volonté. Il n'est pas dans ma nature de montrer mon sang-froid au moment opportun, je l'avais déjà prouvé lors de mon évasion manquée dans ma chambre. Une autre femme à ma place eut-elle fait preuve de plus de courage, d'ailleurs ? Je ne le crois vraiment pas !

De sa patte immonde, le wer wolf me souleva et je sentis craquer mes os sous cette presison effroyable. De son autre griffe il me penchait la tête complètement en arrière comme s'il voulait planter ses crocs dans ma gorge. Atrocité !

— Au secours ! sanglotais-je, à moi ! Oh c'est...

Quelque chose tomba à terre comme si le mur s'écroulait derrière Sandy ce qui surprit le monstre qui me laissa choir brutalement sur le sol. Il se détourna pour voir d'où venait ce bruit insolite et je vis une face qui s'encadrait dans la brèche nettement visible maintenant, en cet endroit même où je me trouvais tout d'abord et où j'avais senti un vide inexplicable. Un corps se glissa par la fente et bientôt la silhouette entière apparut devant le phénomène qui se démenait comme un diable, sa rage ne connaissant plus de bornes, et prêt à foncer sur l'intrus comme sur un toréador un taureau dans l'arène ; mais l'autre sut esquisser un geste de défense. Le

wolfman lui, n'ayant pas prévu cela ne put se mettre en garde et donna la tête la première dans le mur resté solide.

N'importe qui alors, bête ou humain, eût été assommé mais point cet extraordinaire Sandy qui se releva encore pour foncer à nouveau sur son nouvel adversaire.

Pan, pan.

Deux éclairs traversèrent la pièce, trouant l'obscurité, deux détonations se succédèrent brèves et sèches. Le wer wolf s'arrêta net dans son élan, se courbant comme s'il éprouvait dans les côtes une vive souffrance et, poussant un gémissement tomba sur les genoux s'efforçant en vain de se redresser.

L'inconnu se précipita, spn automatique dans la main et s'approcha tout près du monstre pour lui tirer une balle à bout portant ; ce dernier projectile accomplit son œuvre. Encore quelques convulsions, un râle, l'être monstrueux était mort.

Et ce n'est qu'à ce moment que je reconnus l'homme qui avait accompli ce geste de courage, n'hésitant pas un seul instant à exposer sa vie pour défendre la mienne.

— Vous ? m'écriai-je.

— Oui ! Moi... Cela vous étonne ?

Le visage un peu pâle et crispé, mais parfaitement maître de lui, un tranquille sourire sur ses lèvres, M. Lionel Porter, le boucher de Codoban, se tenait devant moi...

.....

— Mais comment ! Vous ici ? répétais-je abasourdie. Expliquez-moi cela, je vous en supplie.

— Nous n'en avons pas le loisir, le temps presse ! fit-il en remettant son arme en poche. Si vous saviez comme je suis heureux de vous voir saine et sauve ! Voilà le principal. Ce scélérat, ajouta-t-il en désignant Sandy ne méritait pas d'autre sort. D'ailleurs le jeu était trop serré ; lui... ou moi... il n'y avait pas de troisième éventualité à envisager. Et maintenant me dit-il, je ne crois pas me tromper en affirmant que vous ne tenez pas à prolonger votre séjour ici.

— En effet !

— Bon ! Dans ce cas le mieux serait de nous en aller sans perdre une seconde.

— C'est ce qui me tient le plus à cœur. Mais... sera-ce aussi facile que vous semblez le croire ?

— Il n'était pas facile, non plus, de m'introduire ici et d'exterminer ces adversaires carnassiers, mais j'y ai réussi quand même. N'en parlons plus ! Il reste à souhaiter que la chance nous serve et à agir en vitesse... Il se pourrait fort bien que l'on ait entendu les détonations. Avec les occupants de ce manoir il faut s'attendre à tout !

— Je ne demande qu'à vous suivre ! déclarai-je résolument. Avez-vous une clé ?

— Pas indispensable ! J'y sius rentrée sans... Passez dans la cave d'à côté par le trou.

Les appréhensions de M. Porter devaient se justifier plus vite encore que je ne le pensais. En même temps que je gagnai la cave qui ne pouvait être autre que la numéro trois et que le boucher me suivait, dans la porte numéro deux une clé tourna dans la serrure.

Le tout était maintenant que nous puissions « gagner le large » avant d'être repérés. Mon compagnon, me prenant la main, m'attira dans le recoin le plus sombre et m'obligea à me cacher derrière ce qu'il restait du pan de mur, à droite de la brèche. Puis il s'immobilisa à mes côtés et prêta l'oreille.

Enfin il me fit signe de me glisser le long du mur tandis que dans le réduit contigu nous entendions des exclamations — sans doute venait-on de découvrir le corps inerte de Sandy — Alors chacun de nous, retenant son souffle, mon sauveteur et moi avançâmes vers l'issue opposée avec la même pensée : s'évader au plus vite de ce lieu macabre...

X

LA CLINIQUE D'ALIENES

Il n'est nullement nécessaire que je m'étende sur les détails du chemin que nous parcourûmes pour quitter le souterrain. Le boucher paraissait s'y connaître à merveille et lui-même me guidait dans ma marche sans que mon anxiété me permette de lui poser la moindre question sur ce que nous allions faire. Je compris cependant qu'il me ramenait vers ma chambre ce qui ne laissa pas de m'étonner mais je me contentai de le suivre, redoutant trop ce qui pouvait arriver et n'ayant qu'une pensée : quitter au plus vite ce lieu de torture. Ma fuite n'était-elle pas découverte ? Ou bien, ceux qui avaient pénétré dans la cave contiguë l'ignorait-ils encore ? Nous n'avions pas le loisir de nous en tourmenter pour l'instant...

Protégé par mon sauveteur qui m'éclairait de son mieux, je gravis à sa suite le petit escalier par lequel j'étais descendue la première fois et nous nous trouvâmes sans en-

combre devant la trappe qui fermait ma chambre.

M. Porter paraisait fort au courant du mécanisme qu'il fit jouer sans difficultés car la cheminée, lentement, descendit ; mais, au moment où nous nous apprêtions à pénétrer dans la pièce, un remue-ménage venant d'en bas nous surprit. Mon guide s'arrêta net :

— Vous voilà sauvée, du moins pour l'instant, déclara-t-il. Attendez-moi chez vous où je viendrai vous rejoindre d'ici peu.

J'avoue que cette tactique ne me plaisait guère et que je fus interloquée de constater que cet homme intrépide faisait mine de redescendre.

— Qu'allez-vous faire ? dis-je en essayant de le retenir.

— Ne vous préoccupez pas de moi, articula-t-il nettement coupant court à toute explication. Je vais tâcher de savoir ce que les autres ont en tête.

Et avant que j'aie pu l'en dissuader il était reparti... Seule, je ne pus m'empêcher de juger son attitude à mon égard fort peu chevaleresque mais depuis que je me trouvais à Codoban Manor bien des événements m'avaient appris à regarder différemment les êtres et leurs actes, aussi décidai-je de regagner mon appartement puisque la possibilité m'en était offerte. Bien m'en pris car à

peine avais-je franchi le pas que la cheminée reprit sa place.

Ce qui me frappa d'abord fut l'odeur âcre d'une fumée qui chargeait l'atmosphère et me piqua la gorge puis, avançant un peu dans la pièce, une nouvelles stupeur me saisit : je n'étais pas seule !

Je distinguai le dos d'un homme qui, assis à l'aise dans un fauteuil, fumait un gros cigare. Un intrus chez moi ? Qui... ? Le châtelain, le majordome... ? Le léger bruit que je fis en marchant suffit à déceler ma présence et il se retourna. Celui qui me dévisageait avec insistance et sans la moindre gêne apparente était un inconnu pour moi : lorsqu'il se leva je vis mieux sa haute stature, celle d'un homme grand, maigre, vêtu d'une jaquette assez démodée aux revers lustrés, portant un pantalon rayé et des gants noirs. On eût pu le comparer à un épouvantail à moineaux, et son visage glabre au front chauve, aux pommettes saillantes, rappelait exactement une tête de momie. Tout chez cet individu était uniformément noir y compris le chapeau haut de forme qu'il tenait à la main en s'inclinant dans un vague salut. Il n'aurait pas été autrement habillé pour une cérémonie funèbre et l'on comprendra que cet aspect n'iffrait à mes yeux rien de rassurant.

Je ne trouvai pas de mot assez fort pour manifester ma stupéfaction tandis qu'il lais-

sait peser sur moi son regard froid et ce fut lui qui commença :

— Ainsi, votre départ n'était qu'une plaisanterie ! Je savais bien que vous reviendriez, d'ailleurs...

Ces paroles, pour moi véritables énigmes, me suffoquèrent davantage encore si c'était possible ; enfin, je repliquai :

— Permettez... Qui êtes-vous et comment avez-vous osé entrer dans mon appartement?

— Ceci importe peu, mademoiselle, reprit-il imperturbable. Ce qui est sûr c'est que vous n'avez jamais songé à partir. Mieux encore : je sais pourquoi vous êtes revenue de la gare.

Une exclamation m'échappa :

— Mais je n'y suis pas allée ! protestai-je.

— Je m'en doutais, puisque la police ne vous y a pas trouvée ! Surtout, ne vous énervez pas... Cela ne servirait à rien. Récapitulons : le châtelain a dû se tromper en affirmant que vous y étiez ; n'empêche que votre retour confirme pleinement les déclarations de M. Tamadge !

Les dires de cet inconnu me stupéfiaient à un tel point que j'en vins à douter qu'il possédât toutes ses facultés. Il fallait savoir ce que signifiaient ses affirmations me concernant.

— Tout ceci est fort intéressant mais... pourriez-vous aussi me préciser dans quel but je

serais revenue au château en admettant que j'en sois partie ?

— La raison ? Vos intentions sont faciles à deviner, vous aviez formé l'odieux projet de tuer votre hôte.

Cette révélation ou, plus encore, le ton cynique sur lequel elle fut formulée me mit hors de moi.

— Tuer, vous dites ? Quelle stupidité ! Comment aurais-je pu accomplir une monstruosité pareille ? Pourtant, si quelqu'un s'en chargeait ce serait débarrasser la société d'un être abject, indésirable... il vaut tout juste la corde pour le pendre !

— Je n'attendais pas d'autre preuve que celle-ci ! s'exclama l'homme en noir. Vous vous êtes trahie, vos desseins ne font plus aucun doute car vous osez soutenir devant moi que M. Tamadge mérite la mort.

— Parfaitement, et je maintiens : le pire des châtiments !

— Votre compte est bon.

— Enfin... qui êtes-vous ? hurlai-je outrée.

L'inconnu ne m'écoutait plus. Il s'était détourné et claqua dans ses mains ; aussitôt je vis surgir deux autres individus qui se tenaient cachés derrière mon lit à baldaquin et n'attendaient sans doute que ce signal pour se montrer. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire je fus entourée, solidement maintenue et dans l'impossibilité de re-

muer ou d'appeler. Les cris que je tentai et mes efforts désespérés pour échapper à la rude poigne de ces hommes s'avérèrent inutiles ; et comment aurait-il pu en être autrement ? Moi, faible femme contre trois gaillards de taille, j'étais vaincue d'avance. Les deux acolytes aidés de l'homme en noir se mirent en devoir de me descendre.

Que n'aurais-je donné alors pour voir surgir le brave boucher de Codoban, mon sauveteur ? Lui seul pouvait m'arracher à l'emprise de ces individus que je soupçonnais être des complices de l'habitant du manoir. Tandis que mon angoisse grandissait ils m'emmenaient vers mon nouveau destin et, fait curieux, nul ne se montra, nul n'intervint pour s'opposer à ce départ précipité, pas plus dans la galerie que dans l'escalier ou même en bas. Dans le hall, personne !

Devant la grille du parc, une voiture attendait. Je remarquai que ses proportions dépassaient celles des automobiles que l'on voit couramment, et que, sur les vitres dépolies, était peinte une croix rouge. On me poussa sans ménagements à l'intérieur du véhicule où les trois hommes prirent place à mes côtés, surveillant tous mes gestes. Rapidement le démarrage se fit ; mais, avant de monter, j'avais eu le temps de jeter un dernier regard vers le manoir, souhaitant encore apercevoir M. Porter qui se serait sans

aucun doute porté à mon secours. Hélas ! je ne vis, au premier étage, qu'un rideau remuer légèrement : une seconde seulement, une face — celle qui s'était gravée pour toujours dans ma mémoire, celle que jamais je n'oublierai ! — s'encadra dans l'embrasure de la fenêtre...

Dissimulé derrière le velours, James observait avec une évidente satisfaction mon départ forcé du château...

.....

Une question me harcelait plus que toute autre : où m'emmenait-on ? Que me voulaient ces gens bizarrement accoutrés et inquiétants à la fois ? Leur manière d'agir ne laissait rien augurer de bon ! Et qu'était cette voiture à la croix rouge ? Mon calvaire ne prendrait-il donc point fin ? Comment expliquer ces péripéties tragiques ? Ne valait-il pas mieux m'en remettre au Sort invraisemblable qu'était le mien ?...

Bien que l'allure de la course fut très rapide, le voyage me parut interminable. Le verre épais et opaque ne me permettait pas d'en connaître le parcours et je roulais dans l'inconnu, peut-être vers le néant... Je multipliai mes supplications, protestations, menaces, auprès de mes trop silencieux compagnons et surtout auprès de l'homme en noir, mais lui comme les deux autres s'en tin-

rent à un mutisme absolu. Ce qui ne fit qu'augmenter mon exaspération bien compréhensible.

— C'est un véritable enlèvement ! m'écriai-je.

On ouvrait la portière. Nous étions arrivés, et tandis qu'on m'empoignait pour m'obliger à descendre, je vis que l'auto stationnait devant une bâtisse moderne, carrée, aux toits bas et aux fenêtres qui, de loin, paraissaient plutôt des lucarnes, et comportaient de solides grillages. Rien d'autre aux alentours de ce bâtiment, à part un jardin qui ne permettait pas de distinguer les environs immédiats.

C'est donc en cette maison qui aurait pu se comparer à une prison, avec ses murs nus et ses barreaux en fer, que l'on me força à entrer. Je fus guidée dans un long corridor assez obscur puis l'on s'arrêta devant la première porte à gauche. Là, l'homme en noir frappa discrètement et pénétra avec moi tandis que les deux autres attendaient dehors.

— La voici, Docteur ! fit-il à l'occupant de cette pièce, sorte de petit bureau ou cabinet de travail; puis il se retira.

Celui devant lequel je me trouvais avait un air tout à fait sympathique : petit personnage rondelet, à la mine avenante, portant barbiche et lunettes d'écaille, tout dans son attitude décelait le savant.

— Asseyez-vous, je vous prie, Miss Ross-

more ! proféra-t-il avec courtoisie, et surtout ne vous énervez pas !

Il venait de prononcer la même phrase que mon mystérieux guide et j'en ressentis un malaise inexplicable ; cependant je n'étais pas au bout de mes étonnements.

« Efforcez-vous d'être calme, reprit mon interlocuteur comme je manifestais quelques signes d'impatience, vous n'aurez qu'à répondre du mieux que vous pourrez à mes questions. Par contre, inutile de m'en poser, ce serait peine perdue !

Préférant opposer la force d'inertie à ce singulier préambule, je me maîtrisai, n'émettant aucune réflexion et laissant l'homme continuer d'un ton égal :

— Vous vous nommez Miss Lilian Rossmore, infirmière de Londres, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur ! acquiesçai-je du bout des lèvres.

— L'on vous a engagée il y a peu de temps pour donner des soins attentifs à M. Tamadge, poursuivit-il en consultant un dossier qu'il venait de prendre sur sa table. Date de naissance... 8 mars 19.. Veuillez me rappeler l'année, je vous prie.

— Mais enfin, de quel droit m'imposez-vous cet interrogatoire ? fis-je sèchement.

Il me toisa d'un regard d'acier puis se replongea dans ses feuilles, énonçant tranquillement :

— Votre père s'appelait Arthur, votre mère...

C'en était trop, je l'interrompis à nouveau.

— Encore une fois, de quel droit ?...

— Pas d'agitation, je vous le répète. Cependant, puisque vous ne paraissez guère disposée à remplir ces formalités, je vous en fais grâce pour l'instant, nous y reviendrons à un autre moment. Il vous suffira de me préciser un point essentiel sur lequel j'attire toute votre attention afin que vous me répondiez avec franchise : avez-vous eu dans votre famille un cas de maladie mentale ?

— Inadmissible ! m'écriai-je. Puisque vous ne voulez pas me donner d'explications, je refuse à mon tour de vous fournir le moindre détail.

— Allons donc, du calme ! fit-il en se levant pour s'approcher vers moi et me poser amicalement sa main sur l'épaule, si je vous parle ainsi croyez bien que c'est dans votre propre intérêt. D'ailleurs votre profession a dû vous apprendre, je pense, à conserver votre sang-froid en toutes circonstances...

— Facile à dire ! Après tout ce qui s'est passé !

— Hum, c'est juste... Mais ici n'ayez aucune crainte, nul ne songe à vous faire du mal et je crois pouvoir affirmer que d'ici peu vous serez guérie.

— Guérie ? Mais je ne suis pas malade !

— Je sais, je sais. Nos pensionnaires, quand ils arrivent, ne paraissent jamais malades ; et pourtant ils sont tous atteints, plus ou moins, évidemment... Miss Rossmore, vous pouvez avoir la plus entière confiance en moi et me conter ce qui vous préoccupe tant. Vous me ferez un réel plaisir !

— Monsieur, je ne vous connais pas...

— Cela importe peu. Voyons, soyez raisonnable : pourquoi vouliez-vous attenter aux jours de M. Tamadge ?

— Je n'ai jamais eu cette intention ! protestai-je, au contraire, c'est lui qui...

— Ne renversons pas les rôles. Votre affaire est déjà assez embrouillée et il ne s'agit point d'y ajouter encore, mais plutôt de l'exposer le plus clairement possible. Les faits sont là : vous avez simulé un départ du château pour y revenir sans que nul ne se doute et ne puisse vous soupçonner de crime. Heureusement, nous vous en avons empêchée à temps !

Ce langage acheva de me troubler tout à fait. Il y avait de quoi, en vérité, vous mettre les idées à l'envers. Tous, dans cette maison, étaient-ils fous ? Pourquoi me croire capable d'une pareille tentative ? Ou bien perdai-je la raison à mon tour ? Je commençais sérieusement à me le demander.

— Je vous affirme, Docteur, puisque l'on

vous nomme ainsi, que j'ai la conscience tranquille.

— C'est entendu ! coupa-t-il nettement, mais à votre place, je ne me perdrais pas en des tergiversations qui ne servent à rien. Quel entêtement ! Faites-moi plutôt le récit détaillé de ce qui vous est arrivé, c'est le seul moyen qu'on vous écoute et qu'on vous aide.

Me voyant fort peu disposée à accéder à son désir, le savant changea de tactique ; habilement il détourna ma pensée de ce sujet par quelques mots d'apparence insignifiants, puis y revint si brusquement qu'il parvint à tirer de moi ce qu'il voulait. Lorsque je m'aperçus de son stratagème, il n'était plus temps de revenir sur mes déclarations et je compris que mieux valait terminer mon récit puisque mon secret était déjà en partie dévoilé. Et pourquoi, après tout, ne lui aurais-je pas raconté les faits horrifiants dont j'avais été témoin ? S'il allait m'aider ainsi qu'il l'affirmait, ne mettrait-on pas à jour le mystère de Codoban Manor ?

Si cet homme agissait vraiment comme un gentleman doit le faire en pareil cas et avait une conception normale de son devoir, il ne tarderait pas à avertir la police puisque moi-même, je ne pouvais le faire. Ainsi, à bout de résistance, ne trouvant plus d'arguments et épuisés de fatigue, je fis part au docteur de mes affreuses découvertes. Tout

d'abord j'insistai sur l'antipathie que m'avait inspirée le majordome dès le début et j'en vins à l'histoire dramatique de la lutte entre le wolfman et Igor, le jaguar, sans oublier l'épisode qui avait précédé : la femme ou plutôt le cadavre de femme vu dans la cave numéro 3...

Quand je crus avoir tout dit sans rien omettre de ce que je savais, y compris l'intervention du boucher de Codoban et la venue du cambrioleur mystérieux, mon interlocuteur qui semblait m'avoir écoutée avec la plus grande attention quoique, de temps à autre, il y eut sur ses lèvres un fin sourire, me remercia :

— Eh bien ! c'est tout ?...

— Oui, monsieur !

— Parfait.

Il y eut un silence. Mon hôte s'était assis et réfléchissait puis : « Dites-moi, mademoiselle, à Londres, n'avez-vous jamais ressenti aucun trouble, comment dirais-je... un sentiment d'inquiétude qui serait devenu une sorte de cauchemar, de persécution ?

— Non, jamais !

— Hum ! Mais, revenons à ma première question : dans votre famille, n'y a-t-il pas eu une maladie grave touchant le système nerveux ?

Ce n'est que devant son insistance que je réalisai de quoi il s'agissait.

— Vous me prenez donc pour une folle ? fis-je en sursautant.

— Nullement ! Qui vous a dit cela ? Mais répondez...

— Comment chercher dans des souvenirs aussi lointains ? Non ! je ne vois vraiment pas... Ou alors, peut-être... un oncle très éloigné. Il aurait fini ses jours dans un asile.

— Ah ! très bien.

— Alors, vous n'accordez pas foi à mon récit ?

— Médiocrement. Vous avouerez qu'il y a de quoi être surpris... Pour nous autres, psychiâtres, ceci indique le commencement d'un état grave. Mais, il est inutile d'essayer quelque raisonnement avec vous ; d'ailleurs votre révélation est trop invraisemblable pour contenir quelque vérité. Je connais personnellement M. Tamadge, c'est un homme d'une parfaite honnêteté et honorabilité, incapable d'un mensonge et je ne puis tolérer que l'on mette sa parole en doute. N'importe qui, dans la région, vous parlera comme moi. De plus, c'est un vieillard et malade que la mort peut emporter d'un jour à l'autre. Donc, laissons cela. Sachez que j'ai le ferme espoir de vous guérir complètement et même assez rapidement. Vous verrez, dans peu de temps, vous serez rétablie.

— Docteur, renseignez-vous, je vous en

supplie. Quiconque peut vous dire que je ne suis nullement à soigner.

— Bon, n'insistons pas, du calme... c'est le meilleur moyen de traiter les nerveux.

La porte s'était ouverte doucement sous la poussée d'une femme d'un certain âge qui entra. A en juger par sa blouse et le voile qu'elle portait sur les cheveux, tous deux d'une blancheur irréprochable, c'était une de mes collègues, infirmière comme moi.

Sur un signe du savant, elle me prit par la main et m'entraîna jusqu'à une pièce très lumineuse aux murs ripolinés, à l'agencement simple mais d'une propreté méticuleuse. Un lit en fer, un lavabo, table et chaise, malgré qu'elle possédât un solide grillage, les derniers rayons de soleil couchant passaient cependant et allaient frapper les reliures de quelques livres placés sur une étagère au-dessus de la couchette, ce qui donnait un air accueillant à cette espèce de cellule.

— Reposez-vous, mademoiselle ! fit la femme avec une ferme autorité tempérée de douceur. Dans une demi-heure on vous servira votre repas puis vous pourrez prendre un peu d'air dans le parc avant de vous coucher. Nous sortirons ensemble.

XI

L'INVISIBLE HORACE

Le reste de la journée se passa sans autre incident. On voulut me faire dîner au réfectoire en compagnie d'autres « pensionnaires », ce que je refusai énergiquement ; de sorte que l'on m'apporta mon repas dans ma chambre. Dans l'état où je me trouvais, mon premier réflexe fut de n'y point toucher puis, les mets paraissant soignés et abondants, la tentation et la faim furent plus fortes que ma volonté et je fis honneur à la collation.

Après ce dîner copieux et réconfortant, ma gardienne vint me chercher ainsi qu'elle l'avait dit et me prit doucement le bras comme si elle craignait une tentative de fuite de ma part.

Le parc offrait de vastes allées et une végétation touffue et verdoyante pour de longues et agréables promenades. Bientôt je remarquai que je n'étais pas la seule à sortir à cette heure car je croisai d'autres femmes, accompagnées pour la plupart, dont certai-

nes parlaient avec volubilité ou accomplissaient des gestes bizarres.

Un haut mur entourait cette partie de la propriété derrière lequel je perçus des voix masculines, ce qui me permit de conclure que la clinique recevait aussi bien des hommes que des femmes. Tout en suivant machinalement ma gardienne qui, heureusement, ne me forçait pas à parler, j'étais sans cesse tourmentée par une unique pensée : comment m'enfuir de ce lieu ? Il m'aurait fallu un second Porter, mais pouvais-je espérer trouver parmi des inconnus malades une aide quelconque ? Peu d'espoir me restait, d'autant plus que le mur paraissait infranchissable et que je n'aurais même pas su m'orienter, ne sachant où était situé cet asile.

Enfin, de retour dans ma nouvelle demeure, celle qui m'avait servi de guide me laissa seule en déclarant qu'à dix heures toutes les lumières devaient être éteintes. Un court moment de tranquillité me donnait la possibilité de lire — la permission d'écrire une lettre m'ayant tout d'abord été refusée puis remise au lendemain — mais je n'en avais nulle envie. Je jugeais ma situation désespérée car s'il fallait attendre la guérison, combien de temps me faudrait-il rester là ? Et qui mieux que moi-même savait que, sauf la dépression passagère que je ressentais après toutes ces vicissitudes, j'étais en parfaite santé... Jamais

je ne m'étais trouvée aussi bien et je ne désirais rien d'autre qu'un sommeil réparateur qui me fit oublier pour quelques heures tout ce qui m'agitait...

En faisant ma couverture — entre parenthèses, nulle part on n'eût pu trouver un lit aussi dur — mon attention fut attirée par un petit carré de papier dépassant un peu sous mon oreiller. D'un geste prompt, je le saisis car il avait dû être caché intentionnellement à n'en pas douter, et le dépliai. Mais j'avais peur d'être surveillée et qu'on ne découvrit ce message avant que je n'en aie pris connaissance ; m'assurant que mes craintes étaient exagérées, je me plaçai néanmoins de telle sorte que personne ne puisse soupçonner ce que je faisais, dos à la porte.

Rien qu'à voir l'écriture on pouvait conclure qu'on avait tracé ce mot en hâte car les caractères étaient tremblés, ce qui le rendait presque illisible. J'eus quelque difficulté à en déchiffrer le sens :

« *Je sais que vous venez de Codoban Manor. Pour l'amour du ciel, dites-moi si Sandy vit encore. L'avez-vous vu ? Répondez-moi, et au plus vite. Ecrivez au dos de cette feuille et glissez-la dans le troisième volume de gauche, sur l'étagère. Merci d'avance.* »

Et c'était signé : HORACE.

Je lus et relus assez perplexe sans toutefois

y rien comprendre. Ce ne fut pas sans me causer un frémissement de dégoût que s'offrit à ma mémoire l'aspect de l'homme-bête dont le souvenir s'imposait à nouveau devant mes yeux. Ce cauchemar me poursuivrait-il jusqu'à la fin de mes jours ? Ne me laisserait-on pas en paix avec cette monstrueuse évocation ? Et qui était cet Horace... Comment avait-il pu glisser l'étrange missive dans ma couchette ? Que savait-il donc sur Sandy ? Autant de questions qui se résumaient en une seule : devais-je répondre ?

Certes, il ne me restait pas grand chose et j'étais pauvre à présent mais je n'aurais pas hésité à donner tout ce que je possédais à celui qui m'eût aidée à démêler cet imbroglio effarant...

.....

Pourrait-on me reprocher la méfiance que je gardai envers la teneur et surtout l'auteur de cette lettre inexplicable ? Je ne la prenais pas au sérieux... Certaines gens voient les choses différemment du soir au matin et je suis ainsi : si après mon arrivée en cette clinique dont j'ignorais jusqu'au nom, j'avais réellement songé à répondre au message, le lendemain matin, au réveil, j'abandonnai totalement cette idée. Qui sait si ce n'était pas un nouveau piège de ce damné châtelain ? Il me fallait m'en défier. Et à ce motif, s'en ajou-

tait un autre : la peur de me rendre ridicule en entrant en correspondance avec quelqu'un dont je ne savais même pas le nom.

Dans la matinée, on me conduisit chez le médecin mais, cette fois, pas dans son bureau. Le savant m'attendait dans une grande pièce munie des derniers perfectionnements d'auscultation et autres ; il ne s'y trouvait pas seul. A côté de lui, l'épouvantail — ainsi j'avais surnommé le personnage de la veille — allait et venait, non plus en sa jaquette noire élimée mais en blouse blanche.

Affectant toujours la plus parfaite politesse les deux praticiens me posèrent un tas de questions dont certaines étaient indiscrètes à mon sens, d'autres enfantines ; désireuse de paraître bonne joueuse, je fis de mon mieux pour les satisfaire.

— Beaucoup moins grave que je ne croyais tout d'abord ! constata le premier dans un sourire de contentement. Un peu de patience, Miss Rossmore, et un jour vous nous remercierez du bien que nous vous faisons.

Que répondre à un pareil langage ? Rien, c'est ce que je fis. Quand ils eurent obtenu de moi toutes explications désirables, je pus enfin regagner ma cellule.

La journée s'écoula paisiblement, trop lente à mon gré, mais sans changement. Après le repas, excellent, je dois le dire, je me reposai, refis une promenade, bref on ne peut nier

que cette détente ne me fut pas profitable ; incontestablement la clinique était l'endroit idéal pour une cure de repos à condition de n'avoir point d'autre souci en tête autrement angoissant ! Ce régime eut donc le meilleur effet sur mon physique ; quant au moral, quoiqu'on en dise, il n'était nullement atteint ayant seulement subi les répercussions de mon séjour au château : les soins du docteur et de son entourage n'y feraient rien...

Mais le soir, en me couchant, quelle ne fut pas ma surprise ?

Une feuille semblable à celle reçue la veille était dissimulée sous mon oreiller :

« *Pourquoi ne répondez-vous pas ? écrivait mon mystérieux correspondant. Ne puis-je compter sur vous ? Je vous ai vue, vous me faites une excellente impression et je crois pouvoir avoir confiance. Mettez tout en œuvre pour venir en aide à un malheureux !* »

Et toujours la même signature.

Le ton de la missive me paraissait sincère et la prière qu'on m'adressait digne d'intérêt ; aussi, d'un coup, mes dernières hésitations disparurent et ma perplexité fit place à une décision nette : j'allais donner satisfaction au sieur Horace. Dans une de mes poches je trouvai un minuscule crayon avec lequel j'inscrivis sur le feuillet :

« Oui ! je sais de qui vous voulez parler; je l'ai vu. Malheureusement, la vérité que j'ai à vous apprendre est pénible : Sandy n'est plus ! Il a été tué... »

Par précaution je ne signai point, repliai avec soin le carré de papier et le mis dans le livre indiqué que je reposai sur le rayon tel qu'il était avant.

Et tout au long de ce jour morose, j'éprouvai un sentiment de vive curiosité, ayant hâte de savoir si un autre message me serait adressé. Mon temps se partagea toujours entre les mêmes occupations : manger, dormir ou errer dans le parc. Puis, le soir, je n'eus rien de plus pressé que de me précipiter sur le volume en question ; mais, me ravisant, je soulevai la couverture du lit où je trouvai, en effet, comme les fois précédentes, une lettre plus explicite :

« La douleur m'accable ! Je le savais, je le pressentais ! C'est un grand malheur pour moi que l'on ait assassiné Sandy et le responsable ne peut être que cette canaille que je soupçonne. Je vous parle à cœur ouvert comme à un être sensible et parfaitement normal car mon opinion sur vous ne changera pas : vous êtes aussi équilibrée que moi-même lorsque je suis entré dans cet établissement. Maintenant l'heure est venue où il me faut partir, à tout prix ! Voulez-vous

m'accompagner ? Votre présence me sera utile car vous pourrez me donner certaines indications dont j'ai besoin et je pense que vous préférerez partager mon sort, tenter l'évasion de cette maison maudite plutôt que de rester et jusqu'à quand ? Fixez-moi au plus vite, par le même moyen. Détruisez toutes les feuilles que je vous envoie et gardez le silence absolu sur nos communications. Merci ! Si vous êtes d'accord, je vous dirai comment procéder... »

Un H dans le coin, servait de signature. Les lettres dansaient devant mes yeux car les termes de cet écrit correspondaient exactement à mon plus cher désir, ce qui me bouleversa. Comment résister à pareille proposition même en admettant les risques que l'on encourait ? Et sans doute celui qui formait ce projet de fuite l'avait longuement mûri et avait envisagé la meilleure solution. Pourquoi, dès lors, ne pas m'en remettre à lui pour les préparatifs de notre départ ? C'était providentiel, l'occasion unique dont je devais profiter !

Partir ? Il me demandait si je le voulais... Et comment !

Comme j'avais déchiré les feuilles, je détachai une page de mon calepin et traçai quelques mots d'une main mal assurée :

« *Oui, entendu, quand vous voudrez... Le plus tôt sera le mieux ! comptez sur moi.* »

XII

L'HOMME QUI NE PARDONNE PAS

Et le lendemain me parut interminable, s'écoulant péniblement, chaque heure ramenant l'espoir auquel succédait un abattement occasionné par les pires craintes.

Mais Horace tint parole, prouvant ainsi son honnêteté en homme qui sait tenir ses promesses. Un nouveau billet se trouva le soir à la place habituelle. Certes, les jours qui avaient précédé les messages de mon correspondant inconnu soulevaient en moi un sentiment plus proche de la curiosité que de l'émotion, je l'éprouvai véritablement cette fois. Le laconisme de la missive était plus explicite que de longues tirades ; on peut dire qu'elle se restreignait au strict minimum :

«Tenez-vous prête, je viendrai à onze heures... »

HORACE.

Il ne me restait plus qu'à patienter. Mes

dispositions furent vite prises puisque je ne possédais pas d'autres vêtements ni objets personnels que ceux que j'avais avec moi, ayant quitté le château sans valises.

Dans mon attente fiévreuse, j'essayais d'imaginer celui qui allait m'apporter un secours providentiel et le voyais, avec naïveté, comme ces beaux chevaliers sans peur dont rêvent toutes les jeunes filles et qui ne font plus que de rares apparitions dans les films dits « historiques ». Quoique mon goût des aventures, aussi prononcé soit-il, fut plus que satisfait et que des pérégrinations hasardeuses ne me tentassent nullement, j'étais prête à entreprendre n'importe quelle tâche même des plus périlleuses pour fuir cette habitation. L'idé me poursuivait, en effet, que si je devais y mener cette vie un certain temps, je deviendrais une vraie malade comme ces malheureuses qui y étaient enfermées.

Cet Horace disposait sans doute d'un bien grand pouvoir puisqu'il avait pu m'observer, se mettre en contact avec moi et prendre une aussi importante résolution ; tout indiquait un être courageux et capable de mener à bien ses plans. Ceux-ci devaient être précis étant donné qu'il avait pu déjà m'informer de sa venue prochaine. Mais comment s'y prendrait-il pour entrer chez moi ? Il n'ignorait pourtant pas que ma garde fermait à clé avant de s'aller coucher... Ces points res-

taient obscurs pour moi et, m'efforçant de m'en inquiéter le moins possible, je m'étendis sur le lit toute habillée.

Quelque part, dans la clinique, une horloge tinta longuement et ses coups m'indiquèrent que j'avais encore une heure à attendre. Bien entendu le sommeil me fuyait et je suivis la marche du temps, les yeux grands ouverts dans l'obscurité. La plus élémentaire prudence me conseillait en effet de ne garder aucune lumière qui aurait attiré l'attention passé le moment prescrit par les règlements. L'oreille guettant les moindres bruits, je peux affirmer que ma patience fut mise à rude épreuve. Si l'on m'avait trompée ? Si je m'étais montrée trop confiante?... Mais non...

Tout à coup je perçus nettement un frottement contre le battant et j'écoutai, toujours sans allumer. Dans le lointain les onze coups fatidiques résonnèrent tandis qu'une clé introduite avec des précautions infinies tournait dans la serrure. La porte grimpa imperceptiblement et quelqu'un entra. Horace était là.

— Miss Rossmore...

— Oui !

Dressée sur mon séant, je ne fus pas longue à me lever. Il faisait si sombre que je ne distinguai rien mais une vague silhouette se profila qui se tenait à présent tout près de moi.

— Venez ! chuchota-t-on, donnez-moi la main.

Un frisson glacial me parcourut lors du premier contact avec l'inconnu ; j'entendis même sa respiration tandis que je retenais la mienne, me laissant entraîner au dehors. A tâtons dans les ténèbres, il me guida.... Où me dirigeait-il ? Nous n'allions pas vite et à maintes reprises je trébuchai, luttant contre une sensation atroce qui s'emparait de moi : celle de tomber dans un précipice. N'avais-je pas trop présumé de mes forces ? Il fallait pourtant aller jusqu'au bout. Dans un sursaut d'énergie, je rassemblai tout mon courage pour ne pas dire à mon sauveteur improvisé : laissez-moi !

Donc, tournant tantôt à gauche, tantôt à droite, descendant des escaliers, suivant des corridors étroits, nous continuâmes sans échanger une parole.

Tout à coup une brise fraîche vint me caresser les cheveux et, levant la tête, je découvris la voûte étoilée et il me fut facile de conclure que nous nous trouvions dans le parc. Je vis alors un peu mieux celui qui me conduisait : une sorte de houppelande qui le recouvrait entièrement et sa casquette à la visière rabattue sur les yeux laissaient tout juste entrevoir un corps de haute taille, au dos un peu courbé ; quant au visage on le devinait seulement.

A ma grande surprise, mon cicerone ne s'arrêta pas au bas du mur que je voyais — je l'ai déjà dit — comme un obstacle infranchissable ; il le contourna pour arriver devant une petite porte basse, creusée à même la muraille et à demi dissimulée sous une charmille. Il l'ouvrit sans difficulté puis se tourna vers moi :

— Veuillez attendre, ici vous ne courez aucun danger et je ne serai pas longtemps : il faut que voie si rien ne cloche.

J'aurais désiré protester, mais avant que j'aie pu ouvrir la bouche, mon guide s'était, je n'exagère pas, volatilisé. Il me laissait dans la pire angoisse qui heureusement fut de courte durée ! A peine dix minutes s'étaient écoulées quand il réapparut m'invitant, par un geste rapide, à le suivre.

Il se dirigeait à grandes enjambées vers la lisière d'une forêt assez proche de la clinique mais dont je ne soupçonnais pas l'existence : après une courte marche l'homme s'immobilisa, me montrant du doigt une masse sombre, au bord de la route, que j'avais déjà remarquée de loin. Ebahie, je dus me rendre à l'évidence : tout était prévu et mieux que je n'eusse osé l'espérer.

— La première étape est accomplie, mademoiselle ! Donnez-vous la peine de prendre place dans ce véhicule que je conduirai moi-même.

Ce qu'il m'avait désigné, en effet, n'était autre qu'un roadster qui stationnait à proximité, tous feux éteints.

— Où donc allez-vous m'emmener ? risquai-je, obéissant à plus de curiosité que de peur.

— Quelle question ! s'exclama-t-il. Vous l'avez bien deviné, je suppose... Au Codoban Manor !

— Quoi ? Vous prétendez retourner là-bas et m'y emmener ? Jamais... protestai-je avec véhémence.

Mon refus parut l'embarrasser quelque peu mais il se ressaisit aussitôt :

— Vous ne parlez pas sérieusement ? s'enquit-il à son tour avec une tranquillité déconcertante. Croyez-moi, notre salut dépend de ce voyage, je suis certain de ce que j'avance.

— Non, non, non ! insistai-je. Vous ne savez pas ce que vous me demandez-là ! Les souvenirs que je garde de mon séjour au château sont trop affreux et trop présents à ma mémoire pour que je les oublie ! Avec la meilleure volonté et mon grand désir de vous être agréable, je n'en puis plus ! Déposez-moi n'importe où, mais pas là, surtout, pas là ! Si vous êtes un vrai gentleman, ce dont je n'ai jamais douté, conduisez-moi au poste de police le plus proche car j'ai des déclara-

tions de la plus haute importance à y faire...

Un rire de mon interlocuteur me coupa la parole :

— Police ? Ce mot ne signifie plus rien à mes yeux ! Vous n'y pensez pas... Tout ce que j'ai enduré m'a prouvé que rien ne sert de s'en remettre aux autorités ! Non ! trancha-t-il en montrant une intransigeance qui me fit reculer d'épouvante, une seule loi compte pour moi, désormais ; œil pour œil, dent pour dent. Je ferai justice seul, c'est un devoir et je n'y faillirai pas. Vous avez auprès de vous, Miss Rossmore, un vieil homme qui a passé seize ans de sa vie enfermé ; seize années ! Savez-vous ce que cela représente ? Depuis lors je me trouve dans cette maison où la Providence a voulu que je puisse vous rencontrer. On m'y a emmené de force quoique je sois parfaitement sain d'esprit ; j'ai été la victime d'une odieuse machination et nul ne s'est chargé de me rendre à la liberté ! Quand je revois ce que j'ai souffert ! Que de fois j'ai prié pour qu'une mort subite me délivre de l'obligation de vivre ce calvaire... Oui, plutôt mourir ! Aussi, quand on pense que j'ai passé tout ce temps parmi les fous on comprend mieux, n'est-ce pas, que je n'aie plus aucune confiance en la justice des autres... Ma longue réclusion n'a pu cependant briser ma volonté et si j'ai conservé ma lucidité, c'est parce que l'espoir

me restait qu'un jour, l'heure de la vengeance sonnerait. Elle est arrivée enfin puisque, grâce au Ciel, j'ai pu m'échapper ! En ce qui vous concerne, n'ayez aucune crainte : je ne vous veux que du bien. Excusez ma franchise, c'était plus fort que moi !

Dès qu'il avait prononcé les premiers mots l'expression d'une haine atroce trop longtemps contenue avait animé ses prunelles et son sentiment était tel que son regard brillait d'une flamme étrange que je n'aurais certes jamais supposé chez cet individu. Cette haine mortelle le transfigurait, puis des sanglots le secouèrent et il dut passer sa main sur ses paupières humides.

— Ne m'abandonnez pas ! continua-t-il, d'une voix larmoyante, il faut m'aider ! Vous en serez récompensée royalement. C'est vous la dernière qui avez vu celui qui m'était le plus cher au monde, Sandy ! Vous encore qui m'avez révélé sa fin tragique car un destin cruel n'a pas permis que je puisse le serrer une fois encore dans mes bras avant la fin. Mais si je suis en vie, je sais maintenant pourquoi ; j'irai droit au but ! Celui qui a tout cela sur la conscience me le paiera cher !

Horace grinça des dents et à nouveau la partie de son visage qui était visible pour moi se mua en une grimace disant toute son aversion pour l'ennemi à abattre.

« A moi la vengeance ! reprit-il, justice sera

faite comme jamais aucun homme encore ne l'a accomplie.

Le vent s'éleva tout à coup et, avant que mon compagnon ait pu esquisser un mouvement pour retenir son couvre-chef, la casquette s'envola comme il s'apprêtait à monter en voiture... Et c'est alors seulement que je pus le reconnaître : à mes côtés se tenait M. Tamadge en personne !...

— Pourquoi prenez-vous un air suffoqué ? interrogea mon singulier compagnon dans un réflexe de curiosité grandissante.

A vrai dire, la ressemblance de cet homme avec le châtelain était si frappante que toute autre à ma place s'y serait trompée. J'en restai sidérée quelques instants, à un tel point que je ne pus trouver mes mots pour exprimer mon étonnement. Enfin, je recouvrai l'usage de la parole :

— Je tombe des nues ! il y a de quoi être surprise... Excusez-moi, mais...

— Oui, je sais ce que vous voulez insinuer ! fit-il assez brusquement, ne vous frappez donc pas pour cela !

C'était un ordre d'après le ton sur lequel ce conseil avait été prononcé, mais je ne m'en tins pas pour battue :

— M'expliquerez-vous ?

— Montez ! répliqua l'autre rudement. Le temps presse...

Son attitude différait totalement de ce qu'elle était auparavant, et ses manières presque brutales qu'accusait encore le regard dur de ses yeux froids m'indiquaient clairement qu'il n'admettrait pas de refus de ma part. Ponctuant de grands mouvements saccadés tout ce qu'il affirmait, il me saisit le poignet et me força à poser le pied sur la voiture.

— Aïe ! Vous me faites mal ! protestai-je. Je commence à douter du gentleman que je voulais voir en vous tout d'abord.

— Chère mademoisellle, fit-il avec un ricanement tout en s'installant au volant quand on a passé seize ans dans cette galère que nous venons de quitter, on perd la notion des usages. On voit l'humanité à travers les pauvres échantillons déséquilibrés qui vous entourent et quoi d'étonnant à ce que l'on acquière à ce contact journalier des manières plus énergiques qu'il se doit peut-être envers une personne de votre condition ! Mon franc parler peut vous paraître rude pour le moment ; je n'en garde pas moins la conviction qu'un prochain jour vous me comprendrez et pourrez m'excuser... Mais vos sentiments actuels à mon égard me laissent totalement indifférent.

Comment répliquer à cet étrange raisonnement ? Le moteur vrombissait et lentement la voiture se mit en route. Mon interlocuteur poursuivit :

« Sachez aussi, que celui qui se trouve à vos côtés pourrait se faire traiter de voleur... Oui, parfaitement : ce véhicule appartient au docteur Bruce à qui je l'ai dérobé ; au point où j'en suis, je n'ai plus de scrupules... Ainsi aucun obstacle ne m'arrêterait, nul ne saurait m'émouvoir et rien ne me touche plus : celui à qui j'avais voué toute la tendresse de mon cœur n'est plus et avec Sandy ont disparu tous mes bons sentiments. Que cela ne vous effraye pas trop ! Mais, écoutez, il y a mieux : pour l'instant, je ne suis qu'un voleur, mais bientôt je deviendrai un assassin, j'en ai pris la ferme résolution. Voilà où j'en suis arrivé, moi qui, jadis, n'eus pas fait de mal à une mouche... Je supprimerai mon sosie, entendez-vous ? Les heures de ce sinistre châtelain sont comptées et aussi celles — si possible — de son non moins sinistre domestique, James !

Qui donc n'aurait pas éprouvé de la terreur, une angoisse indicible, en entendant parler ainsi cet homme qui, par ailleurs, conduisait avec maestria. Possédait-il la faculté de deviner les pensées ? Je fus poussée à le croire, car il reprit assez vite :

« Laissez-vous mener. Je tiens à vous le répéter : quoiqu'un bon tiers de mon existence se soit écoulé parmi les fous, emmuré et séparé du reste des humains, je possède toute ma raison et ce que je ferai sera bien

fait ! Mais je veux que vous soyez témoin de ma vengeance : Horace a une mémoire fidèle et ne pardonne jamais !

Puis, comme s'il regrettait déjà d'en avoir trop dit, cet étrange personnage se renferma dans un mutisme d'où je ne chercherai d'ailleurs pas à le tirer. Il ne prenait plus garde à moi, pouvais-je demander mieux ? Certes cette randonnée en pleine nuit à côté de cet homme n'offrait rien de rassurant et je commençais à me demander pour tout de bon si je ne venais pas de commettre la plus grosse bêtise de ma vie en acceptant inconsidérément de le suivre... Dans quelle extraordinaire aventure cet être m'emmenait-il encore ?

Il faisait nuit noire lorsque nous touchâmes au but, du moins c'est ce que j'en conclus en sentant l'automobile ralentir puis s'arrêter. Horace éteignit les phares et nous descendîmes. Je m'aperçus alors que le roadster se trouvait dans une plaine absolument déserte. Il me fit simplement signe de le suivre et marcha en avant sans avoir desserré les dents.

Nous allions à travers champs, tantôt dans des sentiers en foulant une herbe humide, ou bien faisant craquer des branches mortes sons nos pieds. Cela dura relativement peu de temps jusqu'au moment où à un détour brusque du sentier, les contours d'une impo-

sante demeure se profilèrent sur le ciel sombre : Codoban Manor !

Mon guide s'immobilisa, humant l'air pur et parlant comme pour lui-même :

— Ici se sont écoulés des jours heureux entre tous, ceux de mon enfance ! J'ai joué autrefois en cet endroit, j'en connais chaque arbre, chaque pierre qui me rappellent quelque souvenir. A l'extérieur, comme en ce parc j'ai laissé le meilleur de moi-même ; les heures de ma jeunesse enfuie, perdue, me hantent. Jadis je fus un homme riche, maintenant tout est fini ! Aujourd'hui je ne possède plus rien ! Mais la justice divine n'a pas voulu que je meure dans la clinique du docteur Bruce ! Dieu a permis que je revoie au moins une fois ces vieux murs qui ont abrité mon enfance et vous concevez ma profonde émotion...

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge et il tomba à genoux, élevant vers le ciel ses mains jointes en une muette invocation.

« Je remercie le Tout Puissant ! murmura-t-il encore.

Puis il eut une prière inintelligible que je respectai en silence. Ce recueillement dura un certain temps pendant lequel il sembla m'oublier complètement et, enfin, se releva.

— Venez !

Pour aller où ? Je ne tentai même pas de poser cette question et le suivis docilement.

Mon guide me fit contourner le château et nous parvînmes devant une claire-voie cachée par un buisson et qui était bien entendu fermée. Il ne s'en soucia guère et l'enjamba, m'invitant à l'imiter ce que je fis ; c'est ainsi que nous pénétrâmes dans la propriété où régnait le silence le plus absolu. Avec une sûreté dont j'étais loin de le croire capable mon compagnon rejoignit une sente mal tracée que nous prîmes, nous glissant derrière les troncs d'arbres à la faveur de l'obscurité.

Le château présentait un obstacle beaucoup plus insurmontable : porte close ! Horace, après quelques fièvreuses manipulations, parvint à faire céder l'huis : le champ était libre.

A l'intérieur nous redoublâmes de prudence, mon compagnon me tenant toujours par la main pour éviter qu'une maladresse de ma part vint à donner l'éveil. Mais les habitants du manoir devaient être endormis... Jamais je n'aurais pu dire où l'on m'entraînait alors ! Comme nous descendions des marches, un bruit indistinct au-dessus de nous nous arrêta quelques instants ; puis le calme se rétablit et nous continuâmes.

Ni lui ni moi nous ne disposions du nécessaire pour nous éclairer et cependant l'homme qui me précédait semblait s'y connaître admirablement jusqu'au moment où, me serrant le bras avec une telle force que je dus

retenir un cri, il me cloua contre la muraille. Je compris que je ne devais pas aller plus avant et devinai qu'il se penchait presque au ras du sol. Bientôt je l'entendis chuchoter :

— Savez-vous où nous sommes ?

— Je n'en ai pas la moindre idée -

— Tant mieux ! Je vais vous le dire : dans les caves... Et, celle-ci, ou je me trompe fort, est la cave numéro 3.

— Pourquoi revenir vers le danger ?

— J'espérais revoir Sandy, ce malheureux...

— Et alors ?

— Il n'est pas là ! J'en suis à peu près sûr... mais il y a quelqu'un d'autre... un homme, je crois.

— Qui est-ce ?

— Je ne sais... Pauvre diable ! Nous arrivons trop tard... Il est mort, mort vous dis-je... et cela ne m'étonnerait pas qu'on l'ait assassiné...

XIII

L'OR TENTATEUR

Un nouveau meurtre dans la cave n° 3 !

Cette affirmation d'Horace me remplit d'épouvante, sentiment qu'eussent pareillement éprouvé d'autres plus fortes que moi ! Mes jambes fléchirent et le sol sembla se dérober ; si mon compagnon ne m'avait pas retenue à temps, je serais tombée à la renverse sous le coup de cette épreuve trop forte ! Codoban Manor était-il donc un lieu d'exécution quotidiennes ?

— Allons donc ! ne vous effrayez pas à ce point ! fit l'autre un peu radouci, ayez du cran. Diable ! Si je pouvais savoir de qui il s'agit ? Mais comment s'y reconnaître dans ce noir ? Moi qui avait si minutieusement préparé notre expédition, voilà qu'au dernier moment j'oublie de quoi nous éclairer ! Mais j'ai de bons yeux ! Il ne se passait pas de nuit d'ailleurs, à la clinique, où je ne sortisse faire un tour... J'y voyais fort bien. Essayons donc !

Attention, donnez-moi un coup de main... Eh bien, qu'avez-vous ?

Je tremblais de tous mes membres et me récusai :

— Non, non ! Je ne puis vous aider, c'est au-dessus de mes forces !

— Ah ! les femmes, elles sont toutes pareilles ! ronchonna-t-il.

Il se mit en devoir de soulever le corps gisant à ses pieds. C'est ce que je compris quand je le vis vaguement tirer le battant et traîner un poids assez lourd.

— Brrr ! proféra-t-il, il n'y a pas longtemps qu'on l'a supprimé... Sale besogne !

— Comment savez-vous cela ?

— Le cadavre n'est pas complètement refroidi. Si j'avais su, je l'aurais laissé là où il était... Je sens quelque chose me dégouliner sur le visage et sur les mains... Ce ne peu être que du sang !

A en juger par la façon dont il parlait cet homme qui, dans la vie — je n'en doutais pas — avait dû supporter bien des épreuves, n'éprouvait pas ce sentiment commun à la plupart des êtres : la peur. Le ton calme sur lequel il me faisait part de ses constatations, aussi affreuses qu'elles fussent, prouvait assez combien celles-ci le laissaient indifférent.

Ayant réussi à transporter son fardeau ma-

cabre dans le boyau où la faible lueur d'un soupirail lui permettait en se baissant d'examiner la victime, mon compagnon se releva brusquement car il me dit très bas presque aussitôt :

— Parbleu ! Si je m'attendais à cela... C'est plus grave que je n'aurais supposé.

Tremblante, je n'avais pas bronché, n'y tenant plus, je suppliai :

— Quel est ce malheureux ? Expliquez-vous...

— Un ami ! proféra-t-il sourdement. Je l'ai connu il y a fort longtemps et sa perte est cruelle... Il n'existait pas un cœur plus généreux, un compagnon aussi fidèle et serviable ! Sur lui je savais que je pouvais compter et voilà quel sort devait être le sien ! C'est un boucher du village nommé Porter.

Quoi ! Ce brave qui avait exposé sa vie pour me sauver lors de l'attaque du jaguar... mort ? Inconcevable !

— Cet homme, je l'ai déjà rencontré, en effet, en de tragiques circonstances ! Si vous m'avez en ce moment à vos côtés c'est uniquement grâce à son intervention.

Ce fut au tour d'Horace de m'interroger ; en peu de mots je lui contai mon aventure nocturne dans le jardin peu après mon arrivée.

— Ah ! ces crapules ! Abjects assassins !

s'exclama-t-il. Je vous jure Miss Rossmore que cette exécution marque la fin de leurs abominables forfaits... Ils ne pourront plus commettre leurs actions criminelles !

Je ne doutais nullement des intentions du détenu de la clinique mais j'étais beaucoup moins sûre que lui de leur aboutissement. Trop souvent hélas ! mes propres expériences m'avaient montré que l'habitant de ce lieu et son majordome de malheur possédaient en ce château mille moyens de se défendre. Mes raisons devaient se voir promptement justifiées car, comme si un esprit diabolique eût voulu confirmer mes craintes, des pas résonnèrent tout proches ainsi qu'un murmure de conversation. On venait...

Horace se rendit parfaitement compte de la situation : il n'y avait pas une minute à perdre ; avant tout il fallait reporter le cadavre en place car si on le trouvait dans le souterrain, c'était notre perte ! En un rien de temps il remit le corps du boucher de Codoban dans la cave tout en me conseillant dans un souffle de le suivre. C'était plus difficile que cela ne paraissait étant donné qu'on n'y voyait goutte ; je repérai enfin où il avait disparu : passant par la brèche du mur je parvins à le rejoindre de l'autre côté où il m'aida à me tapir.

Dieu merci la cave numéro 2 nous offrait un abri momentané où nous avions pu nous

cacher à temps ! Par des dégradations entre les pierres : nous observâmes ce qui se passait. Le noir fut dissipé par une lueur mouvante qui s'avançait vers l'endroit que nous venions de quitter ; cette lumière était celle d'une lanterne que portait un homme marchant en avant : le majordome lui-même, précédant son maître. Le châtelain, comme de coutume s'enveloppait frileusement dans sa robe de chambre, le visage d'une teinte cendrée et les yeux hagards, promenant partout son regard égaré. Contrairement à son habitude il ne se frottait pas les mains l'une contre l'autre et, une fois arrivé, prit une pose de statue.

Quant à James, l'inséparable, il paraissait de fort méchante humeur et considérait avec une répugnance non déguisée le cadavre du malheureux Porter. Par chance les deux hommes ne semblaient s'être aperçus de rien! C'est alors que je risquai un coup d'œil vers Horace qui suivait par la fente les faits et gestes des coquins et dont l'expression suffit à m'enlever toute envie de remuer. De mon coin, je pus suivre parfaitement la scène :

— Et alors... qu'allez-vous faire ? grognait le majordome. Est-ce sensé de revenir ici à pareille heure ? Ne seriez-vous pas mieux bien au chaud dans votre lit ?

Pas un muscle ne bougea dans la figure du vieillard mais son expression n'en était

que plus impressionnante. Comme il s'entêtait en se mutisme, l'autre continua :

« Tenez, vous nous mettez dans un beau pétrin ! Je sens ça va venir, et si un jour nous sommes pincés, nous le devrons à votre folie ! Ce sera la pendaison !

Le malade qui présentait l'apparence d'un somnanbule, l'air absent, reprit ses esprits, revenant tout d'un coup à la réalité. Dans un geste désespéré il porta la main à son cou en poussant un gémissement qui me remplit d'horreur.

— Pourquoi toujours me torturer avec cette pensée ! C'est trop affreux... Vous savez bien qu'un Tamadge n'a jamais subi une telle exécution depuis des siècles que la famille existe !

— Eh bien, on vous pendra et ce sera vous le premier, riposta James avec une ironie cruelle prenant un plaisir infernal à tourmenter son maître. Au fait, que voulez-vous de moi ? J'ai sommeil et rien ne m'oblige à m'éterniser ici !

— Assez ! Tenez, mon brave, prenez plutôt cette hache que j'ai apportée et dépecez ce corps.

— Et vous croyez que cela va continuer ainsi ! hurla l'autre. Non, combien de fois fini, je ne veux plus et je n'obéirai pas.

Le châtelain le supplia en geignant comme un enfant :

— Oui, je sais... Après je ne vous demanderai plus rien, c'est le dernier ! Mais il faut nous débarrasser des restes et j'ai besoin de sang, oui... Tenez, mon ami, ajouta-t-il en tirant de son vêtement une escarcelle, voici de l'argent... Mieux, de l'or ! Regardez... Hé ! hé !

Il avait pris les pièces une à une, les faisait glisser entre ses doigts. Le métal brillait sous la lueur de la lanterne que James, alléché par l'appât du gain, avait rapproché. Tamadge comptait :

« Cinquante, cent... deux cents livres en or ! Tenez, tout est pour vous si vous consentez à dépecer cet homme. Cela en vaut la peine... Qu'en dites- vous ?

Est-il jamais permis d'assister à un spectacle aussi fantastique que celui-là ? Pour ma part, je ne le vis qu'une fois dans ma vie ! D'un côté cet ignoble vieillard, tout près le majordome criminel au regard animé d'une flamme qu'éveillait la convoitise. Le vampire faisait miroiter les pièces précieuses songeant déjà sans doute qu'elles étaient le prix du sang qu'il allait boire, dont il pourrait se repaître jusqu'à plus soif. L'aide servile tendit sa main libre :

— Donnez, donnez vite !

— Doucement, vous me promettez de m'obéir ?

— Oui, oui ! consentit l'autre.

Et avant que le châtelain ait fait un geste pour acquitter d'avance sa dette, James lui arracha l'escarcelle faisant sonner l'or complaisamment à son tour. Tel un avare qui suppute un trésor il eut un sourire qui le rendit plus laid encore avant d'enfouir cette petite fortune dans sa poche.

Je me sentis sur le point de défaillir mais la poigne robuste de mon compagnon me ramena à une notion plus réelle des choses. Comme par miracle, Horace était le seul qui avait conservé son sang-froid ; dans un geste calculé il sortit son poignard, arme à la lame légèrement courbée l'affermissant dans sa main.

La hache passa de son possesseur au majordome ; le châtelain prit le lumignon et James se mit aussitôt au travail. Il enleva sa veste, releva ses manches de chemise et empoignant solidement son instrument lui fit faire un moulinet au-dessus de sa tête après quoi il le laissa retomber sur la gorge du mort.

Clac.

La tête tranchée d'un seul coup roula comme une balle le sang éclaboussant les murs et giclant sur le visage du domestique. Poussant un hurlement qui n'avait plus rien

d'humain M. Tamadge se jeta vers l'horrible plaie afin de satisfaire son odieux instinct.

Horace me lâcha, c'était le moment qu'il avait choisi sans doute pour accomplir son œuvre vengeresse. Il fit un pas en avant, mais fut retenu dans son élan. Dans la pénombre une main avait saisi son bras, celui qui portait le stylet...

.....

Cette main appartenait à un homme qui se tenait à présent près de mon compagnon et, ébahie, je dus voir en cet individu celui-là même qui s'était trouvé dans ma chambre après mon incursion dans le couloir secret et qui nourrissait le dessein de cambrioler le châtelain. Par quel moyen cet intrus était-il revenu ? Horace, éberlué, partageait mon sentiment et allait laisser échapper une exclamation quand, déjà, le canon d'un révolver appuyé sur ses côtes lui en ôta toute envie.

Les événements se précipitèrent. Avais-je trahi, bien involontairement, notre présence ? Ou l'un des moellons de la muraille avait-il cédé et, en tombant, produit un bruit attirant l'attention ? Un seul fait fut certain : James qui s'apprêtait à trancher l'un des bras de sa victime s'immobilisa jetant un regard méfiant vers notre refuge.

— Qu'y a-t-il donc ? s'enquit le châtelain inquiet.

— Je ne sais pas, monsieur, mais on croirait...

— Quoi ?... Pour l'amour du Ciel, parlez !

— Heu ! Il me semble... poursuivit le domestique qui n'acheva pas sa phrase. Mieux vaut que je regarde moi-même.

— Non! ne vous éloignez pas ! Voyez dans quel état je me trouve. Du sang... d'abord vous verrez ensuite...

— M'en f... ! grogna l'autre en abandonnant sa hache. Puisque vous voulez savoir ce que je pense, voilà mon avis : il y a quelqu'un à côté. Dans ce cas nous sommes perdus !

Il s'empara à nouveau de sa lanterne, bien décidé à en avoir le cœur net.

Evidemment, en cet instant, j'étais entourée de deux hommes susceptibles de me secourir mais je me sentis froid dans le dos rien qu'en songeant que nous allions être découverts ? Que deviendrons-nous ? Je n'eus pas longtemps à me le demander. Horace le savait trop bien et, avant que l'homme qui portait toujours son masque ait pu l'en empêcher, il lança son arme vers James. Soit que sa main eut tremblé ou qu'il ne fut plus maître de ses nerfs, le poignard manqua son but et au lieu d'atteindre le majordome brisa le verre de sa lampe. L'autre la laissa choir en poussant un cri et nous fûmes replongés dans un obscurité totale !

Ce qui s'ensuivit fut indescriptible. Des cris s'élevèrent, un corps tomba, un vacarme assourdissant domina la mêlée car il y avait bataille mais sans que l'on puisse discerner quels étaient les adversaires.

Déjà, je m'apprêtais à battre en retraite, n'ayant plus que l'idée de reprendre au plus vite le souterrain quand je me trouvai saisie à mon tour et violemment projetée sur le sol. Je ne savais à qui j'avais à faire et me débattis en vain ; l'homme qui s'acharnait sur moi m'étranglait presque. Je crus ma dernière heure venue ! Heureusement qu'à ce moment décisif quelqu'un donna de la lumière. Peu après je pus reprendre haleine : d'un coup d'œil je vis que mon cambrioleur nous éclairait avec une lampe de poche, moi et mon mystérieux agresseur qui pesait de tout son poids sur mon corps mais bientôt me dégagea. Pétrifiée j'avais reconnu l'auteur de cette inqualifiable sauvagerie : Horace qui faisait tout son possible pour m'achever. Lui, également, reconnut son erreur. Il m'aida de son mieux à me relever, fort gêné :

— Miss Rossmore ! proféra-t-il, et moi qui croyais tenir une de ces fripouilles ! Je suis impardonnable... Quelle stupidité, mille excuses, mademoiselle. Et les autres... où sont-ils ?

— C'est aussi ce que je me demande ! ré-

pliqua une voix qui était celle de l'homme masqué. Facile à deviner : tandis que nous nous battions entre nous, ils ont pris le large ! Sacrée déveine. Mais peut-être pouvons-nous encore les rattraper, ne perdons pas un instant !

Là-dessus, il s'élança dans le couloir sans se soucier de ce que nous allions devenir.

Horace avait ramassé son poignard et, tout en me soutenant, m'incitait à le suivre, décidé sans doute à joindre ses ennemis coûte que coûte ; j'avais déjà pu constater que cet homme s'y retrouvait merveilleusement dans le château et il m'en donna une nouvelle preuve : au lieu de prendre, comme je m'y attendais, l'escalier qui menait à mon appartement, il tourna dans l'autre direction pour aboutir dans un endroit qui devait être le hall. Là, personne ! Nous pûmes nous en rendre compte car mon guide avait trouvé sans hésitation le commutateur électrique et avait allumé.

Son premier soin après m'avoir désigné un siège que j'acceptai, fut de me questionner :

— Quel est donc cet homme masqué qui m'a empêché d'infliger à cette canaille la mort qu'il méritait ? Vous le connaissez, j'en suis sûr !

— Pas du tout ! Vous-même avez pu re-

marquer qu'il dissimule avec soin son visage. Le seul soir où il m'est apparu tout à fait par hasard il m'a déclaré avoir pénétré dans le manoir aux fins de cambrioler le châtelain ; le coffre-fort contient, selon lui, un trésor inestimable ! Lorsque je l'ai supplié de faciliter mon évasion il a accepté après quelques réticences ; il n'en est pas moins vrai que, par ma faute, cette tentative a échoué. C'est tout ce que je sais.

Mes explicaions n'eurent point le don de satisfaire mon interlocuteur.

— Je trouve votre réponse fort suspecte. Enfin, je n'ai pas le temps d'approfondir la question pour le moment, éclaicissons un autre point. Depuis que je n'ai pas mis les pieds ici il s'est écoulé bien des années, aussi veuillez me rappeler, je vous prie, où est située la chambre du maître de céans.

— Je... l'ignore ! balbutiai-je.

— Mensonge !

— Vous osez ?

— Oui, vous essayez de feindre mais rien ne m'empêchera entendez-vous, rien ni personne, de me venger... aussi vrai que je m'appelle Horace ! Devrais-je employer d'autres moyens pour vous faire parler ?

— Lesquels ?

— La force, si c'est nécessaire ! Donc, vous

voilà prévenue : je vous somme pour la dernière fois de me donner des précisions. Suis-je un homme à fouiller les chambres une par une ?

Résister était une folie car, aussitôt que mon co-détenu se mettait en rage je voyais réapparaître la brute. J'accédai donc à son désir et lui indiquai :

— C'est au premier, au bout du corridor.

— Parfait ! clama-t-il, accompagnez-moi !...

.....

Bien entendu la porte était fermée, je l'avais prévu mais Horace tourmentant la serrure impatiemment sans résultat, donna un fort coup d'épaule et enfonça le battant.

La chambre à coucher du châtelain était vide. Les vêtements éparpillés sur différents meubles et sièges, les draps et les couvertures à moitié défaits montraient clairement que M. Tamadge avait quitté son lit peu auparavant.

— Il s'est sauvé à temps ! grinça mon compagnon ne découvrant nulle part, malgré les recherches entreprises, le châtelain. Mais il n'ira pas loin ! Il ne manque en ce manoir ni cachettes, corridors ou escaliers secrets ; je les connais tous et, je le jure, il ne m'échappera pas ! Je passerais plutôt ma vie à chercher l'assassin de Sandy !

Il était superflu de s'attarder dans cette pièce et nous la quittâmes rapidement. Horace passa sa main sur son front, indice d'une profonde réflexion :

— Autant que je me souvienne, fit-il enfin, le cabinet de travail doit se trouver tout de suite à gauche. De mon temps c'était ainsi... L'avez-vous repéré, Miss Rossmore ?

— Franchement, c'est trop me demander ! Je n'y suis jamais entrée et avec la meilleure volonté, ne puis vous l'indiquer.

— Tant pis, je vais m'en assurer.

Là aussi c'était fermé à clé. Cet homme étonnant qui avait insisté pour que je l'accompagne eut raison une fois encore de la serrure et sans la moindre hésitation mit la main sur le bouton d'électricité. Il ne s'était pas trompé : les lieux étaient bien connus de lui et je n'en revenais pas ! Donc je voyais le bureau de M. Tamadge ! Magnifique pièce, certes ! L'ancien s'y alliait à merveille avec le luxe d'à présent... Jusqu'au haut plafond s'élevaient des boiseries sculptées curieusement, au-dessus d'un secrétaire en marqueterie une immense glace d'époque, des tableaux de maîtres, un mobilier de toute beauté en palissandre et d'épais tapis persans couvraient le sol. Les fauteuils bas et confortables étaient en cuir de Cordoue comme ceux des autres pièces, mais... décep-

tion... le maître n'était pas là. Pas plus M. Tamadge que James

Un coffre-fort, un peu en retrait, de dimensions assez grandes mais solides malgré qu'il parut dater d'une autre époque, retint mon attention. C'était donc là ce meuble blindé dont j'avais entendu parler, objet des convoitises de mon cambrioleur !

Horace me laissant à ma contemplation restait silencieux. Lentement il s'approchait d'un siège, caressait un cristal ou passait les doigts sur le secrétaire comme s'il lui rappelait des souvenirs. Un léger tremblement avait succédé à son attitude tout à l'heure si assurée : il se laissait dominer par ses sentiments et je crus même apercevoir des larmes dans ses yeux.

— Rien n'est changé ! marmotta-t-il, tout est là, tel que je l'ai laissé ! Regardez ce bureau, il a été placé voici plus de deux siècles... Et sur cette chaise je me suis assis maintes et maintes fois, lorsque jeune homme encore, j'écrivais de vibrantes lettres d'amour ! Elles étaient destinées à la femme que j'adorais, la créature rêvée, ma femme... Pauvre Clarisse, je la revois comme si c'était hier, avec ses frou frou en soie et son grand chapeau de paille d'Italie ! Dire qu'elle est morte de chagrin quand on lui apprit que je finirais mes jours dans un asile de fous... Et

comme elle était belle, si blonde avec ses yeux noirs aux longs cils ! Vieille histoire, décidément... Tout cela est fini, perdu, irrémédiablement !

Accablé par ces réminiscences du passé, cet homme à l'humeur si fantasque céda à son impulsion, couvrit son visage de ses mains et je vis à la contraction de ses épaules qu'il n'essayait même plus de réprimer sa détresse. Désespoir tragique, dont le secret restait pour moi entier...

XIV

OU TOUT TOURNE AUTREMENT QU'ON NE PENSE...

Pourtant cette nouvelle défaillance passa aussi vite qu'elle était venue. Recouvrant un calme apparent, du moins, plus aisément que je ne l'aurais supposé, Horace s'approcha de moi :

— Tout ceci, mademoiselle, me confia-t-il, doit vous donner une singulière opinion de moi ! Je crains d'avoir été pour vous, depuis que nous avons quitté la clinique du docteur Bruce, la cause de bien des tourments... Je n'en suis pas responsable et je fais appel à toute votre indulgence ; un jour, j'en suis certain, vous m'approuverez pleinement. Si je me suis laissé gagner par une trop grande émotion, pardonnez-moi ! Mais que peut sur lui-même un être comme moi lorsqu'il revient, tel un ressuscité, parmi les vivants qui ne veulent plus de lui ? Ils me croient si loin que je n'en reviendrai jamais ! Lorsque le malheur vous a accablé trop longtemps, il n'y a plus de limites à un besoin de revanche

d'un sort aussi inique. Ai-je donc trop présumé de moi-même !

— A votre place ! rétorquai-je, je cesserais cette chasse à l'homme. Nul n'a le droit de faire justice, sur cette terre ! Ces murs de plusieurs siècles ne vous disent-ils pas que les humains ont créé des lois pour ne pas céder à leurs instincts ? Nous possédons des juges capables de vous faire obtenir satisfaction...

Il hocha tristement la tête, bien résolu à ne pas déroger à sa résolution première.

— Non ! Aucun homme ne peut évaluer tout le mal que l'on m'a fait... ni me rendre justice ! Moi seul sais ce que j'ai enduré, aussi est-il préférable d'en rester là sur ce sujet. Vous ne comprenez pas... vous ne pouvez pas comprendre ! Mais je sens une grande force qui me mène : l'heure suprême approche...

Après qu'il eût embrassé d'un dernier regard attendri ses chers souvenirs, il m'entraîna hors de la pièce.

— Maintenant, il s'agit de découvrir où cette canaille s'est réfugiée, comme je vous l'ai expliqué, il dispose de nombreux moyens pour se soustraire à nos recherches.

— Qui sait s'il n'a pas quitté le manoir ? insinuai-je.

— Jamais de la vie ! Nulle part il ne serait

plus en sûreté, mais il doit savoir que je suis là et que je me montrai impitoyable.

— Quelles sont vos intentions ?

— Si j'en avais la moindre idée ! Fouiller le château, mais il est grand ! Par où commencer ? Comment s'y prendre ? Nous jouons au plus malin et il me faut agir vite.

Horace, à vrai dire, se montrait quelque peu désemparé. Une certaine fatigue se peignait sur ses traits et moi-même, j'eus accepté avec joie de m'aller coucher ; mais certes pas dans cette demeure...

J'allais donc me résoudre à suivre mon interlocuteur qui me devançait de quelques pas, lorsqu'un mince rais de lumière qui filtrait, provenant du bureau.

— Auriez-vous omis d'éteindre ? demandai-je vivement à Horace en le rejoignant.

— Où donc ?

— Dans le cabinet de travail...

— Non, pourquoi ça ?

— Voyez vous-même !

Il regarda attentivement puis conclut :

— Bizarre ! fit-il en collant son oreille au battant, cette clarté ne provient pas du lustre, mais d'un des coins de la pièce. Qui donc serait-ce ? Lui ! se croyant en sécurité...

Avec d'infinies précautions, mon compa-

gnon tourna le bouton de la porte qu'il poussa légèrement juste assez pour qu'il put entrer ; spontanément, je me précipitai derrière lui.

A l'intérieur, quelqu'un était fort occupé, ce qui l'empêcha de s'apercevoir tout de suite de notre irruption discrète ; un homme s'éclairait à l'aide d'une bougie, courbé en deux sur le coffre-fort et nous tournant le dos, tentait d'ouvrir le meuble blindé avec une clé qu'il y avait déjà introduite, faisant partie de tout un trousseau que l'intrus tenait en main.

Il était tellement absorbé par son délicat travail qu'il ne se douta même pas du manège d'Horace : celui-ci, tel un chat, se ramassa sur lui-même, prêt à l'attaque. Quant à moi, je ne doutai pas que c'était le mystérieux cambrioleur... Mais, surprise ! La main qui se posa lourdement sur son épaule le fit se retourner brusquement et nous vîmes tous deux la face vulgaire de James pris en flagrant délit...

.....

Quoi de plus angoissant que de considérer en même temps ces deux hommes s'affrontant dans un seul regard : le majordome qui ne cherchait pas à dissimuler l'immense frayeur qui l'étreignait tandis que son vis-à-vis le fixait avec une expression disant clairement le

sort qu'il lui réservait. James, après avoir été secoué par des frissons convulsifs, recouvra l'usage de la parole :

— M. Horace !

— Oui, chien galeux ! C'est bien moi et si tu m'as reconnu, tant mieux ! Ton heure est venue, tu vas me payer cher tes trahisons. Car on peut te qualifier non seulement de traître mais encore de criminel ; ta présence ici en un pareil moment fournit la preuve manifeste de tes bassesses : le sol brûlait sous tes pieds ? Tu jugeais plus prudent de te défiler surtout lorsque tu te serais emparé de ce qui ne t'appartenait pas. Trop facile, mon bonhomme ! Sale fripouille qui aurait dépouillé son maître de ses richesses... continua-t-il comme ses yeux lançaient des éclairs de colère, tu n'as pas volé ton châtiment, je m'en charge entends-tu ? Personne, non, personne ne pourra t'arracher à ma main vengeresse.

Tout le cynisme qu'affichait auparavant l'interpellé, cet être méprisable, était tombé ; le complice orgueilleux et impénétrable du châtelain faisait place à un homme rampant qui craignait pour sa peau. Il acheva de perdre toute contenance lorsqu'il vit la lame briller à la lueur vacillante de sa bougie posée tout près de lui.

— Pitié ! clama-t-il en se jetant à genoux et se tordant les mains de désespoir, élevant les

bras vers celui qui le tenait à sa merci dans un geste de supplication éperdue.

« Je suis innocent ! Jamais je n'ai souhaité le mal ni voulu tuer... C'est mon maître qui m'a ordonné de...

Horace l'interrompit par un rire dur :

— Suffit ! Quelle vermine ! Tu ne mérites que des supplices raffinés pour les mensonges que tu ajoutes à tes forfaits ! Comptes-tu pour rien les souffrances que l'on m'a infligées et ce qu'a enduré cette jeune femme que tu reconnais sans doute ?

A ces mots, le fourbe me jeta un rapide coup d'œil et son désarroi s'accrut :

— Laissez-moi la vie sauve, implora-t-il, je ferai tout ce que vous voudrez !

— Lâche ! Avoue, alors...

— Que voulez-vous savoir ? Je parlerai si vous avez pitié de moi...

— Où se trouve ton maître, le châtelain ? fit brusquement mon compagnon.

Bien qu'il ait prononcé ces paroles presque brutalement, une faible lueur d'espoir se peignit sur les traits contractés du majordome et sa face vilaine, livide tout à l'heure, se colora d'un afflux de sang. Pouvait-il encore échapper à la mort ?

— J'attends ! reprit Horace impatienté.

— Grâce ! balbutia l'autre en voulant se garer du couteau qui déjà s'élevait.

Mon compagnon avait-il changé d'avis et décidé de précipiter l'exécution ? Il préférait donc tuer d'abord James quitte à remettre son autre dessein à plus tard... C'est, du moins, ce que je crus et, ne pouvant supporter plus longtemps l'angoisse de cette alternative, j'empoignai le bras qui se préparait à porter le coup mortel, l'empêchant de s'abattre.

— « Tu ne tueras pas ! » est-il écrit dans la Bible, dis-je à celui qui eût été un meurtrier.

Mal m'en prit de me dresser entre les deux ennemis, car Horace me projeta violemment en arrière sans m'écouter et, les yeux congestionnés, apostropha le majordome dont le front était mouillé de sueur :

— Pour la dernière fois, me révéleras-tu où est celui que je cherche ?

— Dans la chapelle ! lui fut-il répondu d'une voix blanche.

— Voilà certes l'endroit où je n'aurais pas été voir ! ironisa l'homme à mes côtés. Je vais vérifier immédiatement si tu as dis la vérité, drôle ; allons... en avant, et gare à toi si tu m'as induit en erreur ! N'essaye pas de fuir car à la moindre tentative tu es mort ! Compris ?...

James s'exécuta en tremblant. D'un coup d'œil impérieux mon guide me fit compren-

dre que je devais me joindre à eux, ce que je fis sans murmurer, mais bien à contre cœur. De quelle monstruosité allais-je encore être témoin ?

Après que le majordome eût appuyé légèrement sur un bouton dissimulé sous l'un des cadres ornant le panneau, près du coffre-fort, le mur tourna sur lui-même démasquant un espace suffisamment large pour que nous passions un à un. Il nous précéda suivi d'Horace et moi fermant la marche. Plusieurs fois la bougie faillit s'éteindre, le serviteur étant obligé de la protéger de sa main gauche. Nous n'échangeâmes pas un mot pendant ces minutes-là, plongés respectivement dans nos propres réflexions : Le premier songeant au péril qu'il courait, mon compagnon ne vivant plus que pour sa passion de justice qui le menait, et moi-même terrifiée plus encore par ce qui m'avait bouleversée jusqu'à présent... Silence pesant où nous descendîmes lentement, risquant au moindre faux-pas de glisser et de nous rompre les os dans ce passage mal éclairé dont les marches usées et inégales déroutaient nos pas ! Encore une issue secrète ! Jamais je ne me serais doutée qu'il en existait dans toutes les pièces du manoir mais Horace, lui, ne l'ignorait point puisqu'il m'en avait avertie.

Nous atteignîmes ainsi la dernière marche où James s'arrêta, attendant qu'on lui don-

nât un ordre précis. Nous nous trouvions devant un portail bas chargé de vieilles ferrures, à la poignée en bronze. C'était là l'entrée de la chapelle.

— Ouvre! articula le timbre que je n'avais déjà que trop entendu.

Le battant de bois vermoulu grinça sur ses gonds, les deux hommes pénétrèrent dans le lieu saint où j'entrai à leur suite. Une odeur d'encens flottait dans l'atmosphère. La bougie éteinte, une faible clarté nous guidait seule vers l'autel devant lequel, agenouillé sur un prie-Dieu, un homme était prosterné, les mains jointes. A pas de loup nous nous approchâmes tout près de lui si bien que nous pûmes nous rendre compte que, plongé dans une méditation profonde, la tête penchée, il ne se doutait pas de notre présence. A sa robe de chambre, je l'avais reconnu immédiatement : M. Tamadge lui-même.

Confessait-il ses pêchés ? Horace lui en laissa le temps, se réjouissant déjà de l'acte monstrueux qu'il avait longuement prémédité et qu'enfin il allait accomplir. Et lorsque le vieux châtelain se releva, il nous vit vaguement dans la demi pénombre :

— C'est vous, James ? fut sa première parole.

L'autre ne se souciait guère de répondre ce qui incita son maître à s'avancer vers nous

Mais, avant qu'il ait pu esquisser un mouvement, son sosie vint se planter de toute sa largeur en face de lui. Tamadge retint une exclamation étouffée.

— M'attendais-tu, Henry ? demanda mon compagnon gravement.

— Un revenant ! gémit le châtelain en s'appuyant à un pilier pour ne pas tomber. Horace ! Les morts ressuscitent donc ?

— Oui, je reviens de loin... Et tu ne te fais aucune illusion sur la raison de ma venue, n'est-ce pas ? Nous n'avons rien à nous dire, indigne descendant d'une grande famille ! Simplement à régler nos comptes.

L'attitude du vieillard ainsi interpellé se mua en une expression d'épouvante. Le coup avait été trop rude : les yeux écarquillés, sa bouche aux lèvres minces ouverte, toute sa personne se figeait en une expression de frayeur inexprimable.

« Ainsi, poursuivait son juge, c'est grâce à tes agissements criminels que j'ai passé une partie de mon existence dans un asile de fous ! Tu n'es pas seulement responsable de ma vie gâchée mais de celles de Clarisse et de Sandy. Usurpateur ! tu nous as tout pris, la mesure est comble, je viens pour te voir expier sous mes yeux...

L'ancien détenu de la clinique ne se dominait plus, cédant à son excitation croissante

l'autre n'essayait même pas de se défendre. Je savais trop bien que ce serait peine perdue que de tenter un geste pour sauver le malheureux Tamadge, car c'eût été m'exposer inutilement. Mais je ne voyais en cette minute qu'un homme déchaîné, demi dément, et un malade qui dans un instant allaient consommer un acte sanguinaire, inhumain, une horrible boucherie ! Or, comme Horace préparait sa vengeance suprême, un cri rauque s'éleva qui retentit longuement sous la voûte de la chapelle. En même temps le châtelain chancelait et tombait comme une masse, de tout son long sur la mosaïque. La dernière émotion avait été trop forte, M. Tamadge succombait à un arrêt du cœur : il venait de rendre le dernier soupir... Ainsi la mort devait-elle le toucher en cet instant, mais non comme on l'avait prévu !

Etrange châtiment ! Il régnait dans ce lieu, près de l'autel jusqu'où un homme était venu chercher celui qu'il voulait tuer, un calme solennel, impressionnant. L'Eternel venait de manifester sa puissance, étendant sa justice divine sur ces deux ennemis à la fois. Il s'était fait juge, épargnant ainsi à celui qu'aveuglait sa passion de vengeance, de devenir un assassin...

Horace ne comprit pas immédiatement ce qui s'était passé, mais en face du corps inerte de Tamadge, il s'inclina enfin devant la Force

qui l'avait précédé et qui régnait sur tous les hommes.

Nous restâmes un moment à méditer sur ce grand acte de justice qui nous dépassait quand, tout à coup, je crus entendre un léger déclic dans mon dos. Me retournant, je constatai avec une stupéfaction sans bornes que James portait de solides menottes.

— Et c'est bien ainsi ! ponctua une voix dans l'ombre. Vous pouvez vous estimer heureux, M. Horace Tamadge, de n'être point un meurtrier !

C'était l'homme au masque, mon cambrioleur, qui s'exprimait ainsi...

XV

CE QUE RACONTA LE DEUXIÈME TAMADGE...

A travers les vitraux du hall, de pâles lueurs indécises annonçaient le jour proche. Moins d'une demi-heure s'était écoulée et nous nous trouvions réunis tous dans la pièce d'entrée. Bien que ce moment ne fut guère choisi pour un long entretien, aucun de nous ne songeait à se retirer en vue de prendre un repos pourtant bien gagné. Comment aurions-nous pu dormir après ces événements tragiques qui demandaient des explications. Pour ma part, ma fatigue s'était dissipée comme par enchantement, tant ma hâte était grande de démêler ce imbroglio dans lequel on m'avait jetée...

Pour la première fois depuis qu'il m'était apparu à sa manière étrange, le malandrin retira son masque et montra enfin son véritable visage. Un homme jeune encore, à la figure glabre, aux cheveux bruns tirés en arrière, aux traits caractéristiques, vrai fils d'Albion que l'on eût pu comparer à un étudiant

d'Oxford ou de Cambridge, tel était cet énigmatique personnage qui essayait de cacher une certaine gêne sous un sourire.

Nous ne cessions de le dévisager avec un étonnement grandissant tandis qu'il parlait. Quand je dis « nous », cela signifie Horace (je le nommais toujours ainsi), James, l'air lamentable et moi-même.

— Il se fait tard ! constata-t-il avec embarras, Miss Rossmore et vous, M. Tamade, vous devriez aller vous coucher. Demain nous pourrons nous entretenir longuement sur cette affaire qui, je n'en doute pas, vous intéresse.

— Vous n'y songez pas ! protestai-je. Il me sera impossible de tenir en place et permettez que je m'étonne que vous veuillez nous fausser compagnie... car, c'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Deviné ! approuva l'autre sans plus de difficultés. Mon intention est de mettre le majordome en lieu sûr...

— De quel droit ? interrompit celui que l'on appelait maintenant M. Tamadge et qui, sans se mêler au débat, l'avait suivi d'un air accablé.

— Du droit que me dicte mon devoir, tout simplement. Il est bon que vous sachiez, monsieur, que si Miss Rossmore a cru réellement avoir affaire à un malfaiteur, je n'ai d'un cambrioleur que l'apparence. En réalité j'ai

l'honneur d'appartenir à la police, étant détective inspecteur de Scotland Yard ; mon nom est Wood... Dudley Wood !

— Un détective ! m'écriai-je. Mais pourquoi toute cette mise en scène ?

— Votre curiosité est compréhensible, mademoiselle, acquiesça le jeune homme, mais il ne m'appartient pas de parler le premier, n'ayant joué, en somme, dans cette enquête qu'un rôle de second plan... M. Tamadge, fit-il en se tournant vers Horace qui l'écoutait de plus en plus effaré, si vous consentez à dévoiler votre secret, je crois pouvoir vous assurer qu'il n'y a à cela aucun inconvénient ! James, ici présent, est à même de confirmer vos dires, s'il y a lieu !

Celui qui ressemblait au châtelain à s'y méprendre, respira profondément, s'éclaircit la voix, puis :

— Soit ! J'accède à votre désir, M. Wood. Il ne me reste en effet plus de raisons de me cacher... L'autorité que vous représentez a le droit de savoir et c'est à moi de révéler la vérité. Pourquoi différer mes aveux, si l'on peut les qualifier ainsi, remettre à demain ? Non ! J'étouffe, je n'en puis plus, et ma confession me fera du bien.

Lentement il commença, et c'est ainsi que j'entendis le récit le plus émouvant, l'histoire la plus invraisemblable qu'il me fut jamais donné d'écouter. Mais les jours passés au Co-

doban Manor puis ceux qui suivirent, à la clinique du docteur Bruce, ne m'avaient-ils pas montré que la vie vous réserve des surprises bien inattendues qu'un auteur, même doué d'une imagination débordante, n'eût pu concevoir et encore moins écrire...

— Lorsque mon arrière grand-père, riche commerçant de Hull, vint dans cette région pour s'y fixer définitivement, conta notre interlocuteur, il acheta ce château dans le but d'y vivre en paix et d'assurer à sa postérité un héritage digne de son nom. Dans son testament, il précisait que cette demeure familiale devait passer de père en fils, de génération en génération, et rester telle qu'il l'avait aimée avec tous ses souvenirs et son histoire. Mon grand-père, puis mon père, Arthur Tamadge, respectèrent pieusement cette dernière volonté qui leur était si chère, la vieille maison étant leur plus grande fierté. D'une heureuse union naquirent deux fils : deux frères dont j'étais l'aîné ; l'un se nommait Henry et moi-même reçus le prénom d'Horace. Hélas ! dès l'enfance, des disputes nous séparèrent continuellement, mon frère éprouvant à mon égard, sans que je puisse en connaître la raison, une terrible aversion qui ne fit que se préciser avec les années. Il faisait le désespoir de nos parents, menteur et de caractère difficile et ombrageux, Henry prit le mauvais chemin. Souvent il s'attira

de sévères réprimandes paternelles, ce qui n'avait d'autres résultats que d'attirer une jalousie sournoise envers l'élève studieux que j'étais naturellement. Je ne m'étendrai pas sur les détails de nos mésententes constantes. Que l'on sache simplement qu'à Oxford, où j'allai parfaire mes études, je donnai de grandes satisfactions à ma famille tandis que lui en était devenu la bête noire. Qui m'eût dit qu'un jour il deviendrait un criminel ? Cela je ne l'aurais jamais cru, si malheureusement... Mais n'anticipons pas ! Donc je m'établis à Londres comme avocat et peu après me mariai avec une ravissante jeune fille, Clarisse ! Nous eûmes un fils qui se nomma Sandy et que nous chérissions tendrement. Les mois et les ans passèrent, mon père mourut et ma mère l'ayant précédé de peu dans la tombe, nous prîmes connaissance de ses volontés dernières : il partageait équitablement ses biens entre mon frère et moi, bien que celui-ci fut un véritable vaurien. C'est ainsi que j'héritai du domaine ancestral tandis que l'autre part était constituée par d'autres propriétés et biens divers. Henry ne tarda pas à dilapider l'argent péniblement acquis par nos aïeux et vint à plusieurs reprises me demander mon appui. Je l'aidai de mon mieux dans différentes circonstances jusqu'au jour où, lassé, je refusai net. Dès lors il élabora un plan digne de sa méchan-

ceté et de son ambition des richesses que je gérais de mon mieux. Il trouva un allié dans un domestique que les miens avaient toujours bien traité et en qui ils remettaient toute leur confiance : James. Oui, il me faut en venir à parler de cet individu qui est là, à mes côtés ! Par quel moyen Henry, dénué de scrupules, et cet indigne majordome purent-ils en venir à leurs fins ? Je ne sais... Mais ils mirent un tel acharnement contre nous et calculèrent si bien leur plan qu'ils parvinrent à me faire passer pour un demi-fou aux yeux de tous. De là à dire que j'étais malade et dangereux, il n'y avait qu'un pas. On les aida à le franchir : ils achetèrent la complicité d'un médecin complaisant ayant quelque influence à la clinique et qui est d'ailleurs mort peu après, pour me faire enfermer à l'asile que dirige actuellement le docteur Bruce. Henry me fit destituer de mes droits, puis prit possession du château, mon fils étant encore enfant. J'eus beau supplier, menacer, implorer, mes protestations restèrent sans écho ; c'était un cœur de pierre qui ne se laisserait pas toucher. En effet, peu après, les portes de l'établissement se refermaient sur moi et mon frère croyait bien que je n'en reviendrais jamais. Ma femme, que cette affreuse nouvelle qu'on lui apprit sans ménagements, avait fortement ébranlée, ne

put résister à un tel chagrin : elle mourut sans me revoir.

« Quant à Sandy, mon fils, j'ignorais ce qu'il était devenu ! Vous imaginez à présent dans quelles tortures atroces je me rongeais. Combien de fois n'ai-je point songé à attenter à mes jours ?... Ou bien j'envisageais de m'évader... Impossible ! Du temps passa encore, je restai des jours entiers dans ma cellule, brisé, traînant le fardeau de ma vie désormais inutile puisque ceux qui m'étaient chers n'existaient plus. La seule pensée qui me soutint fut l'idée folle de retrouver mon fils alors que j'ignorais même s'il était vivant... Puis, quelques années plus tard, les médecins qui m'entouraient décrétèrent que mon état s'était sensiblement « amélioré » et moi, à qui l'on avait passé jadis la camisole de force, je me la vis retirer, jouissant peu à peu d'une liberté relative. On m'employa à divers travaux comme de sarcler par le beau temps, faire des commissions, et autres menues tâches ; désormais le docteur Bruce me considérait davantage comme une sorte d'aide que comme un véritable malade mais n'eût consenti pour rien au monde à me laisser partir. « Idée fixe » ! disaient les praticiens lorsque je protestais de la parfaite possession de mes facultés... Pire : ils me riaient au nez ! C'était à désespérer, ou bien il fallait me contenter du faible avantage que je

possédais : on me laissait aller et venir à ma guise, ne me considérant plus comme un fou dangereux !

« C'est alors que la soif de vengeance commença à me tourmenter et que ce but suffit à faire naître en moi le projet d'une évasion longuement préparée. Je m'y appliquai minutieusement puisque l'on me laissait tranquille et, au moment précis où j'allais passer à la réalisation, un hasard miraculeux me servit, achevant de me décider : la venue à la clinique de Miss Rossmore, vous, mademoiselle !

« Lors de votre arrivée, j'écoutais la conversation derrière la porte, puis je fouillai dans les dossiers pour parfaire mon opinion et je fus vite convaincu que mon frère, pour des raisons que je connaissais mal mais qu'il m'était permis d'imaginer, vous condamnait au même sort que moi. Puisque j'avais l'intention de m'enfuir, pourquoi ne vous emmènerais-je pas ? Cela me donna du courage et c'est ainsi que je me mis en correspondance avec vous, ce qui m'était relativement facile étant donné que je circulais à ma guise dans la maison.

« Vous savez le reste : notre tentative ayant réussi, je revis la demeure de mes ancêtres non sans émotion et mon cœur se serra à la pensée que Sandy aurait dû y vivre, choyé et heureux. Mais au moins, je punirais

les coupables, ceux qui m'avaient causé tant de souffrances...

Emu au point qu'il ne pouvait plus parler, le narrateur s'arrêta, touché dans les fibres les plus secrètes de son âme. Que pouvions-nous faire d'autre que de respecter par notre silence l'évocation de ces souvenirs douloureux ? De lui-même, il reprit :

— Excusez-moi ! C'est si pénible ! Vous me comprenez... Je pleure ma vie gâchée, ma femme et mon fils disparus. Mais là-dessus, en ce qui concerne Sandy du moins, vous, Miss Rossmore, ou vous, monsieur, en savez plus que moi !

Il s'était adressé au détective qui hocha la tête peu disposé à répondre.

« Ne pourriez-vous me donner quelques détails ? insista-t-il.

A cette invite succéda un mutisme obstiné de la part de M. Wood comme de la mienne, ce qui incita notre interlocuteur à préciser

— Vous pouvez parler en toute franchise. Rien ne peut me toucher à présent ; tout est fini ! D'ailleurs le seul être qui. au plus profond de ma détresse. me fut resté fidèle. Porter, et qui se tenait au courant de tout ici a laissé échapper quelques allusions qui m'ont donné à penser... Oui, aussi incroyable que cela paraisse, je le voyais par-ci par-là puisque c'était lui le seul boucher qui fournisse en viande Codoban et ses environs. Par lui,

je sus qu'Henry détenait mon pauvre fils prisonnier ; vous voyez que je suis déjà un peu au courant et que vous ne ferez que confirmer, hélas ! mes suppositions.

Je ne savais comment éviter de me charger d'une tâche aussi délicate et ingrate quand, à ma grande satisfaction, M. Wood se décida à accéder au désir de M. Tamadge.

— Croyez, fit-il assez bas, que je partage en tous points vos sentiments ! Et c'est avec une grande compassion que je vais vous révéler l'exacte vérité.

En peu de mots, le policier fit le récit aussi succinct que possible — et je vis par là qu'il était étonnamment bien informé — de ce qui s'était passé au château ces derniers temps. Il précisa comment Sandy fut gardé à vue comme un animal, enchaîné au mur, ce qui contribua à la longue à en faire une véritable bête.

« Mais là n'est pas le plus tragique ! ajouta-t-il tristement. Le moment vint où votre fils — mais était-il responsable ? — voulut s'en prendre à Miss Rossmore. On le privait de nourriture et on l'habituait à ne manger que de la viande crue, ce qui explique qu'il ait cherché à se jeter sur elle aux fins de la dévorer. Ce fut le brave Porter qui, ne trouvant pas d'autre moyen de l'arracher à ce sort atroce, tua Sandy. Me permettrez-vous d'ajouter que dans une telle situation

j'aurais agi pareillement ? Et qui sait si ce n'est pas mieux ainsi ? Cette existence que menait le dernier descendant des Tamadge était indigne de son nom, de ses ancêtres...

« Il subissait un martyr atroce et la mort a été pour lui une délivrance ! Pour lui, et aussi pour votre frère car au fond c'était un malade, un sadique, disons le mot ! Vous ignorez encore, cher monsieur, qu'il s'adonnait à des cultes mystiques, croyant que ses sacrifices effaçaient ses péchés et persuadé que le sang de ses victimes qu'il buvait avec avidité redonnait la vie à son vieux corps... Il n'a pas commis seulement le meurtre de Sandy et celui du boucher de Codoban, mais encore bien d'autres. Pour exemple, je puis vous rappeler cette malheureuse que vous avez vue, Miss Rossmore, dans la cave et dont je vous ai donné le nom : Mary, en prétendant qu'elle était ma fiancée ! En vérité, je ne la connaissais pas. Vous comprenez mieux à présent la raison de ma venue. Trop de femme avaient disparu ces derniers temps dans le village et ses environs : la police locale ayant échoué car elle se heurtait à forte partie, on décida d'en référer à Scotland Yard et je fus désigné pour tirer cette affaire au clair. Connaissant les ruses du châtelain il me fallait taire ma véritable identité et pourtant m'introduire dans le manoir... Longtemps je réfléchis à ce délicat problème au-

quel je crus trouver une solution qui, pour offrir quelque danger, me semblait la plus indiquée ; ce sont les risques du métier et j'y suis habitué... C'est ainsi que je devins cambrioleur occasionnel et que je pénétrai nuitamment dans cette demeure inquiétante. La première personne que je rencontrai ce fut vous, mademoiselle, et cela ne laissa pas de me tourmenter ! Aujourd'hui je suis en mesure d'affirmer que l'ancien propriétaire du château était un Barbe-Bleue cruel qui ne reculait devant rien pour satisfaire ses appétits sanguinaires, apaiser ses instincts anormaux...

Wood se tourna vers le domestique qui, les yeux baissés, restait pétrifié et n'osait souffler mot :

« James ! dit-il, vous ne pourrez nier ce que j'avance ; vous savez que c'est l'expression même de la vérité et si vous escomtez une grâce de la part de vos juges il ne vous reste qu'une chance, parlez ! Et ne vous obstinez pas à feindre...

Un grave silence suivit pendant lequel on eut pu entendre la respiration de chacun de nous. Tous les regards étaient fixés sur le majordome qui paraissait en lutte avec lui-même. Il se sentait pris entre deux sentiments opposés et lequel des deux l'emporterait ? Mentir pour tâcher de s'en tirer envers et contre tout ou bien céder enfin à son secret désir de réparer ses fautes en faisant son

mea culpa... Enfin, il prit une grande résolution :

— Eh bien, c'est vrai ! déclara-t-il avec effort, mais si j'ai commis des actes impardonnables je tiens à dire ici que ce n'est pas entièrement ma faute ! Non que je veuille en charger mon maître puisqu'il est mort ; je lui souhaite au contraire qu'il trouve enfin le repos auquel il visait tant sur cette erre... Mais à qui bon nier ? Non ! Je vais me délivrer à mon tour de tout ce qui me pèse sur la conscience. Oui, j'ai servi pendant de longues années dans cette famille où le père, M. Arthur, m'honorait de sa confiance !

A cette évocation Horace sentit ses membres se raidir et les rides qui, au bas de son visage formaient deux profonds sillons, se creusèrent davantage. Mais il se domina tandis que l'autre continuait :

« S'il y eut au monde un être pour lequel j'éprouvai le plus profond respect, ce fut bien votre père, monsieur — il s'adressait à mon compagnon qui ne bougea pas — et s'il pouvait sortir de son tombeau il ne ferait que confirmer mes dires. Ne voyant en moi qu'un serviteur dévoué il m'en récompensait largement par ses bontés en n'a d'ailleurs jamais eu à se plaindre de moi. Cela ne m'excuse en rien, évidemment, reprit-il après une courte pause, et ne fait qu'aggraver mes faiblesses. Je m'en rends compte à présent mais il est

trop tard hélas ! pour y rien changer. J'ai mérité la potence et devant la mort qui me guette, irrémédiablement, je le sais, je ne me déroberai pas...

James en venait à la partie essentielle de son récit mais sa voix ne tremblait plus.

« Tout le mal commença le jour où M. Henry revint au château en votre absence, monsieur, fit-il à Horace. Seuls votre femme et votre enfant s'y trouvaient. Le visiteur me prit à l'écart dans le hall et me parla à peu près en ces termes :

— Vous ne me connaissez pas d'hier, vieux James ?

— Pour ça, non, répondis-je un peu interloqué ne comprenant pas où il voulait en venir.

— Eh ! que diriez-vous si, un beau jour, il vous tombait du ciel une belle fortune ? Tenez... dix mille livres...

« Bien que fort intrigué par cette question inattendue je ne perdis par mon bon-sens :

— Certes, je me réjouirais d'une aubaine pareille, monsieur ! Mais la vie m'a montré bien des fois qu'il n'y faut point compter ; un pauvre bougre comme moi ne reçoit pas une telle somme sans rien faire... Or, je ne vois pas trop comment je pourrais la gagner.

— En effet ! ricana-t-il, je n'ai pas l'intention de vous faire de cadeaux et vous devrez, pour ce, me rendre un petit service mais... presque rien !

« Je m'étonnai de plus en plus sachant que M. Henry ne pouvait posséder ces dix mille livres et encore moins me les donner. Il m'expliqua alors vaguement, très vaguement de quoi il s'agissait : je comprenais mal et donnai mon consentement sans me rendre compte de ce qu'il allait exiger de moi ! Oui, croyez-moi, je ne mens pas, car ce fut lui qui me contraignit à accepter cet arrangement. Il me prit en traître, usant d'un chantage qui devai avoir raison de mes scrupules : comment avait-il appris, en effet, que je m'étais approprié quelques babioles du service d'argenterie dans un geste irréfléchi ? Cela je ne le sus jamais... Toujours est-il qu'alors il me rappela cette indélicatesse en me menaçant de tout révéler à son frère et déjà je me vis honteusement chassé de cette maison où l'on me considérait presque comme de la famille ! Il sut me faire peur et me convaincre ; je ne me doutais pas alors que j'étais loin de soupçonner sa vraie nature ! Lorsque je compris à qui j'avais a faire, je ne pouvais plus reculer et devins un jouet entre ses mains ! Ah ! que n'ai-je pas enduré depuis ce temps. M. Henry m'obligea à me prêter à l'odieuse machination secrètement ourdie contre vous, M. Horace, et les vôtres ! Il fit miroiter devant mes yeux l'appât de l'argent et je devins son esclave servile. Cet homme était Satan lui-même et, une fois engagé avec lui, impossible

de reculer ! Oui, que de meurtres ont été commis dans cette demeure ! J'en frémis...

« Il s'attaquait aux femmes surtout, des servantes, ou des paysannes des alentours. Mais si vous accordez encore quelque crédit à mes dires croyez-moi, ce n'est pas ma main qui a tué, non ! Mon maître accomplissait ces sinistres exécution et moi, je devais découper avec sa hache les victimes dont il buvait le sang. A chaque fois lorsque je voulais réaliser ce projet il menaçai de me dénoncer et je savais qu'il tiendrait parole ; j'étais traqué, la vie devenait intenable... Quand il partit consulter Londres, je respirai croyant qu'il reviendrait guéri ou tout au moins qu'il cesserait la série de ses crimes ! Il n'en fut rien. C'était un possédé du démon et l'horrible boucherie continua de se dérouler sous mes yeux. Et toujours il trouvait de nouveaux arguments pour me vaincre, le dernier étant qu'il me ferait son unique héritier ! Je me suis montré assez bête pour le croire : tant pis pour moi... Je sais trop bien ce qui m'attend ! Mais puisqu'il faut absolument que l'on sache tout, il est nécessaire à mon sens que je donne encore quelques détails relatifs au séjour de Miss Rossmore ici. Mademoiselle, écoutez les déclarations qu'il me reste à faire, elles offrent pour vous un grand intérêt...

XVI

LA CONFESSION DE JAMES

« C'est bien contre mon gré et quoique je m'y soit opposé énergiquement que M. Henry se décida à engager une infirmière à demeure. Vous pouvez juger de mon étonnement lorsqu'il me fit part de sa résolution et seule la pensée qu'une femme allait désormais vivre sous le même toit que moi dans les conditions que je viens d'expliquer suffisait à me causer une sourde anxiété. Mon maître qui, d'habitude, se rangeait souvent à mon avis, ne voulut rien entendre à ce sujet :

« James, déclara-t-il, je me fais vieux vous ne l'ignorez pas et à mon âge on doit redoubler de précautions ! Une seule éventualité me fait peur, la mort ! Où allons-nous après ? Qui nous attend de l'autre côté ? Y a-t-il une seconde vie ? Ces questions sont mon plus grand tourment et c'est pourquoi je veux retarder le plus possible l'heure fatidique... Nul ne peut me donner de lumière sur

les mystère de l'au-delà et je ne suis sûr que d'une chose qui me terrifie : mes os pourriront un jour dans la terre. Si je m'observe j'ai encore la chance de durer quelques années et des soins éclairés me sont indispensable dorénavant. Aussi, ne revenons pas là-dessus, j'ai engagée quelqu'un.

« Devant la ferme volonté de M. Tamadge je dus me montrer conciliant mais ces propos n'avaient fait qu'accroître mon amertume. D'abord parce que la vie qu'il m'infligeait devenait intenable, ensuite parce que j'avais secrètement escompté sa mort prochaine, je l'avoue, ce qui m'aurait permis de jouir de tous ces biens que personne — je le croyais du moins — ne viendrait me ravir ! Mais revenons à ce qui nous occupe : la venue au manoir de l'infirmière engagée, vous, Miss Rossmore ! Si vous êtes juste à mon égard, mademoiselle, vous conviendrez que lors de votre arrivée ma conduite envers vous ne donna lieu à aucun reproche ; j'observai une attitude peut-être un peu froide mais correcte... Tout de suite vous avez témoigné un vif intérêt pour l'histoire se rapportant à la pièce que vous deviez occuper. Je n'ai en rien altéré la vérité et le récit que je vous fis se base sur des faits authentiques : la reine Anne de Boleyn avant son exécution, vécut dans cette chambre. Certes cette révélation ne pouvai que vous effrayer surtout énoncé un peu

brutalement mais elle obéissait à un plan bien déterminé conçu dans l'espoir de vous voir partir au plus vite ; je voulais vous faire peur ! En cela je me trompais cependant puisque, bien que pasablement impressionnée, vous avez accepté la situation avec un courage dont je fus surpris et vous vous êtes installée quand même. Mais craignant que vous n'en sachiez plus qu'il ne fallait, mon plus grand souci consista dès lors à vous tenir en dehors de tout ce qui pouvait me nuire. C'est pourquoi vous sentiez constamment ma présence et que mille petits faits qui, alors, vous parurent suspects s'expliquent d'eux-mêmes ! Lorsque vous avez feuilleté dans le hall l'un des livres qui constituait la distraction favorite de mon maître, je m'empressai de vous en dissuader alléguant que le châtelain interdisait formellement que l'on touchât à quoi que ce soit chez lui, ce qui, d'ailleurs, était vrai. Je ne faisais, en cela, que me conformer à ses ordres précis... Vous vous souvenez également qu'un peu plus tard, je vous informai qu'il était défendu de sortir dans le parc le soir ; vous avez compris depuis pour quelle raison : après dix heures je lâchai Igor, féroce jaguar que mon maître avait acheté pour sa tranquillité et qui lui servait de gardien. Car, depuis qu'il vivait à Codoban Manor, M. Henry était constamment poursuivi par la manie de la persécution ; il croyait

toujours qu'un danger le menaçait, voyait partout des fantômes, ombres de ceux et de celles qu'il avait tués.

« Il n'était pas rare non plus que je passe ma nuit debout à son chevet tandis qu'il était en proie au délire et seule, l'assurance que le fauve gardai les portes parvenait à le calmer. Igor bête sauvage par excellence, ne laisserait certes pénétrer personne... Mais ces excitations se renouvelaient de plus en plus fréquemment et le docteur O'Flaherty se dépensant avec tout le dévouement dont il était capable ne parvenait pas à les faire cesser n'en connaissant point la cause. Le médecin trop discret pour me questionner ne s'expliquait pas cette tension nerveuse extrême chez le châtelain et y voyait bien quelque anomalie mais ce n'est pas moi qui lui aurais révélé la vérité. Vous ne nierez pas, Miss Rossmore, que vous avez dédaigné mes sages conseils en voulant satisfaire votre curiosité — bien compréhensible, d'ailleur — ce qui eût pu vous coûter cher - Vous pouvez dire qu'il y a eu là un miracle car, tandis que je lâchais Igor comme de coutume, vous vous rendiez dans le parc où l'on aurait pu vous retrouver le lendemain déchiquetée...

« Quelqu'un, heureusement, vous défendit contre la bête déchaînée et ce quelqu'un qui blessa le jaguar. Je sus plus tard qui il était : Porter, le boucher de Codoban dont la pré-

sence au château me laissait à penser. Vous n'ignorez pas, monsieur, continua-t-il en se tournant vers l'inspecteur qu'il nous épiait pour servir les intérêts de M. Horace, mais alors j'étais loin de m'en douter. Quand enfin alerté par le coup de feu je découvris Igor blessé dans le parc je sus à quoi m'en tenir. J'eus d'ailleurs bien du mal à ramener la bête dans la cave qui lui servait de cage et de l'y enfermer en gardant le secret. A ce moment, vous avez voulu, mademoiselle, quitter immédiatement le château et en aviser mon maître qui bien entendu n'y consentit point. Il redoutait trop qu'une indiscrétion de votre part attirât l'attention et l'exposât à des représailles qu'il fallait éviter. Or, lorsque vous êtes entrée dans le hall pour parler au châtelain j'étais occupé à brûler les os des victimes dans la grande cheminée et, vous voyant surgir je fus pris de peur à mon tour et M. Tamadge qui apparut alors comprit qu'il devait à tout prix vous éloigner. Il n'hésita pas à simuler habilement une crise cardiaque afin de vous envoyer chercher le médicament ce qui me donna le temps de retirer en grande hâte les preuves trop accablantes que vous auriez pu trouver...

« Mais ce que j'avais tant redouté se produisit : mes craintes se confirmèrent : vous avez découvert le passage secret qui partait de votre appartement pour mener dans les

caves. Comment y êtes-vous parvenue ? Je l'ignore, mais c'est un fait. Ah ! combien de complications eussent été épargnées si vous étiez restée tranquille, mademoiselle ! Et comme je comprends votre dégoût devant la femme flagellée jusqu'au sang par la volonté du défunt et qui était étendue morte en attendant de subir le sort des autres qui l'avaient précédée. Bien caché, je vous ai épiée sans que vous ayez le moindre soupçon et c'est ainsi que je vous vis fuir précipitamment pour reprendre le chemin de votre chambre puis, comme je vous suivais à quelque distance, je vous entendis parler à quelqu'un. Surpris et intrigué au plus haut point, je ne fus pas long à établir que celui avec lequel vous vous entreteniez aux fins de faciliter votre fuite, ce qu'il accepta, était un homme que je ne connaissais pas. Il me fallut empêcher l'accomplissement de ce projet car je ne pouvais plus douter, d'après ce que j'avais entendu de votre conversation, que vous prépariez notre perte à mon maître et à moi. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire je descendis chercher une corde, remontai rapidement et, vous voyant près de la fenêtre, m'en servis comme d'un lasso lançant son extrémité dans votre direction. Le nœud coulant que j'avais fait se resserra autour de votre cou et c'est ainsi que je réussis à vous tenir prisonnière. M. Tamadge que je ne tar-

dai pas à mettre au courant de ce qui s'était passé m'ordonna de vous enfermer ce qui lui donnerait le temps de réfléchir au sort qu'il vous réserverait.

« Pressentant une incursion de la police je vous cachai donc dans une oubliette, près du hall après quoi je devais vous jeter dans la cave de Sandy. Bien m'en pris car, en effet, les recherches à votre sujet furent entreprises ; on s'inquiétait de votre absence mais le châtelain avait plus d'un tour dans son sac. Il falsifia un vieux reçu pour le montrer au sergent qui enquêtait, affirma que vous aviez quité le manoir selon votre propre désir et le représentant de l'ordre, n'ayant trouvé personne et pour cause, s'en fut en s'excusant La comédie avait réussi à merveille. Depuis ce jour mon maître perdit tout repos et espérait que Sandy se chargerait de vous tuer, sachant qu'il était devenu sauvage, ce qui faillit se produire par la suite, vous le savez.

« Mais j'avais commis une grave erreur en laissant Igor trop près de la cave de Sandy et le jaguar déjà furieux à cause de sa blessure parvaint à rompre la grille qui le séparait de son co-hobitant pour se jeter sur lui, entreprenant une lutte acharnée. Pour en revenir à l'homme-bête, on peut imaginer que le traîtement qu'on lui infligeait depuis des années avait réveillé tous les bas instincts de l'animal, éteignant en lui ses sentiments humains.

Son oncle voulant expérimenter jusqu'où irait sa bestialité le priva de nourriture normale pour ne plus lui donner que de la viande crue ; il s'y habitua si rapidement qu'il dévorait avec voracité toute chair fraîche ce qui le rendit à la longue fort dangereux. Dans les premiers temps, M. Tamadge descendait lui-même assister au repas de son prisonnier mais celui-ci se révolta contre les mauvais traitements réitérés qu'on lui infligeait — mon maître le battait avec une cravache — et se jeta un jour sur son tyran avec une telle force que sans mon intervention, M. Henry n'aurait pu s'en tirer. Car Sandy possédait une vigueur extraordinaire et bien des fois j'en trembais moi-même en lui apportant sa « nourriture » ! C'était vraiment un monstre qu'il était devenu à force de rester dans ce trou malsain... Cette nuit-là, donc, fut la dernière des deux bêtes, qui s'exterminèrent l'une l'autre. Ayant entendu les hurlements du jaguar et les coups de feu, je réveillai en hâte le châtelain et descendis avec lui dans les souterrains. Jamais jusqu'ici je n'avais éprouvé une telle angoisse et quand je découvris les deux cadavres il me fallut aussi me rendre à l'évidence que vous, mademoiselle, aviez disparu ! Ou étiez-vous ? Qui vous avait délivrée ? Dans cette situation tragique il me fallait trouver une solution immédiate car vous partie, nous étions perdus ! Ce fut M.

Tamadge qui eut une idée géniale : il téléphona au docteur Bruce, changea son timbre de voix comme s'il était encore sous le coup d'une grande frayeur en déclarant que son infirmière qu'il venait de congédier était revenue et le menaçait ; il la croyait devenue folle et demandait qu'on lui vienne en aide au plus tôt.

« Cela ne traîna pas ! Peu après la voiture était là — car, par un raccourci, la clinique n'est pas loin du château — et, lorsque vous vous considériez comme sauvés, vous fûtes bien accueillie. Je n'avais pu m'empêcher d'admirer le sang-froid de mon maître qui avait pris une telle décision avec rapidité d'autant plus que moi-même j'avais perdu la tête. Mais M. Tamadge se souvint dans ces instant dramatiques de son premier forfait qui avait si bien réussi ; pourquoi celui-ci n'aboutirait-il pas encore une fois et aussi bien ? En vous faisant enfermer nous étions à couvert : désormais vous pouviez parler, révéler tout ce que vous voudriez, personne ne prêterait attention à vos propos puisque chacun ne verrait en vous qu'une pauvre démente. celui qui vous avait arrachée à la griffe du fauve et s'immisçait un peu trop dans nos affaires, méritait à nos yeux le pire châtiment.

James se tut un instant comme s'il était au-dessus de ses forces de poursuivre.

— Continuez ? fit M. Wood. Votre récit nous intéresse au plus haut point.

— Eh bien ! Il ne me reste que peu à ajouter... Porter, comme je l'avais bien souvent remarqué s'occupait trop, ainsi que je vous l'ai dit, de ce qui ne le regardait pas ; tant qu'il venait au manoir pour apporter la commande habituelle, rien à dire, mais du jour où mon maître, pris de soupçons, supprima intentionnellement la livraison, je me mis à l'observer car il n'était pas rare que je le rencontrasse aux alentours du château ou même dans le parc. Il essayait de s'introduire dans la maison. Son compte était bon ! Fixé, désormais, je l'attirai dans un guet-apens...

— Et c'est vous qui l'avez tué ?

— Oui, c'est moi... car il n'y avait pas d'autre moyen !

.....

Le cynisme de ce bandit dépassait toutes mes prévisions ! Bien que j'aie été depuis longtemps édifié sur lui, je ne m'attendais pas à de tels aveux. Cet homme n'était pas seulement le digne aide de son instigateur criminel mais un vulgaire meurtrier ainsi qu'il venait de le dévoiler lui-même ! A le voir ainsi, sa tête plus courbée encore, enfoncé dans ses épaules et le regard fuyant, ce misérable avait l'air si

maladroit et ridicule à la fois que quelqu'un qui ne l'aurait pas connu autant que nous, l'eût pu prendre pour un pauvre innocent ; mais nous étions trop édifiés pour nous y tromper

— Continuez, James ! prononça gravement le détective du Yard rompant le lourd silence. Vous devez nous dire comment M. Tamadge connut ses futures victimes ?

— C'était beaucoup moins compliqué que vous ne paraissez le supposer, fut la réponse. Le châtelain aimait à se rendre de temps à autre au village où chacun lui portait une grande estime étant donné qu'il se montrait fort aimable et généreux envers les habitants. Personne n'aurait été supposer qu'elle était sa véritable nature et il savait tromper son monde. Sous un prétexte quelconque, judicieusement choisi d'avance, il attirait au château celle sur qui il avait jeté son dévolu soit qu'il la priait de lui porter une commande qu'il venait de faire à cette intention, soit qu'il eut besoin d'une aide pour la récolte du potager ou encore pour d'autres raisons... Bref il s'y entendait pour exciter la curiosité de ces malheureuses, les faisant entrer pour leur montrer quelque bibelot ancien, objet de leur admiration, les éblouissait de son luxe et...

— Une fois dans le manoir, elles n'en ressortaient jamais ! C'est bien cela n'est-ce pas ? conclut le détective.

— Pas du tout ! Pensez, monsieur, que M. Tamadge était trop rusé pour donner prise aux bavardages ; il mettait toutes les chances de son côté, se contentant de faire revenir la femme en question en grand mystère à un jour dit. Il était certain qu'elle y consentirait, s'étant appliqué à inspirer une confiance absoluel à sa dupe. Elle acceptait, en effet avec joie de revenir, flattée qu'un homme aussi riche prit plaisir à l'admettre dans sa demeure et ne voyant en lui qu'un vieillard inoffensif. C'est ainsi que mon maître parvenait toujours à ses fins...

— Pourriez-vous préciser le nombre des victimes ? demanda encore le policier.

— Je n'en sais rien ! répliqua le majordome, et si je puis formuler un souhait c'est qu'on ne me questionne plus à ce sujet. Je ne puis plus répondre, non, je ne le puis plus ! C'est trop pénible... Quel supplice !

.....

Ce n'est qu'après maintes difficultés et en lui rappelant qu'il devait avant tout se libérer de ses remords que l'inspecteur parvint à tirer de James quelques détails complémentaires.

« Ayant constaté que Porter ne respirait plus, confia-t-il, je le transportai dans la cave numéro 3, y déposai le cadavre que je voulais faire disparaître le plus tôt possible.

— Laissez-moi vous interrompre ! coupa M. Wood, mais que signifiait ces inscriptions sur les différentes portes ? Qui donc les avait tracées ?

— Fort simple ! Ces chiffres ont été faits de la main même de M. Tamadge. Dans la première se trouvait le jaguar ; celles portant le numéro 2 et le numéro 3 étaient destinées respectivement à Sandy et aux dépeçages. La troisième surtout représentait une véritable chambre de torture. Ces oubliettes étaient inaccessibles à qui ne connaissait pas parfaitement le château et nul autre que mon maître et moi n'y a jamais pénétré. On y accédait par des escaliers dérobés dont l'un — Miss Rossmore le sait — partait de la chambre aux souvenirs, la sienne. Mais... je m'y perds ! oui, je retrouve le fil de mes idées... Dans la nuit qui suivit, M. Tamadge me réveilla en proie à une violente crise, réclamant du sang. Ces derniers temps, en effet, mon maître se montrait de plus en plus bizarre ; si, auparavant, les assassinats étaient relativement rares, à présent ils se succédaient bien plus fréquemment et je ne supportais plus ce spectacle macabre qu'avec répulsion. Evidemment je n'avais le droit de rien dire, le châtelain me payant cher les services que je lui rendais et, vivant modestement et dépensant très peu — sauf les rares occasions où j'allais à Codoban boire un verre — j'avais réussi à

mettre de côté une petite fortune. Aujourd'hui elle ne me servira plus puisque, loin de me leurrer, je sais trop bien le sort qui m'attend ! J'aimerais donc, que cette somme soit consacrée à de bonnes œuvres — ceci soit dit en passant — pour racheter un peu, si possible, mes actions coupables ! Dans ma chambre vous trouverez sans peine le carnet de chèques, ainsi que l'état de mon compte qui se monte à plusieurs miliers de livres... Excusez cette interruption, où en étais-je ? Voilà ! mon maître s'était donc mis en tête de boire le sang du boucher et je dus accomplir ma besogne... Certes, je ne me doutais pas alors que vous assistiez à cette scène de sadisme...

— Oui, j'en aurais vite terminé avec vous ! s'écria Horace hors de lui, quelle envie me prenait de vous tuer sur le champ, canaille que vous êtes ! Ce monsieur, que vous voyez à mes côtés m'en a seul empêché... Dans ma précipitation, j'ai manqué mon but et mon poignard, au lieu de vous atteindre heurta la lampe et la brisa.

— Je sais tout cela, soupira l'autre, penaud. En effet, mon maître complètement dérouté ne savait plus que faire. Quand je lui proposai de fuir en ma compagnie il ne voulut rien entendre et se réfugia affolé dans la chapelle. Moi, avant de déguerpir sans délai comme la nécessité de l'heure me le conseillait, je

conçus une nouvelle idée qui s'avéra par la suite bien stupide ! Puisque tout était perdu, irrémédiablement, pourquoi ne pas m'approprier l'argent contenu dans le coffre-fort du châtelain, une somme bien rondelette en billets et en or comme je le supposais ? Depuis toujours j'avais entendu M. Tamadge parler de ce trésor si bien gardé quoique jamais je ne parvinsse à savoir où le vieux cachait son trousseau de clés. Enfin je le découvris dans l'un des pieds de son lit qui était creux et qu'il dévissait en cachette.

« Hélas, ce qui devait arriver arriva. Mon avarice insatiable m'a perdu tant il est vrai que « bien mal acquis ne profite jamais »... je m'en suis souvenu trop tard ! Cependant, si je suis tombé très bas et si vous voyez en moi le pire scélérats, Dieu m'est témoin qu'aujourd'hui j'essaye de me racheter ; j'ai dit tout ce que je savais et parlé selon ma conscience. Mes fautes sont condamnables, je le reconnais, mais je ne puis admettre que la responsabilité m'en incombe totalement. On m'a entraîné, c'est ma seules excuse : mon maître, cette âme damnée a été mon inspirateur malfaisant... Ame damnée à l'influence duquel je n'ai pas su me soustraire et qui devait décider de ma perte...

James avait-il l'intention de nous attendrir avec cette sentimentalité tardive ? Une fois pris comme un rat croyait-il pouvoir nous

duper davantage ? Son imploration de pitié resta sans écho : aucun de nous, j'en suis sûre, n'éprouvait la moindre commisération pour cet être abject. Au contraire, les deux hommes à mes côtés gardaient leur attitude sévère et je vis dans leur regard qu'ils n'avaient écouté qu'avec méfiance le récit de ce misérable...

EPILOGUE

Il ne me reste qu'à éclaircir quelques points essentiels qui me paraissent indispensables pour mieux comprendre la suite des évènements.

L'action judiciaire fut ouverte peu après : d'une part contre James, d'autre part contre le docteur Bruce, directeur de la clinique où heureusement je n'ai passé que fort peu de jours. Ce procès monstre où M. Horace joua un rôle prépondérant faisant valoir ses droits comme le véritable propriétaire du manoir, eut un grand retentissement non seulement dans le petit village de Codoban mais encore en Ecosse et même dans toute l'Angleterre, où il souleva un grand intérêt. Mon témoignage fut longuement discuté et excita un vive curiosité. De nombreux journaux mentionnèrent mon nom en maintes occasions, témoins les articles de première page à grosse manchette que j'ai découpés avec un soin enfantin pour les garder précieusement ; peut-être, plus tard, m'amuserais-je à les relire ? Les derniers relatent comment M. Horace Tamadge obtint gain de cause.

Est-il besoin d'ajouter que le psychiâtre fut condamné à cinq ans de réclusion avec interdiction d'exercer désormais et sa clinique fermée... ? Quant à James, il n'inspira aux juges aucune pitié et on lui octroya la peine capitale.

Je m'étais prêtée de bonne grâce à tous les interrogatoires de la police et aux comparutions devant le Tribunal mais lorsqu' après on voulut encore me questionner à ce sujet je ne voulus rien savoir. Je ne souhaitais que d'oublier et le travail allait certes m'y aider. Les rares entretiens que j'ai encore sur le passé sont avec le docteur Robinson à qui, dès mon retour à Londres j'avais conté les faits et qui lui-même tout d'abord ne voulait pas me croire.

Quand il lui fallut se rendre à l'évidence que la vérité outrepassait encore mon récit succint du premier moment, le praticien ne sut comment se faire pardonner la part de responsabilité qui lui incombait dans cette aventure. Combien de fois il se confondit en regrets de m'avoir causé, bien involontairement certes, tant d'ennuis ! Il n'eut de paix qu'après m'avoir trouvé une situation de tout repos qui me change totalement l'esprit ; je pus enfin me dévouer comme je l'entendais dans l'un des plus importants hôpitaux londoniens où le médecin m'avait recommandée

chaudement pour occuper un poste de surveillante.

C'est ainsi que la routine et l'habitude me reprirent et eurent raison de mes nerfs ébranlés. Je suis fort satisfaite de mon nouvel emploi : chacun se montre aimable à mon égard et jamais aucune mésentente ne s'élève entre mes collègues ou mes subordonnées et moi. Ma vie s'est donc rétablie à son rythme normal, chaque soir lorsque je rentre rompue de fatigue dans mon petit chez moi des « cui, cui, cui » et des « tirili » à n'en plus finir m'accueillent gaîment. Ils me rappellent la présence du gentil compagnon qui m'a attendue en lançant sa ritournelle, Jackie, mon canari retrouvé avec quelle joie !

Les peines endurée en Ecosse s'effacèrent dans la buée des souvenirs jusqu'au jour où je reçus un grand paquet accompagné d'une missive écrite par une main amie : l'expéditeur n'était autre, en effet, que le nouveau propriétaire du Codoban Manor, M. Horace Tamadge. Un chèque était contenue dans la lettre, cadeau princier dont le montant tiré à mon ordre sur une banque de Londres, me mettait à l'abri du besoin pour le restant de mes jours. Quant au paquet il renfermait un magnifique service d'argenterie. Je ne pouvais en croire mes yeux et fus quelques instants à réaliser que je ne rêvais pas. Voici ce que disait le châtelain :

Chère Miss Rossmore,

Le temps passe et je vois ma fin arriver, mais notre sort à tous est le temps même : rejoindre nos ancêtres dans la tombe ! Depuis que vous m'avez quitté le calme est revenu au manoir où j'ai fait murer tous les escaliers dérobés, issues secrètes, etc... Je mène une existence retirée mais tranquille n'ayant pour seule compagnie que celle d'un fidèle serviteur engagé par l'intermédiaire d'un bon ami qui m'a donné sur lui les meilleurs renseignements. Mais je n'oublie pas les temps d'épreuves que nous avons vécus ensemble et c'est pour cela que je prends la plume aujourd'hui.

Souvent je pense quelles peines ont été les vôtres à cause de moi et je ne sais comment vous exprimer toute ma reconnaissance. Veuillez, je vous prie, accepter ce souvenir que j'ai choisi à votre intention ainsi que le cadeau insignifiant joint à cette lettre et qui ne sont rien en comparaison de ce que vous avez fait pour moi...

Enfin, sachez qu'une maison vous est ouverte en Ecosse et que je ne désespère pas d'avoir quelque jour votre visite ; rien n'y troublerait plus votre repos, cela je puis l'assurer à la femme si impressionnable que vous êtes ! A bientôt peut-être ?

Croyez, chère mademoiselle, etc...

Je ne suis plus jamais retournée à Codoban Manor... Malgré son aimable invitation, je me contentai de remercier M. Horace de sa générosité à mon égard qui me touchait infiniment. Puis je n'entendis plus parler de lui.

Un quelconque fait-divers m'apprit tout récemment en quelques lignes que, pour une cause encore mal définie, un incendie d'une rare violence avait éclaté au château de M. Tamadge. Malgré les efforts des pompiers accourus en hâte le sinistre ne put être conjuré à temps et la vieille demeure fut réduite en cendres. Cette nouvelle me frappa d'autant plus que l'on ignorait encore si le propriétaire et son domestique avaient pu s'échapper à temps. Avaient-ils donc péri dans les flammes ? Impossible d'obtenir la moindre précision ! Cette inquiétude me tourmenta plusieurs jours durant : je craignais pour cet homme dont la vie n'avait été qu'une longue suite de souffrances et qu'un destin tragique empêchait de jouir de sa paix si chèrement acquise... Mes doutes étaient fondés !

Peu de temps après, une feuille du soir annonçait que le sort du malheureux châtelain n'était plus un mystère pour personne : son corps avait été retrouvé carbonisé. Encore un cadavre, le dernier, sous ces ruines tragiques...

Henry, son frère, exerçait il sa vengeance de l'au-delà ? Nul ne saurait le dire. Il n'en

reste pas moins vrai que Codoban Manor, le fier et majestueux domaine ancestral d'une vieille génération était devenu le tombeau du dernier descendant des Tamadge...

FIN

Société Parisienne d'Imprimerie
27, *Rue Nicolo.* — *PARIS* (*XVI*e)